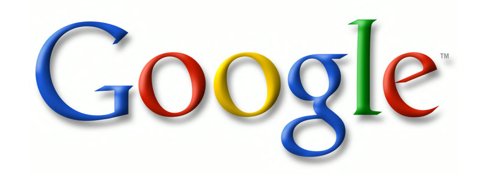
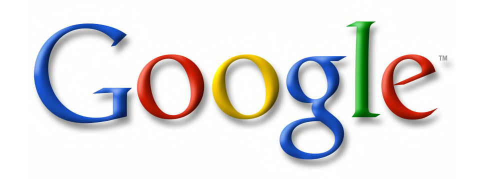

Google




3 3433 06738505 8

COLLECTION

DES

ÉCRITS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DE

GUSTAVE III.

TOME II.

COLLECTION

DES

ÉCRITS POLITIQUES,

LITTÉRAIRES

ET

DRAMATIQUES

DE

GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE;

SUIVIE DE SA

CORRESPONDANCE.



TOME II.

À STOCKHOLM,

Imprimée chez Charles Delén, 1804.

Continuation de la Liste des Souscripteurs.

Mr. *Eberstein,* Négociant.
— *Eck,* Professeur à Leipzic. 2 Ex.
— *Egge,* Bourgmestre.
— *Ehrenpreus,* Notaire.
— *Ehrenström,* Grand-Maître de l'artillerie.
— *Ekendahl,* Prédicateur de la cour.
— *Ekman,* Commissaire d'État.
— *Ekman,* Avocat-Fiscal.
— *Ekstedt,* Lieutenant.
— *Eneroth,* Prédicateur de la cour et Prévôt.
— *Engelhardt,* Premier Médécin du Roi de Suède et Professeur à l'Université de Lund.
— *Ennes,* Agent comm. de la République française.
— *Essen* (S. E. le Baron d'), Un des Seigneurs du royaume, Gouverneur général de la Poméranie suéd.
— *Essen* (d'), Aide-de-camp.
— *Eurén,* Lecteur.
— *Evelius,* Avocat-Fiscal.

Fahlbäck (M:e), Maîtresse de forge.
— *Fahlroth,* Sénéchal.
— *Falkenberg* (le Comte), Chambelan.
— *Fant,* Doct. en théol. Professeur à l'Univ. d'Upsal.
— *Faxe,* Agrégé à l'Université de Lund.
— *Fersen* (le Comte de), Grand Chambelan etc.
— *Flachslanden* (le Baron de), Grand Bailli de l'Ordre de Malthe.
— *Fleming* (le Baron), Premier Gentilhomme de la la chambre du Roi de Suède.
— *Flor,* Cammerier de la banque.
— *Fœnander.*
— *Fontaine,* Libraire à Mannheim. 18 Ex.

Mr. *Franckenstein* (le Baron de), Ministre de S. A. l'Électeur Archichancelier à la cour de Bavière.
— *Frege*, Conseiller de la chambre de Saxe.
— *Fremling*, Professeur en théol.
— *Frenckell*, Imprimeur de l'Université d'Åbo.
Fryxell (Madame).
— *Frölich*, Docteur en méd.

— *Gahn*, Assesseur au tribunal des mines.
— *Gebauer*, Négociant.
— *Gemmingen* (S. E.), Conseiller actuel de S. M. I. et Chef de la Noblesse dn canton d'Ottenwald.
— *Genberg*, Prévôt.
— *Geyer*, Sénéchal.
— *Geyer*, Capitaine.
— *Geyer*, Maître de forge.
— *Gjörwell*, Assesseur.
Grill (Madame).
— *Gripenwaldt*, Lieutenant-Colonel.
— *Grœn*, Maître de forge.
— *Gummer*, Commissaire des rélations commerciales de la République française.
— *Gyllenadler*, Gouverneur de province.
— *Gyllenborg* (le Comte), Président.
— *Gyllenborg* (le Comte), Conseiller de la chancellerie.
— *Gyllenborg* (le Comte), Chambelan de S. M. la Reine douairière.
— *Gyllenstorm*, Capitaine aux gardes du Roi.

— *Haak*, Commissaire d'État.
— *Habicht*.
— *Hack* (le Baron de); Tréfoncier de la Métropole de Mayence.
Hamilton (M:e la Comtesse), Dame du palais.
— *Hamilton* (le Comte), Capitaine.

Mr. *Hammarberg*, Colonel.
— *Hasselgren*, Gentilhomme ordinaire de la chambre.
— *Hauswolff* (de), Maître de cérémonies de la cour de Suède.
— *Hazelius*, Marchand de toile.
— *Hederstjerna*, Sécrétaire des commandemens.
— *Hedrén*, Agrégé à l'Université d'Upsal.
— *Hegardt*, Sécrétaire des commandemens de S. M. le Roi de Suède.
— *Helfinger*, Ministre de France près de S. A. S. M:gr le Landgrave de Darmstadt.
— *Hellberg*, Lecteur au Gimnase de Gothembourg.
— *Hellman*, Docteur en théol.
— *Henneberg* (S. E. le Comte de), Vice-Président du Directoire Électorale de Bavière.
— *Hermelin* (le Baron), Conseiller du tribunal des mines.
— *Hertling* (S. E. le Baron de), Grand-Maître de S. A. S. l'Électrice de Bavière.
— *Hesse*, Négociant.
— *Hisinger* (de), Capitaine de cavalerie.
— *Hjort*, Juge au tribunal des mines.
Hochberg (M:e la Comtesse de).
— *Hohenthal* (le Comte de), Doyen du chapitre de Zeitz en Saxe.
— *Holm*, Négociant à Hambourg.
— *Holmqvist*, Major.
— *Hoppenstedt*, Maître de forge.
— *Horn* (le Comte), Lieutenant général.
— *Hummel*, Sénéchal.
— *Hummel*, Sécrétaire du Roi.

— *Ignatius*, Consul de Dannemarc.
— *Iserhjelm*, Sécrétaire des commandemens.
— *Jancke*, Maître de forge.

Mr. *Jederholm*, Négociant.
— *Junbeck*, Sénéchal.

— *Kebon*, Sécrétaire du Roi.
— *Kellerstedt*, Auditeur.
— *Kermansköld*, Capitaine.
— *Kesler*, Adjudant de S. A. S. M:gr le Prince de Baden.
— *Kihlgren*, Conseiller du tribunal de l'amirauté.
— *Klercker* (de), Major.
— *Klostermann*, Libraire à St. Petersbourg. 13 Ex.
— *Kock*, Capitaine.
— *Kœrsner*, Négociant.
— *Kolmodin*, Informateur à l'Université d'Upsal.
— *Kornwasser*, Libraire à Rewal. 2 Ex.
— *Koschell*, Conseiller de commerce.
Koskull (M:lle *Marie* de).
— *Krabb*, Procureur du Roi au tribunal royal d'Åbo.
— *Krabbe*, Sécrétaire de légation de la cour de Dannemarc à Stockholm.
— *Krumlinde*, Commis.
— *Kunbourg* (S. E. le Comte de), Grand Écuyer de S. A. R. l'Électeur de Salzbourg.

— *Lagus*, Lic. en théol., Agrégé à l'Univ. d'Abo.
— *Lappe*.
— *Laurell*, Capitaine dans la mar. march.
— *Lejonhufvud*, Lieutenant-Colonel.
— *Leopold*, Conseiller de la chancellerie.
— *Lerchenfeld* (le Comte de), Chambelan de S. A. S. l'Électeur de Bavière.
Lerchenfeld (M:e la Comtesse de).

La Suite aux Tomes suivans.

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

AMUSEMENS DRAMATIQUES.

TOME I.

GUSTAVE III, après avoir donné les preuves les plus évidentes de son amour pour les lettres et de la protection dont il les honorait, par la fondation de l'académie suédoise, voulut encore accélérer les progrès de la langue par l'encouragement qu'il donna aux productions dramatiques, comme l'exercice le plus propre à fixer la précision, l'élégance et la pureté du langage. Ce motif seul justifierait GUSTAVE III du reproche qu'on s'est plu à lui faire, d'avoir donné une partie de ses loisirs au goût qu'il avait pour la scène, s'il ne s'était encore attaché à y représenter les traits de l'histoire, qui ont immortalisé sa nation sous la conduite de ses plus grands Rois, à entretenir le courage et l'ardeur, qui la disposaient à cette noble énergie qu'il sut diriger. Rien n'était plus propre à produire cet effet que de remettre sous les yeux d'un peuple brave et généreux le spectacle de son affranchissement de la tyrannie. Aussi l'opéra de Gustave Vasa fut-il

reçu avec l'enthousiasme qui caractérise les vertus héroïques de la nation suédoise, et le sentiment de sa dignité.

Gustave III reproduisit sur la scène les héros dont il respectait le plus la mémoire. Après y avoir représenté Gustave Vasa, le fondateur de la liberté suédoise, il ne pouvait manquer de rendre cet hommage à Gustave Adolphe. Il s'est trop plu à en retracer la magnanimité, pour nous laisser douter qu'il n'ait chéri l'impression qu'elle avait faite sur son cœur. Admirer un héros, apprécier les grandes vertus, célébrer celles de Gustave Adolphe, c'est exprimer le désir de les imiter, et Gustave III était digne de prendre Gustave Adolphe pour modèle.

Les grands hommes qui illustrèrent la nation suédoise par leur courage, leurs exploits, leur dévouement pour la patrie, et qui coopérèrent à sa prospérité, sont ramenés sur la scène à la même place qu'ils occupèrent près de leurs Rois. Gustave III, pour les représenter, se livra moins à la fiction qui produit les brillantes illusions, qu'il ne s'attacha à concilier et à adapter à la scène des événemens assez éclatans par eux-mêmes, et dont le mérite

de la vérité était le charme le plus sensible pour la nation.

Le plan de *Gustave Vasa*, ou *Stockholm délivrée*, tragédie lyrique, écrit en français de la main de Gustave III, a été fidèlement suivi par Mr. Kellgren, qui fut chargé de le mettre en vers suédois. Je regrette de ne pouvoir transmettre l'énergie que la versification de ce poëte célèbre a encore ajoutée à la dignité du sujet. Je me permettrai néanmoins de traduire ici une partie de l'avant-propos, qui précède le poëme de Mr. Kellgren, et de réunir mon hommage à celui que ses concitoyens rendent à sa mémoire, en citant par une faible imitation les vers de son digne émule *) sur les regrets universels qu'excita sa mort prématurée.

À ses accens, si ton ame est ouverte,
Pleure du dieu des vers le plus cher favori,
Ah! pleure encor, si comme ami,
Comme sage, tu sus apprécier sa perte.

*) Mr. Leopold, auteur de la tragédie d'Oden, de celle de Virginie, de poëmes sublimes et d'excellens morceaux de philosophie et de littérature.

GUSTAVE VASA.

Traduction de l'Avant-propos de Mr. KELLGREN, *précédant l'opéra suédois de Gustave Vasa.*

Si quelque pièce de théâtre, considérée rélativement à l'importance du sujet, à la hardiesse du plan, la dignité des personnages, et le souvenir ineffaçable des événemens que ces grands hommes ont fait naître pour le salut de l'État, mérite un rang distingué dans les fastes des belles lettres suédoises, j'ose assurer que ce rang doit appartenir à la tragédie lyrique de Gustave Vasa. La franchise de mon opinion doit me disculper du soupçon de m'attribuer une louange personnelle, et n'être interprétée que comme le tribut de mon respectueux et sincère hommage. Pour embrasser avec énergie toute l'étendue de la révolution qui fait le sujet de ce drame, pour en exposer le tableau sur la scène avec la grandeur digne d'un peuple libre, il fallait être allié à la fois par le génie et par la naissance avec le héros auquel on voulait ériger ce nouveau monument. Nations! voulez-vous

savoir quel rang la gloire destine à vos Souverains dès leur vivant? voulez-vous encore prévenir le jugement de la postérité à leur égard? Examinez avec quel sentiment, ou d'admiration ou d'envie, ils considèrent la mémoire de leurs prédécesseurs. Un mauvais Prince cherche à faire oublier jusqu'au nom des héros qui ont occupé son trône, un Roi vertueux et sage, en les célébrant par ses louanges, se montre digne de leur être comparé.

PERSONNAGES.

GUSTAVE ERIKSON VASA, gentilhomme suédois d'une naissance illustre, élu administrateur du royaume, à la Diète de Vadstena.

CHRISTIERN II, surnommé le tyran, Roi de Dannemarc, usurpateur du trône suédois.

SÉVÉRIN NORRBY [1]), Grand Amiral de Dannemarc.

CHRISTINE GYLLENSTJERNA [2]), veuve de l'administrateur du royaume Sten Sture.

CÉCILE d'Eka [3]), mère de Gustave Vasa.

MARGUERITE VASA [4]), sœur de Gustave et veuve de Joachim Brahe.

ANNE BJELKE [5]), veuve de Jean Månsson, Commandant de la forteresse de Calmar, et Sénateur.

<table>
<tr><td>LAURENT SPARRE [6]), Grand Maréchal
STEN ERIKSON LEJONHUFVUD [7])
GUSTAVE STENBOCK
ERIK FLEMING
AXEL POSSE de Hellekis
THORD BONDE
KNUT ERIKSON KURK
PIERRE OLOFSON HÅRD</td><td>Chevaliers du parti de Gustave.</td></tr>
</table>

Svante Sture [8]), fils de l'administrateur Sten Sture, âgé de 5 ans.

Pierre Brahe [9]), jeune enfant, fils de Joachim Brahe et de Marguerite Vasa.

André Person [10]).

Un héraut danois.

Deux officiers de l'armée de Christiern.

Un écuyer de Norrby.

Un geolier.

Un soldat danois.

Le Génie de la Suède.

Ombres d'Erik Vasa [11]),
— de Sten Sture [12]),
— de Joachim Brahe, et
— des deux jeunes Ribbing [13]).

Les veuves et leurs enfans prisonniers au château de Stockholm.

Dames et Courtisans de la cour de Christiern.

Officiers et soldats suédois.

Soldats de Christiern.

Génie du temple de l'immortalité.

Ombres des seigneurs suédois massacrés par Christiern.

Songes agréables.

Songes funestes.

La Scène est à Stockholm.

GUSTAVE VASA.

ACTE I.

SCENE I.

*) *Le Théâtre représente une des voûtes souterraines du château de Stockholm, où les veuves des plus grands seigneurs du royaume, leurs épouses et leurs enfans sont détenus prisonniers par* Christiern. *Elle n'est éclairée que par la faible lueur d'une lampe attachée au pilier qui la soutient. Le petit* Svante Sture, *fils de l'administrateur* Sten Sture, *qui a succombé dans sa lutte contre le tyran, est enchaîné à ce pilier. Au milieu de la prison on voit*

*) Toutes les décorations de cet opéra ont été exécutées sur les dessins et sous la direction de Mr. Desprèz, premier architecte du Roi. Elles sont du plus admirable effet, et ne font pas moins d'honneur au génie de cet habile artiste, que ses nombreuses compositions en tout genre.

la mère de GUSTAVE, CÉCILE *d'Eka, et sa fille, la veuve du Comte* BRAHE, MARGUERITE VASA, *tenant dans ses bras son fils, le petit* PIERRE BRAHE; ANNE BJELKE *est assise auprès d'elles. Plus loin sont assises les autres dames suédoises avec leurs enfans. Toutes donnent les témoignages de la plus profonde douleur et du plus vif désespoir. La première frise représente une herse soutenue par deux gros piliers, formant l'ouverture de cette prison dont l'architecture est du style le plus lugubre. À droite des acteurs est un escalier élevé, par lequel les prisonniers sont introduits.*

CHOEUR.

Ciel! entends nos cris; n'es-tu plus le père des malheureux? Accorde-nous la vengeance ou la mort; romps nos liens ou termine nos jours.

MARGUERITE.

Mon frère!

CÉCILE.

Mon fils!

Ensemble.

Mais notre voix se perd dans ces voûtes; elle ne va pas jusqu'à ton cœur.

Choeur.

Nos cris n'atteignent point au ciel. Non; la mort est notre seul espoir.

Marguerite *(pressant son fils dans ses bras).*

Toi, qui naquis pour souffrir, mon fils, quel sera ton sort?

Cécile.

Le poids des chaînes pourrait-il aussi opprimer notre ame? Démentirions-nous notre sang? Gustave est mon fils — il vit — et son courage peut encore briser nos liens.

Marguerite.

Que peut le courage d'un seul, contre la fortune et le pouvoir d'un tyran?

Cécile.

Mais la haine chez un peuple accoutumé à chérir la liberté, le cri de la calamité publique?

Marguerite.

Ce cri est impuissant, et depuis la mort des Sture, la Suède est asservie..

CÉCILE.

On dit que le fils de STURE est proclamé par les habitans de nos vallées, que la vengeance est la seule passion qui les anime.

ANNE.

Peut-être que notre délivrance approche, et que le ciel s'est laissé fléchir.

CHOEUR.

Seul espoir des opprimés, ardeur de la vengeance, puisse le rayon que tu fais luire dans nos cœurs ne point s'éteindre.

SCENE II.

LE GEOLIER, UN SOLDAT, LE JEUNE FILS DE STURE, LES PRÉCÉDENS.

CÉCILE.

Le bruit des portes de ces voûtes ténébreuses se fait entendre, quelle est la victime que l'on va priver du jour?

UN SOLDAT *(remettant un enfant au concierge).*

Je confie à ta garde un prisonnier précieux; tu seras bientôt instruit du sort qu'on lui réserve.

CÉCILE.

Un enfant! mais quoi? Dieu! c'est le jeune STURE — Vîte hâtons-nous à la mort — Mon fils! mon fils est vaincu.

MARGUERITE.

Le ciel aurait-il ainsi trompé notre vengeance? Voilà donc le secours que nous devions en attendre. *(Quelques-unes des dames prisonnières entourent l'enfant, le pressent dans leurs bras; d'autres élèvent leurs mains vers le ciel, et embrassent leurs enfans).*

CHOEUR.

Ô Dieu, tu as comblé la mesure de nos maux. Dieu! permets à la mort de terminer nos jours infortunés.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Malheureux! étouffez vos plaintes! venez entendre votre arrêt de la bouche même de CHRISTIERN.

CHOEUR.

Est-ce à la mort que tu nous conduis? Nous te suivrons avec joie.

L'OFFICIER.

Hâtez-vous, votre Roi vous attend.

CHOEUR.

Oui, la mort seule est notre espoir.

(Ils sortent).

SCENE IV.

(La prison disparaît. Le Théâtre représente la principale salle du château de de Stockholm. Elle est d'architecture gothique; les colonnes du même style soutiennent des arcs ogives très élevés, dont les compartimens sont peints en mosaïque, en bronze et ornemens dorés: ces arcs sont séparés par des colonnes plus petites, qui soutiennent une tribune faisant le tour de la salle et formant dans le fond un demi-cercle. Cette tribune est remplie de spectateurs artificiels; ses balustrades et la galerie au-dessous sont de la plus grande magnificence gothique: les colonnes de cette tribune cannelées en spirales imitent le porphire, elles sont interrompues à distances égales par de grands piliers, dans la direction des grandes colonnes,

entre

entre ces piliers sont placées, sur de grands piedestaux, les statues équestres des Rois de Suède, par ordre chronologique. Derrière cette tribune est une vaste galerie circulaire, où, dans la direction de l'axe des entre-colonnemens, sont distribuées des niches contenant les statues des grands hommes, et formant un soubassement à des galeries qui se terminent aux arcs. L'œil se perd à travers toutes ces tribunes dans les vastes espaces de l'intérieur du palais.

Au haut des arcs ogives, au-dessus des grandes colonnes, est une tribune circulaire, où l'on voit la garde du Roi dans les intervalles des drapeaux, et le peuple attiré par cette fête. En arrière de la tribune, à plomb des grandes colonnes, s'élève la grande voûte qui termine le salon éclairé de la coupole. Au niveau de cette tribune, les murailles sont ouvertes par des petites colonnes, qui forment une galerie.

En avant des grandes colonnes est un amphithéâtre de quatre gradins, ouvert pour le trône élevé de huit à dix marches. Des deux côtés du trône, deux

acrotères servent de dossier et occupent l'espace de deux entre-colonnemens: le trône s'élève du tiers des grandes colonnes, le dais à la hauteur du chapiteau; le dais, ainsi que les acrotères, qui sont la place des grands officiers de la couronne, sont décorés des armes des trois royaumes: les seigneurs et les dames de la cour de CHRISTIERN *sont placés en ordre sur les gradins de l'amphithéâtre autour du trône; les dames, qui doivent figurer dans le bal, sont placées sur le gradin le plus près du parquet: derrière elles sur le second, les danseurs; le chœur des femmes chantantes derrière eux sur le troisième: au quatrième, le chœur des hommes chantans. Les quatre gradins les plus élevés sont occupés par la suite de* CHRISTIERN. *Des gardes portant les hallebardes, et dans l'ancien costume à la livrée du Dannemarc, remplissent tout l'espace, depuis l'amphithéâtre jusqu'aux lampes, et entourent cette partie de la salle où doit se donner le bal.* CHRISTIERN *arrive, précédé de sa cour et environné de gardes, au bruit d'une simphonie majestueuse. Il monte sur*

son trône, et tout le monde ayant pris place, il dit:

RÉCITATIF.

Après seize ans de travaux et de combats, les effets d'un juste ressentiment et la fortune m'ont assuré la victoire: la ruse m'a encore mieux servi que la force. Les superbes Suédois sont subjugués; STEN STURE est mort; sa veuve est dans mes fers, son fils vient de m'être livré. J'ai vengé ma famille et mes injures, en détruisant par le glaive des bourreaux le reste de mes ennemis. Le plus noble sang de la Suède est versé: la noblesse est détruite, et mon trône est affermi; la terreur que j'inspire, assure ma puissance. Peuples que j'ai fait vaincre, et qui, soumis à ma voix, triomphez à ma suite, de vos ennemis, applaudissez à mes succès, que vos chants et vos danses célèbrent ce jour glorieux.

AIR.

Que votre joie insulte à la douleur publique! Qu'elle porte de nouveaux coups dans le cœur des vaincus! Ma victoire n'est rien pour moi, si les Suédois asservis ne sentent tout le poids de ma haine.

CHOEUR.

Chantons, célébrons le vainqueur, le Monarque du Nord. Célébrons ses triomphes. Que son nom soit redouté dans le monde, que la terreur devance ses pas, et que les peuples subjugués soient enchaînés à son char de victoire.

(La fête commence).

Le premier danseur, magnifiquement habillé, selon le costume de 1520, se lève, va prendre la première danseuse; ils exécutent un pas de deux dans le genre sérieux imité de l'Espagnol. Ensuite le corps de ballet se lève. Les pages apportent des flambeaux de cire blanche à chaque danseur et danseuse, qui, ces flambeaux à la main, forment une danse figurée, semblable à celle qui était en usage au seizième siècle dans les occasions solennelles et les cérémonies des cours du Nord. Après le ballet, une dame chante:

AIR.

C'est par la victoire, fruit de ton courage, que tu règnes en ces lieux soumis à ta puissance. Chantons ta gloire immortelle.

La danse recommence par un pas de quatre sérieux figuré; pendant ce pas et l'air précédent, les danseurs et danseuses du ballet se sont rassis sur les gradins.

UNE VOIX.

Le péril était redoutable,
Mais tu nous inspirais un courage indomptable;
De nos succès nous lui devons le cours.
Destin qui nous fut favorable,
Protège-nous toujours!

CHOEUR.

Chantons, célébrons le vainqueur, etc.

La fête est interrompue par l'arrivée de NÖRRBY. *Le ballet s'arrête, et sans se rasseoir se sépare et reste debout devant les gradins de l'amphithéâtre.*

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. NORRBY.

NORRBY.

Il n'est plus tems de goûter les douceurs de la paix, tu n'es pâs au terme de tes victoires. De nouvelles tempêtes menacent le trône où tu viens de monter. Le bruit des armes retentit de toute part. Nos montagnes sont couvertes d'étendards,

et une foule de soldats se précipite comme un torrent de nos forêts et de nos rochers. GUSTAVE VASA est à leur tête; il dirige leur courage et retient leur ardeur. Ne tardons pas à leur opposer la résistance.

CHOEUR.

Ô ciel! secourez-nous!

CHRISTIERN *(se lève).*

Peuple timide, osez-vous bien trembler, quand je suis près de vous? *(Il descend du trône.)* Une poignée de peuple révolté, rassemblée au hazard et combattant sans ordre, pourrait-elle résister à mes guerriers déjà vainqueurs? Réunissons la prudence au courage, allez, que tous les chefs se rendent à leurs postes, que les remparts se garnissent de troupes, que les portes soient gardées, que l'armée se prépare au combat. *(À un de ses officiers qu'il a retenu:)* Fais amener ici les prisonniers que je fais garder sous ces voûtes.

SCENE VI.

CHRISTIERN. NORRBY.

NORRBY.

Seigneur, le péril presse, souffrez que je vous ouvre mon âme; vous daigna-

tes quelquefois approuver mes conseils; je n'ai point appris à vous flatter, mais à répandre mon sang pour vous; qu'un vain espoir ne vous aveugle pas. La fortune souvent n'élève un Roi au faîte de la gloire, que pour creuser plus profondément l'abîme où elle le précipite. Animé du désir de délivrer sa patrie et de venger son père, GUSTAVE n'est plus ce jeune homme sans expérience, que vous gardâtes en otage; c'est un guerrier prudent, actif et valeureux, instruit par l'adversité; déjà vainqueur de vos troupes à Vesterås, à Köping et aux rives de Sala; c'est un autre STURE, qui renaît, et qui vole à la délivrance de son pays.

CHRISTIERN.

Apprends, chef timide, que ce n'est pas à CHRISTIERN à craindre un GUSTAVE. Ma puissance est fondée sur la terreur de mon nom. L'heure approche, où le reste des Suédois va courber la tête sous le joug; mes bourreaux ont immolé leurs pères; les fils vont tomber sous mes coups. GUSTAVE, échappé à mes fers, vient lui-même dans son délire compléter le nombre de mes victimes; tout me présage l'affermisse-

ment de mon trône; Stockholm est soumise, le peuple abattu n'ose plus murmurer; il n'en couterait que quelques têtes de plus pour arrêter le moindre signe de rébellion.

NORRBY.

Récitatif.

Stockholm, il est vrai, supporte sans murmure le poids de ses chaînes; mais que l'obéissance dictée par les bourreaux est faible! Christine, la courageuse Christine, qui, aux vertus de son sexe, réunit celles des héros, Christine, si chérie du peuple, ranime son courage. Elle annonce Gustave à grands cris. Peut-être votre vengeance a-t-elle manqué de prévoyance, lorsqu'en répandant le sang du sénat et celui de la famille de cette femme, vous l'avez épargnée elle-même. Mais ces jours de carnage sont passés, que votre clémence les remplace; oui, Prince, c'est elle qui doit affermir votre trône.

Air.

Rouvrir sans cesse et refermer les plaies; faire de nouveau couler le sang, irriterait enfin le peuple le plus docile. Son désespoir lui tiendrait lieu de courage et de

force; il serait d'autant plus redoutable, que l'espoir du pardon lui serait ravi.

CHRISTIERN.

À quelle faible vertu veux-tu avilir mon ame? Apprends que l'esclave aujourd'hui opprimé, flatté demain par son maître, prend les signes de sa clémence pour ceux de la crainte. L'expérience de tous les tems a prouvé, qu'on peut perdre un trône par la seule faiblesse. Tu connais les principes que j'ai adoptés; les supplices, bien plus que les armes, me répondent de la vertu de mes peuples. L'esclave animé de l'espoir de mourir avec honneur, ne sera pas long-tems esclave; ce n'est pas sur la clémence que je dois affermir mon trône.

(On amène les prisonniers).

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS. CÉCILE. MARGUERITE. TOUTES LES FEMMES ET LES ENFANS PRISONNIERS.

CHRISTIERN *(continuant de parler à* NORRBY, *et lui montrant les prisonniers).*

Voilà sur quoi je fonde ma puissance et la certitude de ma victoire.

CÉCILE (*approche avec fierté de* CHRISTIERN).

Eh bien, que tardes-tu à satisfaire ta haine? Après avoir plongé ma patrie dans l'esclavage et le désespoir, après avoir massacré mon fils et fait égorger mon époux, oublierais-tu une femme, qui anima le courage de ces héros? Fais plutôt ruisseler sur l'échafaud le sang de tes dernières victimes.

CHOEUR.

Fais plutôt ruisseler sur l'échafaud le sang de tes dernières victimes.

CHRISTIERN.

Vous osez me braver. C'est envain que GUSTAVE s'arme pour votre défense.

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Mon fils!

MARGUERITE.

Mon frère!

ANNE.

Quoi, GUSTAVE, tu vis et tu es libre!

CHRISTIERN.

Tremblez, si CHRISTIERN vous accorde la vie, c'est pour la rendre plus affreuse encore. Gardes! que l'on amène ici la veuve de STURE.

NORRBY (*troublé*).

Mais quoi!

CHRISTIERN (*à part à* NORRBY).

Je veux que CHRISTINE même serve à mes desseins, qu'elle hâte la chute de GUSTAVE, qn'en l'intimidant par le danger que court sa mère, elle le séduise par l'espoir de la sauver, que GUSTAVE interdit et tremblant, fléchisse sous ma puissance. La gloire de le vaincre n'est pas assez pour ma haine, je veux qu'il se déshonore aux yeux de ses concitoyens, en abandonnant lâchement leur cause. La vengeance, toutes les passions chères à mon cœur se réunissent pour me flatter du plus heureux succès.

(*Il prend le jeune* STURE *des mains de* CÉCILE, *et le cache entre ses gardes*).

SCENE VIII.

CHRISTINE GYLLENSTJERNA.
LES PRÉCÉDENS.

CHRISTINE.

Le ciel, touché de nos gémissemens, prépare enfin sa vengeance; tremble, tyran, l'instant est arrivé; GUSTAVE approche et vient briser ton sceptre. Barbare, qui n'as

jamais établi ton pouvoir que sur la trahison et le meurtre, bientôt tu connaîtras le héros qui sait vaincre par le courage et la vertu.

Quatuor.

Christine, Cécile, Marguerite et Anne.

Mânes d'un époux chéri, ombres de nos héros, inspirez-nous votre courage, suscitez dans le cœur du tyran les furies des enfers, qu'il soit en proie à l'horreur que le vice traîne après lui.

Choeur.

Suscitez dans le cœur du tyran etc.

Christiern.

Je ne puis que déplorer l'excès d'une vaine fureur; je borne néanmoins ma vengeance à te rendre l'instrument de la ruine de ton parti; va au camp de Gustave, dis lui que sa mère est en mon pouvoir, que le glaive est levé sur elle et prêt à la frapper, si demain il ne quitte les murs de Stockholm; mais s'il reconnait sa témérité, si son camp dispersé fuit loin de nos remparts; fatigué de répandre le sang, je veux bien encore rendre la liberté à sa mère et oublier le crime de son fils.

CHRISTINE.

Et c'est moi que tu choisis, tyran, pour exercer une barbarie qui ferait horreur aux enfers. Ce n'est pas assez pour toi d'être le bourreau de toute ma famille, tu veux encore que je séduise la vertu d'un héros, que je lui tende le piège qui asservirait mon pays; non, barbare, tu ne me connais pas.

CHRISTIERN.

Je connais ta haine, il suffit, va, pèse mon pouvoir et ta faiblesse; un gage précieux me répond de ton obéissance: tu es mère ... tu vois le danger, qui ... *(il lève le poignard sur son fils, que* NORRBY *a toujours caché à ses yeux).*

CHRISTINE *(saisie de frayeur).*

Quoi, barbare, mon fils!

CHRISTIERN.

Tu peux épargner ses jours, obéis; toi NÖRRBY, apprends à ces téméraires, que ma vengeance égalera leur audace, et que le repentir seul peut encore leur mériter grâce. *(Il sort).*

SCENE IX.

CHRISTINE. NORRBY. CÉCILE. MARGUERITE. ANNE. LE JEUNE STURE. LES AUTRES PRISONNIÈRES ET LEURS ENFANS.

CHRISTINE.

Précipitée du trône dans les chaînes, j'ai vu périr, sous le fer des bourreaux, époux, parens, amis; mon cœur n'a plus d'appui. Mon fils! dois-je être contrainte à porter le dernier coup à ton cœur innocent? Non, je suis mère, et ne puis résister à la voix de la nature. (*A* NORRBY) C'est à vous que j'ai recours dans l'excès de mes malheurs. J'ai su distinguer en vous le héros, de l'ennemi. J'ai vu l'ami de l'oppresseur tendre une main secourable à l'opprimé; non, vous ne pouvez approuver l'excès de la cruauté de CHRISTIERN, et sa barbarie vous fait sans doute horreur.

NORRBY.

Touché de vos tourmens, je dois vous plaindre et ne puis davantage; vos vertus méritaient un plus heureux destin, mais la vertu est un crime où la violence seule dicte des lois. Peut-être qu'au sein de la paix et de la victoire, où sa sévérité eut

été moins nécessaire, CHRISTIERN eut écouté des paroles de réconciliation; mais au moment qu'un nouvel orage vient menacer son trône, et peut-être ses jours, je ne consulte que son danger; interprète de sa vengeance, je frémis — mais j'obéis.

(Quinque entre les quatre principales prisonnières et NORRBY.)

CHRISTINE.

Allons, NORRBY, hâtons-nous! tu vas bientôt juger, si j'étais digne d'être l'épouse d'un STURE.

ACTE II.

SCENE I.

(Le Théâtre représente la tente de GUSTAVE. *On y voit son lit recouvert d'une peau d'ours, ses armes sont suspendues au chevet. Le fond de la tente est ouvert, on voit une partie du camp de* GUSTAVE. *D'un côté un golfe, et de l'autre une partie de la ville. Plus loin une partie du camp danois au fond duquel est la tente de* CHRISTIERN*; plusieurs postes avancés sous les armes. Les deux camps sont séparés par le Norrström *).*

GUSTAVE. LAURENT SIGGESON SPARRE. STEN ERIKSON LEJONHUFVUD. STENBOCK. FLEMING. AUTRES OFFICIERS, CHEFS DE L'ARMÉE.

GUSTAVE.

Chevaliers suédois, dont le courage a défendu la patrie contre la tyrannie, vous qui mêlez au sang de vos ancêtres leurs vertus; intrépide

*) Torrent qui réunit les eaux du lac Mälarn à la mer.

intrépide Lejonhufvud! toi, l'honneur du nom de Sparre! sage et prudent Stenbock! généreux Thord! et toi, qui ne dois qu'à toi seul toute ta gloire, Person! fidèle ami, qui a détourné de dessus ma tête le coup prémédité des assassins; et vous qui ne pliâtes jamais sous le joug, braves Dalécarliens, qui, à ma voix, futes les premiers à vous réunir sous l'étendard de la liberté, voici le terme où la victoire doit couronner nos travaux et combler nos espérances. Un barbare, un tyran vient d'usurper ce trône, après l'avoir baigné du plus noble sang; de ce trône à l'abri duquel vos ancêtres coulèrent des jours heureux, accomplissez vos glorieuses destinées — encore un effort; et la Suède est libre.

Un Chevalier.

Non, Gustave, c'est à toi qu'est réservé l'honneur de délivrer la patrie de l'esclavage. Nous t'égalons tous par notre haine pour le tyran et le zèle pour la cause de notre patrie; mais nous te le cédons en prudence et en bravoure. Grâces au ciel! ces tems ont disparu, où la honteuse

passion d'assujetir ses semblables armait le pere contre le fils, le fils contre le pere, et les excitait l'un contre l'autre a la trahison; où le choc des interets particuliers précipitait la ruine de la patrie. Si quelque Suédois respirait encore d'autres sentimens que la haine pour la tyrannie, son sang, nous le jurons, son sang serait confondu avec celui de l'ennemi. Toi, Gustave, notre défenseur, notre pere, que ne dois-tu pas attendre de notre dévouement et de notre courage, lorsque nous combattons pour notre liberté et pour ta gloire.

Choeur.

Toi, Gustave, notre défenseur etc.

Air.

Ombres magnanimes de nos ancêtres, guerriers et héros de la Suède! si son bonheur réjouit encore vos mânes révérées, ranimez dans nos ames l'ardeur de la liberté. Souffririez-vous que vos tombeaux fussent foulés par des tyrans et des esclaves; non, puisse le seul nom de l'esclavage irriter vos mânes, et votre vengeance franchir la nuit éternelle.

CHOEUR.

Ombres magnanimes de nos ancêtres, guerriers et héros de la Suède! si son bonheur réjouit encore vos mânes révérées, ranimez dans nos ames l'ardeur de la liberté.

(A la fin du chœur on entend les trompettes, qui annoncent l'arrivée d'un héraut. Trois chevaliers vont au-devant de lui.)

SCENE II.

UN HÉRAUT *du camp danois.* LES PRÉCÉDENS.

(On voit arriver du camp danois un héraut avec NORRBY *et* CHRISTINE GYLLENSTJERNA, *accompagnés de quelques écuyers.* NORRBY *et* CHRISTINE *s'arrêtent à l'entrée du camp, et le héraut est introduit dans la tente de* GUSTAVE.)

LE HÉRAUT.

GUSTAVE, ton Roi t'envoie le plus brave de ses guerriers; le magnanime NORRBY te demande un entretien; il veut remettre entre tes mains un otage qui te prouvera la générosité de CHRISTIERN.

GUSTAVE.

Quoi? le tyran, ne pouvant me vaincre, croit-il réussir à me tromper?

(Il donne son gant au héraut.)

Que NORRBY reçoive ce gage de ma foi, dis lui qu'il peut venir en sûreté.

(Le héraut sort.)

(A ses chevaliers:)

Allez, braves guerriers, vous préparer à l'assaut, je vais recevoir le message de CHRISTIERN; il espère, peut-être, me séduire par ses ruses, mais je ne les crains pas plus que ses menaces.

(Les Chevaliers sortent.)

SCENE III.

GUSTAVE. NORRBY. CHRISTINE.

NORRBY.

Je viens t'annoncer de la part de mon Roi une faveur inattendue. Il estime ton courage, il est touché du danger où t'a précipité ton aveugle témérité, il aime mieux te conseiller l'obéissance comme un père, que de punir une tentative qui n'excite que son dédain.

GUSTAVE *(avec dignité).*

J'ai cru qu'un digne chevalier devait estimer davantage les vertus de son état

Norrby espère-t-il intimider par des menaces le courage d'un guerrier? Ma patrie dans les fers, plongée dans la misère et le mépris, ma famille devenue la proie des flammes et du fer des bourreaux; l'indignation de l'univers; le cri du ciel même qui demande vengeance, voilà les horribles motifs qui me font prendre les armes. Présente toi à moi sur le champ de bataille, tente de m'y soumettre au joug de l'obéissance; mais n'emploie pas un langage indigne d'un héros.

Air.

Va, dis que quand je me verrais dans les fers, quand mon sang serait prêt à couler sous la hache, je ne voudrais pas changer mon noble destin, contre celui du tyran élevé sur le trône; et que si ma main ne peut parvenir à briser les chaînes de la Suède, je mettrai du moins ma gloire à m'ensevelir sous les débris de ma patrie.

Norrby.

Ton fier courage excite mon admiration; mais si le conseil d'un ennemi te doit paraître suspect, qu'une voix plus chère, qui te parle au nom de tout un peuple, pénètre au moins ton cœur.

(A Christine, *qui s'est tenue à l'écart devant la tente:)*

Venez, madame, annoncez-lui que sa vie dépend de son obéissance.

(Elle approche.)

Gustave *(en reconnaissant* Christine, *recule d'effroi.)*

Que vois-je? — La veuve de Sture de concert avec le tyran!

Christine.

Arrête — je ne suis que sa captive; tu devrais mieux juger de la vertu éprouvée qui s'indigne du soupçon. Aurais-je la bassesse d'oublier ce que je me dois à moi-même et à mon époux? Que l'on me fait payer cher l'instant d'entretien que l'on m'accorde avec toi! qu'il te sera difficile de surmonter les épreuves auxquelles on met ta vertu! Mais, Gustave, n'hésite pas — pense que la liberté de tout un peuple dépend de ta constance, que le Nord a les yeux sur toi — lis l'arrêt du tyran. *(Elle lui remet une lettre.)*

Gustave *(lit).*

"Il ne te reste qu'une heure, Gustave, "pour te rappeler à la raison. Viens te

"jeter à mes pieds, si tu veux sauver les "jours de ta mère; sa vie dépend de ta "réponse; obéis, ou vois son sang couler "du haut de ces murs."

(Avec horreur) Qu'ai-je lu? barbare! Voilà donc la preuve de ta clémence! *(Avec l'accent du désespoir, à* CHRISTINE.) Et toi qui m'excitas à la vengeance, qui armas mon bras et enflammas mon courage, que n'ai-je succombé à l'entrée de ma carrière! Maudite soit ma vengeance et la victoire souillées du sang d'une mère! ... de quels abîmes je suis environné! ... dois-je étouffer le cri de la nature? ... dois-je être sourd à la voix de l'honneur? En combattant pour la patrie, je précipite ma mère au tombeau, et si je veux épargner ses jours, je hâte la ruine de la Suède — mais quoi! — manquer à mes promesses; devenir traître et esclave .... déchirer le sein qui me donna la vie ... Ô toi, qui règnes sur l'univers, répands dans ce cœur toujours soumis à tes lois un rayon de ta lumière, dis-moi quelle victime tu exiges.

CHRISTINE.

Je partage ton désespoir, je tremble pour un fils et toi pour une mère, mais

toi, le seul espoir de la patrie, pourrais-tu lui manquer de fidélité, et sauveras-tu par-là les jours de ta mère? Dis-moi, brave GUSTAVE, quand tu ne crains pas d'enfreindre de si saints engagemens, quelle fidélité peux-tu attendre d'un tyran? Le ciel que tu invoques, peut-il mieux manifester sa volonté que par le succès constant qu'il accorde à tes armes? Les gémissemens de l'opprimé, et l'humiliation de notre patrie ont excité sa vengeance. Vois la Suède, et ne vois rien de plus; que ton cœur s'élève encore au-dessus des vertus ordinaires, et si le ciel a décidé que nous ne racheterions la liberté qu'au prix d'un sang précieux, ne prive pas ta mère d'une gloire, qui excitera l'envie des héros et l'admiration de l'univers. Apprends que sous la hache des bourreaux elle bénira le coup, qui, à la fois, tranchera sa vie et brisera les fers de la Suède. Tremble pour ta gloire, si le soin de ses jours l'emporte dans ton cœur sur notre liberté; tremble que le sien ne se déchire à la vue d'un fils coupable. Que dis-je? hélas! ... oubliai-je de qui je prononce l'arrêt de mort en te donnant ces conseils? Ô mon époux! pardonne si je condamne ton fils à être

sacrifié pour un peuple dont tu fus autrefois l'appui; j'ai vu ton sang couler pour la Suède, ton fils doit marcher sur tes trâces; mes jours finiront avec les siens; mais j'aurai fait mon devoir.

Duo.

GUSTAVE et CHRISTINE.

Ô vertus que nous adorons, venez embraser nos cœurs; c'est de vous que dépend le salut de la Suède.

CHRISTINE.	GUSTAVE.
Mais mon fils!	Mais ma mère!

ENSEMBLE.

Toi, dont la voix afflige notre tendresse, dont le cri déchire notre cœur, nature, reçois nos larmes, mais n'affaiblis pas notre courage.

NORRBY.

Mon ame est pénétrée de vos tourmens, votre ennemi admire vos vertus . . . . vos vertus . . . . que dis-je? . . . une barbarie, fruit du désespoir. Quoi, GUSTAVE, espères-tu que le ciel te récompensera du meurtre d'une mère, par la victoire? Crains plutôt sa vengeance, et viens demander grâce, lorsque la clémence de CHRISTIERN peut encore . . .

GUSTAVE.

Sa clémence! — quel nom as-tu prononcé? — Les murs sanglans de nos remparts, portant les membres déchirés de mon père. Voilà les gages de sa clémence! — Ô Dieu! — et c'est toi, qui régle le destin de notre patrie!

NORRBY.

Hâtons-nous, le jour fuit, quelle réponse porterai-je à ton Roi?

GUSTAVE *(après avoir été un instant enseveli dans la plus profonde douleur, se ranime précipitamment, et dit:)*.

Eh bien! tu vas l'entendre.

(Il sort de la tente, pour appeler les chefs et les principaux officiers de l'armée.)

Défenseurs de la liberté, braves guerriers armés pour elle, approchez, votre chef vous appelle.

SCENE IV.

LES OFFICIERS *de l'armée de Gustave, qui arrivent de tous côtés.* LES PRÉCÉDENS.

GUSTAVE.

Approchez et écoutez. Si l'on exigeait de quelqu'un d'entre vous de renoncer à

la défense de la patrie, ou de risquer la perte d'une épouse, d'une soeur ou d'une mère, dites, quel serait votre choix?

Un Soldat.

Tu nous as vu abandonner épouse, père, enfans, pour te suivre et nous venger du tyran.

Quatuor.

Si un de nous osait fausser des engagemens si sacrés, puisse son sang baigner aussitôt la terre qui porte un monstre aussi lâche!

Un Autre.

Puisse-t-il exciter l'horreur de son épouse!

Un Autre.

Son aspect effrayer son père!

Ensemble.

Qu'une honte éternelle, que l'infamie flétrisse à jamais son nom!

Choeur (ils tirent leurs épées et en frappent leurs boucliers).

Gustave, nous te jurons tous de vaincre ou de périr, et de ne point abandonner tes traces.

GUSTAVE.

Eh bien, NORBY, tu viens d'entendre ce que tu dois répondre à ton Roi.

NORBY.

Je pars, et vais rapporter à CHRISTIERN ce que j'ai vu. *(Il lui rend son gant.)* Je te rends ce gage de ta foi. Ta mère est en mon pouvoir — tu apprendras bientôt si le cœur de NORBY sait estimer la vertu. Adieu. *(A CHRISTINE)* Venez, madame, venez attendrir mon Roi par vos prières et par vos larmes.

CHRISTINE.

Ah, que peuvent les pleurs sur cette ame farouche. GUSTAVE... il faut nous séparer; demain je t'attends à Stockholm.

GUSTAVE.

Oui, vous me reverrez, ou mort, ou vengé.

(Deux chevaliers reconduisent CHRISTINE *et* NORBY *jusqu'aux avant-postes.)*

SCENE V.

GUSTAVE. CHEVALIERS et SOLDATS.

GUSTAVE.

Vous, guerriers, faites prendre quelque repos à nos troupes; demain, mes amis,



M. Moland sc.

en Norrby, tu viens d'entendre ce que tu dois répondre à ton Roi.

Gustave Vasa, Acte II. Scène IV.e

la Suède sera vengée et libre. Sparre, vous commanderez sous moi. *(Il lui remet un rouleau de papier)* Voilà le plan de l'attaque, veillez à son exécution. Stenbock, recevez cet étendard que je portai tant de fois avec honneur du tems de Sten Sture. *(Il lui remet la bannière.)* Qu'il devienne entre vos mains l'étendard de la victoire. Bonde, je vous ai choisi pour essuyer le premier feu avec votre valeureuse troupe. Vous, Lejonhufvud, vous me suivrez partout, vous combattrez à mes côtés; partout nous exciterons le courage du soldat, et animerons le feu de la guerre. Que les premiers rayons de l'aurore soient le signal de l'attaque.

(Ils sortent tous; on entend la retraite avec tambours et trompettes; la tente se referme du côté du camp.)

SCENE VI.

GUSTAVE *(seul)*.

Je puis donc enfin me livrer à ma douleur, et sans contrainte laisser couler mes larmes.

Air.

Ô ma mère! je vais te perdre, et mon cœur déchiré n'ose plus penser à te sau-

ver. Hélas! je me flattais de recevoir de tes mains les palmes de la victoire, de montrer à tes pieds un fils digne de sa mère, et c'est moi qui te perce le sein! Le bonheur public sera donc une calamité pour moi. Cruel Christiern, ton ingénieuse barbarie sait me faire envisager la vengeance comme un malheur, et le salut de ma patrie comme un crime.

[illegible] soulagé.

[illegible] une langueur [illegible] de mes sens, un assoupissement [illegible] ferme mes yeux, je [illegible] du poids de mes malheurs. Le [illegible] pour calmer mon ame oppressée, [illegible] sur moi ses pavots.

Il se [illegible] sur son [illegible], le bras appuyé sur la table, où se trouve une [illegible] rosée pendant [illegible]. Elle éclaire seule la scène. Une douce harmonie favorise le sommeil de Gustave.

SCENE VII.

GUSTAVE *endormi*. Le Génie de la Suède *[illegible] dans un nuage transparent et [illegible]; il est de-*

bout, tenant de la main droite un sceptre de diamans, il a la main gauche posée sur la tête d'un lion, qui tient entre ses pattes un globe d'azur avec les trois couronnes.

Récitatif.

Dissipe ta douleur, Gustave, reprends le courage des grandes ames; reconnais en moi le Génie, qui préside à cet empire. La vertu qui t'anime, te rend digne du sceptre. Combats, et tu vaincras.

Air.

Combats, jeune héros, délivre ta patrie, et que ton nom glorieux soit à jamais l'honneur de tes descendans, qu'il leur rappelle, que c'est un devoir pour eux de suivre tes traces; combats, et que ton nom béni par tes sujets d'âge en âge, soit l'entretien des siècles à venir et l'exemple des Rois.

Récitatif.

Venez, songes agréables, venez retracer au héros que je protége ses hautes destinées. Que vos doux présages calment la douleur dont il est accablé.

Vous, songes funestes, accourez tous, et que vos sinistres présages remplissent

l'ame du tyran de l'horreur de ses crimes et de celle qu'il inspire. Accablez son cœur des cris de la vengeance et du remords.

(Le Génie disparaît. Les Songes heureux arrivent dans des nuages légers, aux sons d'une musique agréable; ils dansent autour de GUSTAVE, *et le couvrent de roses et de pavôts; une musique également douce, mais plus vive, succède. Un Songe représentant la* GLOIRE *vient couronner* GUSTAVE, *de lauriers, tandis qu'un autre représentant la* VICTOIRE, *dépose à ses pieds un trophée. Ils forment tous ensemble un groupe au pied du lit de* GUSTAVE. *Sa tente est ouverte du côté du camp. On voit dans le fond celle de* CHRISTIERN. *Il est endormi sur son lit, mais agité. La musique change, les Songes funestes sortent de dessous terre, et s'agitent autour du tyran. La* PERFIDIE *lui présente une couronne et un bouclier aux armes de Suède. Le* REMORD *lui présente ses serpens et les agite sur lui. La* HAINE *secoue ses torches sur sa tête, tandis que la*

VENGEANCE

VENGEANCE brise sa couronne, lui arrache l'écu aux armes de Suède, et va le porter à un Songe heureux, représentant PALLAS, qui, aidée de la VICTOIRE, le suspend sur la tête de GUSTAVE, pendant que les Songes funestes chargent CHRISTIERN de liens, et s'abyment. Le Théâtre change et offre en songe à GUSTAVE la peinture du combat qu'il va livrer, et de sa victoire; des nuages transparens représentent des armées innombrables, conduites par la Renommée montée sur des chevaux aîlés; ils s'élèvent de plus en plus, depuis le lit de GUSTAVE jusqu'au ciel. On voit les murs de Stockholm. Là, à la tête de cette armée, et suivi de ses généraux, GUSTAVE avance sur le zodiaque; un pied posé sur le signe du cancer; il plante son étendard sur la forteresse, ce qui marque le tems de la prise de Stockholm. Le Théâtre change; on voit, au milieu d'un soleil, le temple de l'Immortalité, au centre duquel est la statue de GUSTAVE I, environnée de Génies, qui chantent en chœur; la GLOIRE, la VICTOIRE et PALLAS,

suivies des Songes heureux, vont la couronner de fleurs.

Choeur.

C'est à toi, Gustave, libérateur de ton peuple, que nous élevons ce monument; la liberté qui nous est rendue, est le prix de ton sang.

(Le temple de l'Immortalité disparaît; le Théâtre représente la tente de Gustave, *fermée du côté du camp, et éclairée comme auparavant.)*

SCENE VIII.

GUSTAVE *(s'éveillant).*

De quelles douces illusions j'ai joui pendant mon sommeil! quel changement s'est opéré dans mon ame, et a porté le calme dans mes sens! Tous mes tristes pressentimens s'évanouissent. Je sens renaître mon courage. Le jour va paraître; ou ses rayons vont frapper mes yeux pour la dernière fois, ou mon bras va tirer la Suède de son esclavage.

Air.

Ô Dieu! qui depuis tant de siècles as protégé cet empire, tu vois mon cœur, seconde mes efforts. Si une vaine ambition

me guide, si la soif des grandeurs et l'éclat d'une couronne m'animent, que je périsse, pourvu que mon armée triomphe! mais si une plus noble ardeur me dirige, si la gloire de ton nom, si l'amour de ma patrie remplissent mon ame; arrache le sceptre au tyran, arme mon bras de ta force, seconde mon courage, et que ta puissance te rasse mes ennemis!

(Il sort.)

ACTE III.

(Le Théâtre représente l'intérieur de la tente de CHRISTIERN*; on voit ce Prince couché tout armé sur son lit. Une lampe suspendue à la voûte éclaire faiblement le Théâtre.)*

SCENE I.

CHRISTIERN *(s'éveille avec effroi).*

Où suis-je? quels tourmens! Est-ce un Dieu dont la voix me menace? Ce n'est que l'illusion d'un songe... Ô conscience, conscience! qui peut se dérober à tes cris? Mais que dis-je? quelle honte! Est-ce à CHRISTIERN à vous craindre? Vaines erreurs du sommeil, disparaissez devant la lumière de la raison. Tremble, téméraire GUSTAVE, tu vas périr, et ta gloire avec toi. Ta patrie va succomber. Il ne restera d'elle et de toi que le souvenir de ta témérité et de ma vengeance.

SCENE II.

CHRISTIERN. NORRBY.

NORRBY.

Tes ordres sont accomplis; la mère de GUSTAVE est sur la flotte, et CHRISTINE

a repris ses fers; j'ai scrupuleusement observé GUSTAVE et ses soldats; leurs regards enflammés respirent le zèle hardi de la liberté, tous sont animés de l'enthousiasme et du courage désespérés de la haine et de la vengeance. J'ai lu dans l'ame de GUSTAVE . . . La générosité, la clémence peuvent seules les retenir; si la mère de GUSTAVE remise entre ses mains ...

CHRISTIERN.

Quoi! je lui remettrais sa mère, moi! . . . va, cours, fais avancer au rivage le vaisseau où elle est retenue; qu'enchaînée sur le tillac, elle y subisse la mort à l'approche de son fils, et que son sang versé soit le premier objet qui frappe les regards de ce rébelle.

NORRBY.

Non, CHRISTIERN, cet emploi n'est pas fait pour moi; je suis soldat, et ne puis être un bourreau. Je sais vous obéir, mais sans honte et sans crime; ordonnez, je vais, s'il le faut, braver mille morts, n'épargnez ni mon bien ni ma vie; tout appartient à mon Roi — mon honneur seul est à moi.

DUO.

CHRISTIERN.

Quoi! tu veux me [illegible]! ...

NORBERT.

Ah! laissez-vous fléchir.

CHRISTIERN.

Perfide, tremble, je lis dans ton cœur ta fausseté et ta trahison.

NORBERT.

Je crains moins votre vengeance, que je ne redoute les dangers qui vous menacent.

ENSEMBLE.

CHRISTIERN.	NORBERT.
O ciel! faut-il que dans mon malheur, mes sujets m'abandonnent? J'en jure par la vengeance et la mort, tu seras victime de ta perfidie.	O ciel! quel funeste destin! où vous conduit une aveugle rage? mais je jure qu'au milieu des dangers, je vous défendrai jusqu'à la mort.

CHRISTIERN.

Ne crois pas me tromper; tu veux plaire à mon peuple, pour t'élever sur mes ruines.

NORRBY.

Je ne veux que vous soustraire à la haine publique, qui va vous accabler.

CHRISTIERN.

Tu oses me braver ... Je vais réprimer ton audace. Holà gardes! ... qu'on l'enchaîne.

(Les gardes sont entrés, mais reculent en voyant NORRBY.)

CHRISTIERN.

Quoi! vous tremblez à son aspect?

NORRBY *(aux gardes).*

Obéissez à votre Roi. *(À* CHRISTIERN:) Ce bras n'était pas fait pour porter des chaînes ... mais non ... ton aveugle colère n'est pas digne d'exciter mes reproches; elle n'excite que ma pitié ... Si tu peux oublier mes services et mon zèle, sache que je n'oublierai ni ma gloire, ni mon devoir.

CHRISTIERN.

Soldats! qu'on l'entraîne.

NORRBY *(en sortant).*

Adieu.

(Les gardes lui ouvrent le passage, et le laissent aller libre; ils ne le suivent que lorsque CHRISTIERN *leur a dit:)*

CHRISTIERN.

Vous m'en répondez sur vos têtes — Eh bien, je veux être moi-même l'interprète de la vengeance ...

(Le Théâtre s'obscurcit à l'instant où CHRISTIERN *veut suivre sa garde, les ombres des deux jeunes* RIBBING, *massacrés à 5 et 8 ans, s'élèvent de dessous terre, et lui barrent le passage; il recule épouvanté.)*

SCENE III.

CHRISTIERN. PLUSIEURS OMBRES DES SEIGNEURS SUÉDOIS *massacrés par ses ordres, paraissent successivement.*

CHRISTIERN.

Que vois-je, ô ciel!

LES OMBRES DES DEUX RIBBING.

Du fond de l'obscurité des tombeaux, nous nous élevons au séjour de la vengeance. N'espère plus aucune pitié; l'heure fatale est arrivée. Jeunesse, innocence, larmes, prières, tout ce qui touche les humains, n'a pu fléchir ta haine. Un Dieu juste va venger le sang innocent. Barbare, fuis et tremble.

(Elles s'abîment.)

L'Ombre de Sten Sture, administrateur du royaume, couverte d'une cuirasse, et d'un manteau de pourpre, la tête découverte et le côté ensanglanté.

Toi qui n'as pas respecté l'azile de la mort, reconnais le guerrier dont tu voulus disperser la cendre. Vivant, je t'ai vaincu; mort, ta rage me poursuivit au delà du tombeau.

Choeur des Ombres des Seigneurs massacrés, par les ordres de Christiern, *le 8 Nov. 1520, qui s'élèvent de tous côtés.*

Ne crois pas plus long-tems jouir de l'impunité. Tes crimes t'ont rendu l'horreur de la terre; tu vas en être le mépris.

L'Ombre de Sten Sture.

Envain tu voudrais retarder ta chute. Dieu réserve les tyrans pour sa vengeance; tombe du trône que tu as souillé.

L'Ombre de Brahe.

Tu me fis mourir par une lâche trahison; mais ma haine me survit; elle fran-

CHRISTIERN.

Quels cris, quelles alarmes! ...

L'OFFICIER.

Je sais qu'une retraite révoltera votre courage; mais dans l'effroi général de votre camp, c'est le seul moyen qui puisse ramener la victoire.

CHRISTIERN.

Que dis-tu? quoi? je fuirais devant GUSTAVE? Tous ces rebelles ensemble ne pourraient inspirer à mon cœur, l'effroi dont les objets encore présens à ma vue l'ont saisi.

(Après une pause, pendant laquelle il a recueilli ses sens, il se lève, met son casque d'un air menaçant, et continue:)

Assemblez mes gardes; allez, je vais me mettre à leur tête.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS. UN AUTRE OFFICIER *(avec la même précipitation).*

Fuyez, Prince, ou craignez de tomber entre les mains de GUSTAVE; notre camp est dispersé; l'alarme et le désordre sont

partout. NORRBY, arraché de mes mains, délivré de ses fers par ses propres soldats, s'est emparé de la flotte; on ignore ses desseins. Vos soldats fuient devant GUSTAVE, ou tombent sous ses coups.

CHRISTIERN.

Ma présence va les rallier. Ce bras va punir GUSTAVE, ou lui faire acheter bien cher la victoire. *(Au premier Officier:)* Vous, courez à la flotte, annoncez à NORRBY, que je puis encore lui pardonner, pourvu qu'il verse le sang que j'ai proscrit. *(Au second Officier:)* Vous, courez au château; et que CHRISTINE précipitée du haut de la tour soit le premier objet qui frappe la vue de GUSTAVE; qu'il frémisse de ma vengeance. Allez.

(Il sort à la tête de ses gardes.)

SCENE VI.

(Le Théâtre change, et représente d'un côté les remparts de Stockholm, flanqués de tours; vers le fond, le château; la tour des trois couronnes, les flèches de l'église de St. Nicolas, et de celle des Chevaliers. Dans le fond

on voit la mer, et une partie de la flotte danoise à l'ancre.)

GUSTAVE. TROUPE DE SA SUITE.

GUSTAVE.

Amis! voilà l'instant de délivrer notre patrie; que le cri de la liberté soit le signal de l'assaut et de la victoire.

CHOEUR des Troupes suédoises.

Suivons l'exemple de GUSTAVE. Quel Suédois oserait s'écarter des traces de ses ancêtres? À l'assaut, à l'assaut!

(On dresse les échelles, les Danois lancent des grenades sur les assiégeans, qui se couvrent de leurs boucliers; les échelles sont renversées et les Suédois repoussés.

CHOEUR.

Céderions-nous à leur nombre? Redoublons nos efforts; que la vengeance et la liberté nous mènent à la victoire, ou à la mort.

(Ils approchent le canon, qui fait brèche aux murailles contre lesquelles ils redressent les échelles. Les Danois semblent plier. GUSTAVE saisit l'étendard

de la Suède d'une main, de l'autre se couvre la tête de son bouclier; et monte sur la brèche suivi de ses soldats. Il y plante son étendard. Les Danois se retirent. Une partie des Suédois, après avoir élargi la brèche à coups de hache, se précipite au pont-levis qui à l'instant leur est fermé.

GUSTAVE *(prenant l'étendard.)*

Amis, suivez-moi; encore un assaut, et la victoire est à nous.

CHOEUR *de ses soldats, en le suivant.*

Oui, nous te suivrons, et sur tes pas nous aurons la victoire.

CHOEUR *des Danois et des Suédois, pendant l'assaut.*

Suédois.	*Danois.*
Fuyez perfides, la vengeance et la mort sont sur nos pas.	GUSTAVE approche, la vengeance et la mort sont sur ses pas.

GUSTAVE *(plantant son étendard sur la muraille.)*

Victoire! victoire!

Choeur.

Suédois.	*Danois.*
Victoire ! liberté ! vengeance !	Nous sommes vaincus ; fuyons.

SCENE VII.

(Le Théâtre change, et représente l'extérieur des remparts de Stockholm. Christiern *vient et s'arrête pour rallier ses troupes.)*

Christiern.

Perfides, vous fuyez? Réunissez-vous, courez réparer votre honte. Que la flamme et le fer détruisent cette ville; le pillage sera votre récompense.

SCENE VIII.

Un Officier danois *(accourant à* Christiern*).*

Fuyez; vos sujets se joignent à vos ennemis; tout se réunit contre vous. Norrby lui-même vous trahit; il avance avec sa troupe.

SCENE

SCENE IX.

NORRBY *(l'épée à la main, suivi d'une troupe nombreuse, paraît.* CHRISTIERN *s'avance pour le percer.* NORRBY *détourne le coup, et jette son épée aux pieds du Roi).*

Quelle est ta rage! Eh bien, voilà mon sein, frappe! *(il lui présente la poitrine).* J'allais combattre pour toi, pour te soustraire à la poursuite de l'ennemi.

CHRISTIERN *(étonné, embrasse* NORRBY, *et lui rend son épée).*

(Aux Soldats:) Votre devoir est de mourir à mes côtés, et votre honneur l'exige.

(Un gros de Suédois vient, et le combat se rengage. Les Danois sont repoussés, CHRISTIERN *prend la fuite.* GUSTAVE, *à la tête de toute son armée, avec ses canons et pleine musique militaire, entre dans la forteresse; les Dalécarliens ferment la marche.)*

SCENE X.

(Le Théâtre change, et représente le port de Stockholm. D'un côté on voit le

château avec la tour des trois couronnes; de l'autre, l'église de St. Nicolas; au fond, la mer et une partie de la flotte de CHRISTIERN, *prête à mettre à la voile. Plusieurs chaloupes sont disposées pour transporter les Danois à bord.*

CHRISTIERN *(suivi de ses gardes).*

Arrêtez, arrêtez, lâches. Mais ils n'obéissent plus à ma voix.

(On entend de loin le bruit des trompettes, des timbales et de l'artillerie. Ce bruit approche, ainsi que les cris de victoire des Suédois. Les Danois fuient de tous côtés, pour se jeter dans les chaloupes. Les Officiers danois tâchent encore de les rallier.

CHOEUR *(des Suédois, sans être vus).*

Triomphe! la victoire est à nous.

(On voit un grand mouvement de piques et d'épées sur les murs de la ville. Plusieurs Danois en sont précipités. Des habitans sans armure forcent la garnison danoise. Le pont-levis se relève.)

CHRISTIERN.

Eh bien, le château nous reste; courons nous y défendre.

(En même tems qu'il approche d'une porte du château, la herse tombe. On entend de l'intérieur les cris de la victoire. On voit tomber l'étendard danois, qui flottait sur la tour des trois couronnes; et on y arbore l'étendard suédois. CHRISTINE GYLLENSTJERNA *paraît sur le balcon au-dessus de la porte.)*

CHOEUR *(dans l'intérieur du château).*

Vive GUSTAVE, victoire et liberté!

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS. CHRISTINE *(sur le balcon).*

Fuis, tyran; évite le châtiment de tes crimes; tu n'as plus d'espoir: ce château n'est plus à toi. Ce peuple que tu as accablé de fers, a reconquis ses droits . . . . Fuis, te dis-je, je te hais trop pour désirer ta mort; va trainer dans l'opprobre l'horreur que tes crimes inspirent.

(Elle rentre.)

CHRISTIERN, *qui est resté comme anéanti pendant ce récitatif, est tiré de son abattement par les cris de victoire.*

CHOEUR (*derrière le théâtre*).

Vive la liberté et la patrie!

CHRISTIERN (*dans le plus grand désespoir*).

Ô ciel! quel sort tu me fais éprouver! ... fuir sans me venger! Ô honte, ô désespoir!

(*Il court avec quelques soldats se jeter dans les esquifs qui le conduisent à sa flotte; ceux qui n'ont pu le suivre, viennent déposer leurs armes aux pieds du vainqueur à son arrivée. La flotte met à la voile*).

SCENE XII.

GUSTAVE. OFFICIERS et SOLDATS. CHRISTINE, et LES PRISONNIERS *détenus au château.* SOLDATS DANOIS. HABITANS DE STOCKHOLM.

GUSTAVE (*l'épée à la main, suivi de ses officiers; les Danois déposent leurs armes à ses pieds. Tout le théâtre se remplit de soldats, qui se rangent de chaque côté*).

Soldats, c'en est assez. Que le carnage cesse, que la clémence accompagne la vic-

toire, que mes ennemis, que mes compatriotes apprennent que je commande en ces lieux.

(Il remet son épée dans le fourreau, donne son casque et son bouclier à son officier).

CHOEUR.

Vive GUSTAVE, la patrie et la liberté!

GUSTAVE.

La Suède est délivrée, le tyran précipité du trône. Vainqueur, je n'ose pénétrer dans ce château; j'y redoute le plus grand des malheurs. Ô ma mère! peut-être en ce moment, déchirée et sanglante ... l'affreux CHRISTIERN a vengé sur elle ma victoire et sa défaite, quelle consolation restera-t-il à mon cœur?

CHRISTINE.

Celle des grandes ames, de souffrir pour la vertu.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS. CÉCILE *d'Eka.* UN ÉCUYER DE NORRBY.

GUSTAVE *(reconnaissant sa mère).*

Dieu! que vois-je? ... ma mère!

CÉCILE.

Mon fils!

GUSTAVE.

Grand Dieu! voilà le prix de mes peines. Ô ma mère! sans vous la victoire m'eut été odieuse. J'ai rempli mon devoir en citoyen, en guerrier; le ciel m'en récompense.

CÉCILE.

Tu vis, tu triomphes, tu es digne de moi.

ENSEMBLE.

Que la joie seule régne dans nos cœurs! Le ciel a comblé nos vœux; la nature et la liberté triomphent.

GUSTAVE.

Mais quel bonheur inespéré vous a délivrée des mains de vos bourreaux?

L'ÉCUYER DE NORRBY (qui jusque là s'est tenu à l'écart).

Le généreux NORRBY vous renvoie votre mère. Touché de vos vertus, il veut que vous sachiez qu'il en existe même à la cour de CHRISTIERN, et qu'il sait défendre son maître contre sa propre fureur.

GUSTAVE.

Qu'entends-je? lui! ... NORRBY! ... Ô ciel! comment m'acquitter envers lui? *(À ses officiers :)* Allez, qu'on délivre tous les prisonniers, et qu'on les rende à NORRBY.

(L'Écuyer sort.)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS.

CHRISTINE *(sortant du château, accompagnée des dames et des seigneurs, qui y étaient détenus prisonniers, par* CHRISTIERN.*)*

Brave guerrier, généreux vainqueur, tu délivres ta patrie du joug le plus affreux, viens recevoir le prix de la victoire. Peuple qu'il a affranchi, couronnez votre libérateur.

CHOEUR général.

Brave guerrier etc. ... couronnons notre libérateur.

(Pendant ce chœur les principaux seigneurs et le peuple élèvent GUSTAVE *sur un pavois, au bruit des fanfares et des instrumens militaires.)*

CHOEUR général.

Vive GUSTAVE, vive notre Roi, vainqueur et pacificateur! Que son nom soit à jamais adoré, et que sa race règne d'âge en âge!

(Les huit seigneurs principaux de la suite de GUSTAVE le portent pendant ce chœur autour du théâtre, précédés et suivis du peuple. Ils le placent sur un monceau de trophées, où il reçoit la couronne et les hommages des officiers principaux de l'armée. Le peuple et les soldats le proclament Roi, et célèbrent son couronnement par un ballet, qui termine le spectacle.)

La nécessité de concilier la vérité des événemens avec la nature d'un ouvrage dramatique a exigé peu de changemens; et encore ces derniers se rapportent-ils à une époque si intéressante et si mémorable, qu'ils ne peuvent induire en erreur sur la vérité des détails historiques. C'est donc moins par nécessité que pour l'agrément des lecteurs que j'ai cru à propos de donner les remarques de Mr. Kellgren sur les personnages de cet opéra, et de faire précéder les autres pièces de théâtre, d'un sommaire historique qui en indique le sujet.

---

1) Sévérin Norrby, Amiral de Dannemarc, un des plus grands guerriers de son tems. Il servit Christiern avec un libre dévouement jusqu'à ce que ses cruautés l'eussent précipité des trônes qu'il occupait. Mais lorsque Christiern eut perdu tout espoir d'y remonter, l'ambition de Norrby s'éveilla. Il retint long-tems l'île de Gottland en son pouvoir, et serait devenu un redoutable ennemi pour Gustave I, si Christine Gyllenstjerna, qui était sa prisonnière, eut consenti à l'épouser. Les soins qu'il s'était donnés, pour délivrer des mains de Christiern la

plupart des gentilshommes suédois, lui avaient fait beaucoup d'amis; mais enfin les Rois de Suède et de Dannemarc l'obligèrent à se désister de la Gottland. Il alla ensuite rejoindre CHRISTIERN à la cour de l'Empereur CHARLES V, et fut tué à la guerre d'Italie sous ses drapeaux.

3) CHRISTINE GYLLENSTJERNA, fille de NICOLAS GYLLENSTJERNA, est une des femmes qui ont le mieux mérité de leur patrie. Sa constance dans les revers, son courage, son dévouement pour l'État rendent sa mémoire aussi respectable que son nom est célèbre. Veuve à l'âge de 26 ans, de l'administrateur du royaume STEN STURE le jeune, et mère de deux fils, elle fut la seule qui, au milieu des troubles, n'abandonna pas le salut de l'État. Elle défendit Stockholm pendant 7 mois contre CHRISTIERN; quoiqu'elle se vît abandonnée des principaux amis de son époux, elle refusa de se soumettre au joug, jusqu'à ce que la bourgeoisie et la garnison du château même l'eussent forcée de capituler. Elle ne remit le château qu'après avoir fait comprendre dans l'amnistie tous les seigneurs qui ne s'étaient pas encore soumis au pouvoir de CHRISTIERN. Ce tyran ayant trahi des engagemens si sacrés, CHRISTINE se résigna à son sort avec une magnanimité qui lui aurait couté la vie, si les prières de NORRBY ne lui en avaient obtenu la conservation. Cet amiral la conduisit prisonnière en Gottland. Elle résista avec la même constance à toutes les offres que l'ambition de NORRBY lui fit, et qui auraient pu la rendre à la première dignité qu'elle avait occupée avec son époux. L'amour de la patrie l'emporta sur sa propre ambition et sur la tendresse

maternelle; car l'élévation de GUSTAVE I sur le trône, éloigna à jamais les enfans de CHRISTINE de cette dignité dont leur père et leur grand-père avaient été revêtus. Remise en liberté après la défaite de CHRISTIERN, et rentrée dans sa patrie que le courage de GUSTAVE avait délivrée, cette héroïne ne démentit jamais sa fidélité. Elle termina une vie glorieuse en 1559, deux mois après la mort de son persécuteur, et un an avant son ami et son parent GUSTAVE I, qui l'honora des plus sensibles regrets.

3) CÉCILE d'Eka, mère de GUSTAVE I, emmenée prisonnière en Dannemarc, y termina ses jours avec ses deux filles dans les chaînes du tyran. On ignore l'année de sa mort. Ce personnage n'est introduit que pour prêter à la fiction dramatique.

4) MARGUERITE VASA, la seule des sœurs de GUSTAVE, qui ait survécu à l'élévation de son frère. La famille Brahe descend de cette princesse par son mariage avec JOACHIM BRAHE.

5) ANNE BJELKE défendit le château de Calmar en même tems que CHRISTINE GYLLENSTJERNA retenait celui de Stockholm, et fut la seule qui, avec la veuve de l'administrateur, résista à CHRISTIERN. Elle reçut GUSTAVE VASA à Calmar, lorsqu'échappé de sa prison chez CHRISTIERN, il revint en Suède dans l'intention de délivrer sa patrie du joug du tyran. Elle ne remit point Calmar par capitulation. Elle fut conduite prisonnière en Gottland, après que le château fut pris d'assaut par NORRBY.

6) LAURENT SPARRE, Sénateur, Connétable du royaume, était un des six seigneurs qui avec GUSTAVE VASA furent remis en otage à CHRISTIERN en 1518, lors de l'entrevue qu'il avait demandée à Stockholm

avec l'administrateur du royaume Sten Sture le jeune, et qui, au mépris du droit des gens, furent retenus prisonniers par Christiern et conduits en Dannemarc. Sparre était l'intime et le plus fidèle ami de Gustave.

7) Sten Erikson Lejonhufvud, frère de la Reine Marguerite Lejonhufvud. Ses différentes ambassades en France, en Angleterre, en Hesse et en Dannemarc, l'intime confiance de Gustave I, et les soupçons d'Erik XIV ont rendu le nom de ce seigneur aussi célèbre dans l'histoire de Suède, que la part qu'il prit aux événemens mémorables de son tems. Il fut mortellement blessé le 29 Sept. 1568, lorsqu'Erik XIV fut déposé, et mourut deux jours après. Le même jour de sa mort et de l'élévation de Jean III sur le trône, il reçut le titre de Comte.

8) Svante Sture, Sénateur et Connétable du royaume, n'était âgé que de cinq ans lors de la délivrance de Stockholm. Ses plus éminentes qualités consistèrent dans la générosité de son cœur et son amour pour la patrie. Sa fidélité envers Gustave fut mise à plus d'une épreuve, mais ne fut jamais chancelante, quoique l'amour et l'ambition aient semblé se réunir pour l'affaiblir; ce n'était pas assez que Gustave possédât l'autorité à laquelle le mérite des ancêtres de Sture les avait élevés, et qui était destinée à celui-ci. Brûlant d'amour pour Marguerite Lejonhufvud, et déjà fiancé avec elle, il fut obligé de renoncer à sa main, pour la céder à Gustave. Il eut encore le courage de refuser souvent la couronne de Suède, malgré les offres que lui fit deux fois la ville de Lubeck de son appui, et en rejetant surtout avec indi-

gnation celles du chef des révoltés, DACKE, de le proclamer Roi. Échappé à l'âge de cinq ans aux massacres de Stockholm, et à la politique de NORBBY; élevé depuis à la plus haute dignité de l'État, il n'atteignit l'âge de soixante ans que pour se voir lui et les siens victimes de la fureur d'ERIK XIV. Il fut assassiné avec son fils, de la main du Roi, au château d'Upsal le 4 Mai 1567.

9) PIERRE BRAHE, neveu de GUSTAVE I, n'était âgé que de trois ans lors de la conquête de Stockholm. Son père avait perdu la vie au massacre de cette ville le 4 Nov. 1520. Il fut créé Comte et grand Sénéchal du royaume par ERIK XIV. Il est la souche des Comtes de BRAHE; avantageusement connu comme homme d'État par ses succès dans l'administration et les négociations; il ne l'est pas moins comme homme de lettres par son histoire du règne de GUSTAVE.

10) ANDRÉ PERSON, riche propriétaire de mine de la Dalécarlie, avait été connu dans sa jeunesse de GUSTAVE I, lorsqu'il faisait ses études à l'académie d'Upsal. Le Roi à son arrivée en Dalécarlie prit service chez ce particulier dont il reçut des secours et de grands témoignages de fidélité. Il se laissa depuis entraîner dans la révolte des Dalécarliens en 1531, occasionnée par le refus de livrer leurs cloches.

11) ERIK JOHANSON VASA, père de GUSTAVE I, fut le premier dont la tête tomba sous la hache du bourreau, lorsque CHRISTIERN fit massacrer les principaux de la noblesse le 4 Nov. 1520.

12) STEN STURE *le jeune* fut mortellement blessé à la bataille de Bogesund, à présent Ulricehamn, contre les troupes de CHRISTIERN, et mourut à Strengnäs. Son corps fut transporté et enterré à Stockholm.

Quelques jours après le massacre de cette ville, et neuf mois après la mort de l'administrateur, CHRISTIERN fit déterrer son cadavre, le fit mettre en pièces et exposer dans différentes places du royaume sur des fourches patibulaires.

13) De toutes les cruautés dont CHRISTIERN ensanglanta son court régne en Suède, la plus atroce et la plus inutile à ses vues, est le meurtre des deux jeunes RIBBING. Ces deux innocentes victimes étaient âgées l'une de huit, l'autre de cinq ans. Le plus jeune voyant le sang de son frère, dit au bourreau: mon ami, ne tachez pas ainsi mes habits, ma mère me grondera. Le bourreau attendri jeta le fer loin de lui; mais CHRISTIERN en fit venir un autre qui, par son ordre, décapita l'enfant, et le bourreau dont la compassion était un crime aux yeux du tyran.

GUSTAVE ADOLPHE

ET

EBBA BRAHE.

DRAME HÉROÏQUE

EN TROIS ACTES.

Représenté pour la première fois par la Cour sur le Théâtre de Drottningholm le 11 Septembre 1783.

SOMMAIRE HISTORIQUE
du sujet de ce drame.

BRIGITTE LEJONHUFVUD, épouse du Comte MAGNUS BRAHE, n'épargna rien pour réunir aux charmes naturels de sa fille EBBA, les avantages de l'éducation la plus soignée. Attaquée d'une maladie mortelle, elle pria son mari de demander pour elle à la Reine, épouse de CHARLES IX, un moment d'entretien. La Reine, qui l'avait toujours tendrement aimée, se rendit aussitôt chez elle, et s'engagea à lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. La Comtesse pria la Reine de recevoir à sa cour EBBA sa fille unique, de daigner lui tenir lieu de mère, et de donner à son éducation les soins que les importantes fonctions de son père ne lui permettaient pas d'y apporter lui-même. La Reine le lui promit, et aussitôt après la mort de la Comtesse, elle fit venir auprès d'elle la jeune EBBA, qui fut traitée et élevée d'une manière conforme à son rang. Dès

l'âge de sept ans elle excitait déjà l'ac
ration par sa beauté et la précocité de
talens.

Gustave Adolphe, qui avait un
et demi de plus, conçut pour Ebba une
affection, qui ne fit que croître avec
âge. Ce fut pour prévenir les suites
cet attachement, que le Roi son père
fit quitter ses études à quatorze ans
l'envoya à la tête de 6000 hommes à
défense de l'île d'Oeland, où les Da
avaient fait une descente. La veille de
départ Gustave Adolphe prit un co
touchant d'Ebba, et lui confirma l
branlable résolution où il était de l'ai
jusqu'à la mort. L'accueil que reçut sa
claration, satisfit Gustave; il partit p
l'île d'Oeland, où il donna les premi
preuves de cette bravoure qui devait
un jour la terreur de l'Allemagne. À
retour il s'empressa de porter ses hom
ges à celle qui possédait son cœur.
pendant les soins de son amour ne le
tournèrent jamais de ceux qu'il deva
l'État. Gustave Adolphe monta su
trône à l'âge de dix-sept ans, et y dép
aussitôt les qualités, qui lui ont con
l'admiration de la postérité.

Cependant la Reine mère, jalouse

l'ascendant qu'EBBA avait pris sur son fils, se proposa de ne jamais souffrir que sa sujette devint son égale. Quelques signes d'intelligence qu'elle surprit entre les deux amans, excitèrent tellement sa colère contre EBBA, qu'elle lui interdit sa table et l'entrée de ses appartemens, lorsque le Roi s'y trouverait. Vainement GUSTAVE ADOLPHE s'efforça-t-il d'adoucir pour EBBA ce que ce traitement avait de rigoureux; il ne put l'empêcher de quitter la cour et de se retirer chez son père. La Reine y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle espéra que ce serait un moyen de guérir le Roi de sa passion. Son attente fut trompée, GUSTAVE ADOLPHE continua ses assiduités auprès de la jeune Comtesse, tant que dura son séjour à Stockholm. GUSTAVE ADOLPHE se trouvait un jour chez elle, lorsque le Comte BRAHE entra inopinément. Le Roi prévint ses soupçons, lui avoua l'amour qu'il avait conçu pour EBBA dès sa plus tendre jeunesse, et sa résolution de l'épouser aussitôt que la guerre serait terminée. Le Comte, flatté de l'honneur qui réjaillirait de cette alliance sur sa famille, s'empressa d'y consentir.

Sur ces entrefaites CHRISTIAN IV, Roi de Dannemarc, déclara la guerre à la

Suède, et GUSTAVE ADOLPHE prit le commandement des armées qu'il fit marcher contre lui. C'est pendant son absence que JACQUES, fils du célèbre PONTUS DE LA GARDIE revint de ses voyages, où il avait perfectionné les brillantes qualités qui l'élevèrent bientôt aux plus hauts emplois. La Reine mère le destina pour époux à EBBA BRAHE, moins par considération pour sa personne et son mérite, que pour satisfaire au désir de séparer à jamais les deux amans, et d'empêcher un mariage qui compromettait son orgueilleuse ambition.

JACQUES DE LA GARDIE n'opposa à une offre dont il ne pouvait qu'être flatté, que l'intention qu'il supposait au Roi d'épouser EBBA lui-même. La Reine mère l'assura que son fils n'y avait jamais songé, que les égards dus au rang d'EBBA, et les soins qu'elle avait pris elle-même de son éducation, lui étaient trop chers, pour souffrir que le Roi en fit sa maîtresse. Enfin elle obtint le consentement de DE LA GARDIE, en l'assurant qu'elle prendrait tout sur elle, et saurait le mettre à l'abri du ressentiment du Roi. Le père d'EBBA céda aux mêmes raisons, et abandonna à la Reine mère le sort de sa fille. La Reine mère résolue d'employer jusqu'à la vio-

lence, pour en venir à son but, la fit venir auprès d'elle, lui annonça impérieusement qu'elle devait se tenir prête à donner sa main à DE LA GARDIE le dimanche suivant. Envain EBBA se jetant aux pieds de la Reine, y reclama-t-elle les droits de la nature et de l'humanité; la Reine fut inexorable, et ne voulut point retarder la célébration, dans la crainte du retour du Roi. Il fut défendu à la jeune Comtesse de retourner chez son père, et de sortir même du château, avant qu'elle fût unie à DE LA GARDIE. EBBA, malgré la rigueur de cette contrainte et la vigilance de ses surveillans trouva néanmoins un émissaire fidèle nommé JULIUS, qui porta au Roi une lettre, où elle l'informait de la violence dont elle allait être la victime. Le Roi reçut cette lettre le surlendemain, et partit aussitôt après l'avoir lue, laissant à ses généraux le commandement de l'armée, et promettant d'être de retour dans huit jours.

Cependant le jour fixé pour le mariage était arrivé; envain EBBA BRAHE demande un délai; envain sa langueur semble implorer la pitié de la Reine. Rien ne peut la fléchir: tout, jusqu'au silence qui régnait dans la nombreuse assemblée convo-

quée pour la cérémonie, annonçait la consternation bien plus que la joie qui préside à des nôces. DE LA GARDIE même parut inquiet et troublé. À minuit EBBA fut conduite par son père, et JACQUES DE LA GARDIE eut ordre d'approcher pour recevoir la bénédiction nuptiale. À peine la cérémonie était-elle achevée, que le Roi parut. La surprise et la crainte firent place à la compassion qui pénétrait tous les cœurs. Vous arrivez trop tard, lui dit la Reine, EBBA est mariée. Le Roi exhale d'abord sa colère en adressant les plus vifs reproches à DE LA GARDIE qui se jette à ses pieds, et invite EBBA ellemême à attester qu'il n'a fait que céder à l'autorité de la Reine. Le père de la nouvelle épouse s'excuse de même sur le consentement qui lui a été arraché. Le Roi convaincu qu'ils avaient tous été victimes des artifices de sa mère, lui dit sans ménagement, qu'il userait du droit de rompre des liens que sa violence avaient formés. Au défaut d'autres argumens, la Reine représente au jeune Roi le scandale qu'il prépare à une nation, qui vient de le couronner; mais ce motif même aurait été insuffisant, si GUSTAVE ADOLPHE n'eut déjà appris à se vaincre lui-même.

Tel *est* le résumé du long détail des amours de GUSTAVE ADOLPHE et d'EBBA BRAHE, imprimé en suédois, et traduit en plusieurs langues; détail auquel l'historien est soupçonné d'avoir ajouté des événemens romanesques, qui ne s'accordent pas avec les annales du tems. Le drame composé par GUSTAVE III porte sur cette tradition, fondée sans doute, sur plusieurs lettres de GUSTAVE ADOLPHE, qui sont conservées aux bibliothèques de l'académie d'Âbo et du château de Drottningholm. Il est prouvé par ces lettres, que GUSTAVE ADOLPHE, épris des charmes d'EBBA BRAHE, lui avait promis de l'épouser. Elles respirent l'amour le plus vif et le plus sincère. L'amant couronné n'y paraît occupé que de vaincre l'opposition de la Reine sa mère, à son mariage avec EBBA. Il l'engage lui-même à la fléchir par sa patience et sa soumission à endurer les mauvais traitemens que lui attirent sa constance et son attachement pour lui. EBBA BRAHE justifiait les sentimens du Roi par sa beauté, ses vertus et sa naissance. Sa trisaïeule était sœur de GUSTAVE VASA, et son aïeul maternel était frère de la Reine MARGUERITE LEJONHUFVUD, seconde épouse de ce Roi;

elle était par conséquent parente de Gustave-Adolphe. Il est donc avéré (et tous les historiens suédois en conviennent), qu'il destina sa main et le trône de Suède à Ebba Brahe, qu'il l'avait demandée en mariage à son père; mais que la Reine mère, femme sévère et ambitieuse, employa tous les moyens, que son ascendant sur l'esprit du Roi, et son autorité particulière lui fournissaient, et jusqu'à la ruse même, pour s'opposer à cette union; qu'elle favorisa les sentimens secrets que de la Gardie avait conçus pour Ebba, et parvint à la faire renoncer à l'espoir d'épouser le Roi, et à céder à sa volonté, en épousant le Connétable. Ainsi il n'y a de fiction dans ce drame, que la scène des paysans. *)

*) Il subsistait encore au château de Stockholm, lors de l'incendie qui le consuma en 1697, une vitre sur laquelle Ebba avait écrit deux vers suédois dont le sens est:

»A son destin, mon coeur est résigné,
»Et je rends grâce à Dieu de sa bonté.

Et sous lesquels la Reine mère écrivit:

»Tu voudrais l'un, mais l'autre tu feras;
»C'est ce qu'on voit en pareil cas.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
à Son Altesse Royale Madame la Princesse SOPHIE ALBERTINE *).

---

*A qui appartenait à plus juste titre cet ouvrage, qu'à toi, qui l'as embelli? Si l'amour, les malheurs et la constance d'*EBBA BRAHE *ont excité quelque sensibilité, si les combats de son cœur entre l'amour et le devoir ont fait couler quelques larmes, c'est aux ravissans accens de ta voix, c'est à la touchante expression de ton jeu qu'il faut l'attribuer. Je remplis le devoir le plus cher à mon cœur, en mettant sous la protection de celle à qui les liens du sang et de l'amitié m'unissent, un ouvrage que j'ai composé pour elle, et qui, sans elle, n'aurait jamais vu le jour. Si j'ai dignement prouvé mon respect pour la mémoire du grand* GUSTAVE ADOLPHE; *si j'ai retracé le souvenir d'une des plus pénibles victoires qu'il ait remportées; si j'ai ranimé dans les cœurs suédois l'amour et le respect dont ils sont pénétrés pour lui: ce sont autant de titres que tu as acquis à ma reconnaissance. Reçois donc l'hommage de ce sentiment.*

*) Sœur du Roi, qui joua avec grand succès le rôle d'EBBA BRAHE, à la première représentation de cette pièce, donnée par la cour sur le théâtre de Drottningholm.

PERSONNAGES.

Gustave Adolphe.

Le Comte Jacques de la Gardie, Connétable.

Laurent Erikson Sparre, Capitaine des gardes du Roi.

Une personne de la cour de la Reine mère.

Un Adjudant du Comte de la Gardie.

Un Page du Roi.

Jean, paysan d'Oeland.

Sven, cavalier du régiment de Smâland.

Erik, fils de Catherine, amant de Sigrid.

Christine de Holstein, veuve de Charles IX, mère de Gustave Adolphe.

Ebba Brahe.

Marthe Baner, épouse de Laurent Sparre, amie d'Ebba.

La Comtesse Ribbing, demoiselle de cour de la Reine mère.

Catherine, sœur de Jean.

Sigrid, fille de Jean.

Une sœur de Catherine.

Suite de la cour.

Paysans.

Paysannes.

GUSTAVE ADOLPHE
ET
EBBA BRAHE.

ACTE I.

(Le Théâtre représente le jardin du château de Calmar, situé sur un bastion de cette forteresse. A gauche des spectateurs, on voit le château derrière lequel s'élève une tour. Tout le fond du théâtre est occupé par des bastions et des courtines. Deux glacis conduisent sur le théâtre; de la tour du château il y a une sortie sur le rempart, et entre ces glacis une porte en fer grillée. Au travers de cette porte, et a delà des bastions, on découvre au loin la mer et l'île d'Oeland.)

SCENE I.

EBBA BRAHE *(sort du château, et regarde avec inquiétude au delà du bastion.)*

Quel tourment que l'attente, quand chaque instant qui s'écoule peut décider de

notre sort! Envain je porte mes regards vers l'île d'Oeland. Je n'apperçois sur la mer aucun navire qui dirige sa course vers ce château, ou vers Calmar. Il est déjà neuf heures, et point de réponse. Ah Gustave Adolphe! Gustave Adolphe! as-tu pu oublier ta fidèle, ta tendre Ebba Brahe? Non, non, jamais je ne le croirai. *(Elle descend sur la scène.)* Le soleil est déjà bien avancé dans son cours, et voilà le jour où je dois être sacrifiée, où je dois être à jamais séparée de celui que j'aime depuis mes plus tendres années, de celui qui m'a aimée; ah! ...

SCENE II.

EBBA BRAHE. MARTHE BANER.

Ebba Brahe.

Chère amie, m'apportes-tu quelque nouvelle? le Roi ...

Marthe Baner.

Un de ses pages arrive d'Oeland à l'instant, il est chez la Reine; j'ignore de quel ordre il est chargé, mais on fait les préparatifs de ta noce; on attend aujourd'hui de Finlande le Comte de la Gardie, son vaisseau paraît déjà à la pointe méridio-

nale d'Oeland, et le vent l'amènera sans doute ici dans deux heures.

EBBA BRAHE.

Ainsi le Roi m'abandonne; il a oublié ses promesses, mon amour, mon aversion pour la main de DE LE GARDIE; il ne me répond pas; je suis oubliée. Ah, mon amie, tu connais mon cœur; tu sais que ni l'éclat d'une couronne, ni celui des victoires ne m'éblouissent; non, ce n'est pas le Roi, ce n'est pas ce héros qui décide du destin de la Suède que j'aime en lui; c'est GUSTAVE ADOLPHE seul que j'aime; c'est tout ce qui peut séduire un cœur tendre et vertueux, trop fier pour se rendre légèrement, et trop sensible pour changer. Voilà les garants éternels de l'amour d'EBBA BRAHE. Il n'en peut douter, et cependant il me laisse dans cette affreuse incertitude, il m'abandonne sans défense à la violence de sa mère. Que la gloire, que le service de la patrie l'éloignent de moi, lorsque sa présence et son appui me seraient si nécessaires; je l'excuse; mais peut-il oublier ses promesses et la fidélité qu'il m'a jurée? Non, il n'en est pas capable. Ah, chère amie, que dois-je croire?

Tu as lu dans nos cœurs, tu fus témoin de notre séparation, avec quelle tendresse il prit congé de moi. L'honneur seul et son devoir pouvaient nous séparer, disait-il; il volait contre les ennemis de l'État, pour se rendre plus digne de moi. L'ennemi chassé d'Oeland, le royaume mis à l'abri de ses hostilités, il devait revenir à moi. La victoire l'autorisant à suivre le penchant de son cœur, il devait placer son EBBA sur le trône qu'il aurait affermi. Non, GUSTAVE ADOLPHE, ce n'est pas ta grandeur que j'ambitionne; si EBBA BRAHE eut eu un trône à t'offrir, mon amour ne me trompe point, elle eut fait pour toi, ce qu'elle attend de toi aujourd'hui.

MARTHE BANER.

Qui mieux que moi peut juger de ton cœur? J'ai vu naître et s'accroître votre flamme mutuelle. Depuis que la bonté, la sensibilité du Roi ont uni mon sort à celui de SPARRE, je n'ai consulté que ma reconnaissance, j'ose dire même mon amitié pour lui, elle seule m'a inspiré tout ce que j'ai fait en faveur de votre amour. Quiconque a éprouvé ce sentiment, sait tout ce qu'un cœur doit souffrir des obs-

tacles qui l'éloignent de l'objet de sa tendresse. Ceux qui s'opposèrent à mon union avec ERIK JOHANSON semblaient plus insurmontables que ceux que tu as à vaincre pour appartenir à GUSTAVE ADOLPHE. Il ne faut que de la constance et des victoires, pour triompher de ceux-ci; mais moi, pouvais-je prévoir que je trouverais un SPARRE sous le nom supposé d'ERIK JOHANSON? Tu peux librement t'abandonner à ton amour. Celui qui en est l'objet, est adoré comme un protecteur, un père, par toute la Suède, par l'humanité entière; mais moi, tout me défendait d'aimer; je n'osais m'avouer ma flamme à moi-même; mon cœur était pur, son innocence a fléchi le ciel, et j'obtins le bonheur. Je conçois que tu redoutes le courroux de la Reine; mais le Roi ne tardera pas à paraître. Ta persévérance et son amour finiront par triompher.

EBBA BRAHE.

Mais hélas! le Roi est encore absent, mais je n'ai pas reçu de réponse de lui; il m'abandonne.

MARTHE BANER.

Rassure-toi; le sang de Vasa coule dans les veines de GUSTAVE ADOLPHE; son

cœur est sensible, et sa promesse inviolable; mais je vois, mon amie, qu'un tourment secret te dévore. Tu me le tais. MARTHE n'est-elle plus digne de ta confiance?

EBBA BRAHE.

Qu'exiges-tu de moi, mon amie?... Eh bien, connais donc toute ma faiblesse, je ne puis te la cacher plus long-tems. Tu sais que la Reine fait avec beaucoup de magnificence les apprêts de ma noce avec DE LA GARDIE; tu sais qu'on n'attend que son arrivée, et qu'hier on a reçu de Finlande la nouvelle qu'il devait aborder aujourd'hui même.

MARTHE BANER.

Oui; mais malgré tous ces préparatifs, le consentement du Roi à ton mariage est indispensable, et la Reine mère et DE LA GARDIE pourraient-ils jamais l'obtenir?

EBBA BRAHE.

Mais DE LA GARDIE croit que ce mariage est le prix le plus flatteur de ses nombreuses victoires. La Reine l'abuse, et ourdit contre moi cette trame sous les dehors de l'amitié. Elle me fit appeler hier

chez

chez elle; elle m'annonça l'arrivée de DE LA GARDIE, et me déclara que dès aujourd'hui je lui donnerais la main; mais j'ai été bien moins effrayée de sa résolution et de la présence même de DE LA GARDIE, que de quelques mots qu'elle a prononcés sur le consentement du Roi, sur les ordres qu'il a donnés pour la cérémonie, qu'elle prépare aujourd'hui. Il m'a fallu recueillir toutes mes forces pour ne pas déceler mon trouble mortel ... J'ignore ce que j'ai répondu; mais à peine rentrée chez moi, j'ai écrit au Roi; c'est sa réponse que j'attends, elle sera mon arrêt.

MARTHE BANER.

Son amour, dont tu ne peux douter, te garantit suffisamment sa réponse.

EBBA BRAHE.

Mais elle n'arrive pas, et c'est ce qui augmente mon tourment. Borkholm n'est qu'à deux lieues d'ici. Le camp du Roi n'est pas éloigné de celui de l'ennemi; il est neuf heures passées, et depuis hier matin qu'un page du Roi est parti avec ma lettre, j'aurais pu avoir réponse. J'éprouve

une agitation qui ne me laisse pas un moment de repos. Je regarde sans cesse du haut de ces remparts, pour découvrir quelque barque faisant voile vers notre port.... rien ne paraît.

(Elle monte sur le rempart.)

MARTHE BANER.

Que l'état de son ame m'intéresse vivement! qui ne serait ému de pitié pour les maux qu'il a éprouvé lui-même?

EBBA BRAHE *(de dessus le rempart).*

Mon amie, je vois une barque qui arrive d'Oeland.

MARTHE BANER.

Eh bien, avais-je tort? C'est sans doute la réponse du Roi.

EBBA BRAHE.

La barque aborde, un paysan et une jeune fille en sortent. *(Elle descend précipitamment sur la scène.)* Ah mon amie, si tu pouvais les amener ici; prisonnière dans ce château, mes actions, toutes mes démarches sont observées; peut-être que je te donne une peine inutile; mais quand on attend la vie ou la mort, l'éclaircisse-

ment le plus léger est un soulagement. Peut-être savent-ils, si le Roi a envoyé quelqu'un ici.

MARTHE BANER.

Je doute qu'ils puissent t'en instruire et te donner quelques consolations. N'importe, je vais te les amener.

SCENE III.

EBBA BRAHE *(seule)*.

Des consolations! . . . Ah! un secret pressentiment me les enlève; tout se réunit pour mon malheur. Je vais être séparée à jamais de celui qui possède mon cœur. Ô Dieu! vois couler mes larmes innocentes . . . prends pitié . . . mais MARTHE est déjà de retour.

SCENE IV.

EBBA BRAHE. MARTHE BANER. SIGRID. SON FIANCÉ *(ils portent une corbeille remplie de fleurs)*.

MARTHE BANER.

Ta commission n'était pas difficile, ils venaient près de toi; c'est la nièce de ta nourrice, avec son fiancé.

SIGRID.

Mademoiselle ne reconnait-elle pas SIGRID?

EBBA BRAHE.

Ah, quelle nouvelle m'apportes-tu? Donne-moi vîte la lettre du Roi.

SIGRID.

La lettre du Roi? Il a, ma foi, bien d'autres choses à faire, que d'écrire; on dit dans le village que la bataille a commencé ce matin; nous avons entendu le canon — et puis je n'ai jamais vu le Roi.

EBBA BRAHE.

Quoi? la bataille s'est donnée ce matin? est-il vrai? (*A* MARTHE:) Et point de nouvelles? point de réponse? je suis perdue.

SIGRID.

Oui, ils disent que c'est pour chasser l'ennemi d'Oeland, et que, s'il peut seulement retourner sur ses vaisseaux, il s'en ira si loin, si loin, que nous aurons bientôt la paix. Mon frère SVEN était bien pressé de rejoindre, car il ne voulait pas manquer de combattre sous les yeux du Roi, et quoiqu'il dût se marier le même jour avec la sœur d'ERIK, rien n'a pu le retenir. Comme je dois aussi épouser mon

cher Erik, et que j'ai appris qu'on célébrait ce soir les noces de Mademoiselle, je suis venue la féliciter, lui apporter aussi mon présent, et la prier de nous donner un petit témoignage de sa bonté, puisque j'épouse le fils de sa nourrice.

Ebba Brahe (à Marthe Baner).

Tu entends, mon amie, mon mariage n'est plus un secret; il est connu en Oeland, et il ne vient point de réponse du Roi.

Marthe Baner.

Les armées sont en présence, il doit être bien occupé. Tu entends toi-même qu'ils croient que la bataille est commencée. Je n'ai pas non plus de nouvelles de mon époux.

Ebba Brahe.

Le Roi est en danger; je ne reçois pas de réponse, et tu veux que je sois tranquille.

Sigrid.

Si Mademoiselle savait la peine que nous avons eue toute la journée. Ce n'a été que courriers sur courriers, que nous avons été obligés de passer à l'autre bord et de ramener. Dieu veuille que la guerre

finisse, car sans cela nous n'aurons jamais de repos.

Le Paysan.

Oh, elle va bientôt finir; car si le Roi donne aujourd'hui bataille, il chassera sûrement les ennemis de l'île; le grand-papa, qui a été soldat, en est bien sûr.

Sigrid.

Pourvu que le Roi se ménage; car ils disent tous, qu'il est toujours au feu.

Ebba Brahe.

Tu entends, Marthe Banér.

Marthe Banér.

J'entends qu'ils sont assurés de la victoire. *(A part)* Il faut que je termine un entretien qui augmente son inquiétude. *(Haut)* Adieu, mes enfans; tenez, voilà un petit présent de noces. *(Elle donne au garçon une bague d'or.)* C'est pour la donner à ta fiancée.

Sigrid *et le Paysan.*

Grand merci, Mademoiselle.

Sigrid.

Mais Mademoiselle Ebba, vous ne dites rien, vous paraissez si triste, si inquiète; n'aimez-vous plus votre fidèle Sigrid?

EBBA BRAHE.

Pardon, ma chère SIGRID, je t'aime toujours également, mais je suis inquiète; tiens, voilà de quoi te parer le jour de ta noce. *(Elle détache de son cou une croix d'or.)* Fais mes complimens à ta tante, et s'il arrive quelque courrier du Roi, prie le de se hâter; dis lui, que j'attends . . . que je suis inquiète du succès de la bataille.

SIGRID.

Nous n'y manquerons pas. Grand merci, Mademoiselle. Ah, que ma tante sera joyeuse . . . vois quel beau bijou; que Mademoiselle est bonne! Adieu, adieu. *(Elle va au fond du théâtre, et revient précipitamment.)* Ah mon Dieu, j'oubliais, il est venu ce matin un monsieur, qui m'a donné une lettre pour remettre à une dame qui doit être au château, mais je ne me rappelle pas son nom; le Roi a fait son mariage; je me souviens seulement qu'elle a épousé celui qu'elle aime, au lieu de celui à qui elle était promise. Oh, c'est une longue histoire, que ma tante m'a racontée, une charmante histoire. Comment s'appelle donc cette dame? Ne t'en souviens-tu pas?

Le Paysan.

Si fait; elle s'appelle Sparre... Sparre, ou Baner.

Marthe Baner.

C'est moi.

Sigrid.

Tenez, Madame. *(Elle lui donne la lettre.)*

Marthe Baner.

C'est de mon mari.

(Pendant qu'elle lit, Ebba Brahe tâche de la lire aussi en se reculant derrière elle.)

Marthe Baner *(lit).*

"J'ai tout espoir de te revoir bientôt. "Si le succès de la bataille est heureux, "l'ennemi sera forcé d'abandonner demain "Oeland et Borkholm. Nous avons reçu les "meilleures nouvelles du congrès de Knä-"ryd; la paix approche, on parle d'un "double" ...

(Elle se hâte de plier la lettre, mais Ebba l'en empêche, et lit jusqu'à la fin.)

Ebba Brahe.

Non, lisez tout, ou laissez-moi m'instruire moi-même de mon sort. *(Elle lit.)*

"On parle d'un double mariage, qui doit "cimenter la paix et l'alliance entre les "deux États; il est question de la sœur de "chacun des deux Rois. Notre Princesse, "qui était destinée au Duc Jean, doit "épouser le Roi de Dannemarc."

Voilà mes craintes justifiées. Je suis abandonnée. Eh bien, avais-je raison d'être inquiète? Malheureuse!

MARTHE BANER.

La Reine mère approche, cache lui ton trouble. Je vais répondre à mon époux, et lui demander des éclaircissemens sur ton sort. *(À* Sigrid:) Venez, mes amis, suivez-moi.

SCENE V.

La Reine mère. EBBA BRAHE. BÉATA RIBBING. Dames de la suite.

La Reine mère (dans le fond à Béata Ribbing.)

On vient de me remettre une lettre du Roi; de la Gardie arrive; il faut que je profite de son trouble, pour lui surprendre son consentement. *(À* Ebba Brahe:) J'ai reçu des nouvelles du Roi, ma chère Ebba; la guerre touche à sa fin; l'alliance

projetée entre les deux maisons royales, va servir de gage à la paix.

EBBA BRAHE.

L'alliance entre les deux maisons royales! Quoi? des liens si sacrés pourraient-ils sitôt succéder à une haine si vive?

CHRISTINE.

Les haines qui divisent les Rois, cessent avec leurs guerres. La politique leur impose des lois qu'ils doivent subir. Leur bras n'appartient pas à eux, mais à l'État. Il se déploye quand la patrie l'exige. Elle a parlé, mon fils obéit à sa voix; mais si tu ne m'en crois, tu l'en croiras lui-même. Tu connais sa main. Lis.

EBBA BRAHE *(lit)*.

"Si la fortune favorise encore mes armes demain, et les rend victorieuses, cette bataille sera la dernière, et hâtera le moment où je pourrai vous revoir, ma mère, et rapporter une paix glorieuse. Le Roi de Dannemarc demande la main de ma sœur; il offre un double mariage, pour cimenter l'amitié. Je n'attends que votre consentement pour donner le mien.

"GUSTAVE ADOLPHE."

(À part) Ah malheureuse EBBA BRAHE! cache tes larmes.

CHRISTINE.

Tu vois, mon EBBA, si mes craintes aient fondées; ton honneur m'était cher, reconnais que tu n'aurais jamais dû nser à la main de mon fils. Suis enfin es conseils, et avant de te voir délaissée, nne ta main à DE LA GARDIE . . . tu emables?

EBBA BRAHE (*d'une voix contrainte*).

Moi? Je n'ai point d'affront à redour. Le Roi ne m'a point fait de promesse; l m'en eut fait, il est trop grand, trop clave de sa parole, pour y manquer.

CHRISTINE.

Je connais, mieux que tu ne crois, s idées et l'espoir que tu as conçu. Je is instruite de la flamme de mon fils; ais je sais aussi ce qu'il se doit à lui-même, à moi, à son pays, à sa gloire, i tes charmes l'ont séduit, c'est une faiblesse, qui disparaîtra à la voix du devoir t de l'honneur. Téméraire! te crois-tu igne de rivaliser avec la fille d'un Roi, 'aspirer à la main de GUSTAVE ADOLHE, contre le voeu de tout un empire.

EBBA BRAHE.

Je sais ce que l'honneur, ce que le devoir ont de pouvoir sur l'ame de GUSTAVE ADOLPHE; mais je ne connais pas d'honneur au-dessus de celui d'être fidèle à sa foi. Puisque vous n'ignorez pas nos feux, vous connaissez aussi nos sermens; ni votre fils, ni moi n'en pouvons rougir; mon sang a été déjà uni avec celui des Rois, et votre fils est mon parent. *(À part)* Quel affreux tourment d'être obligé d'affecter de la confiance, lorsqu'on á perdu tout espoir.

CHRISTINE.

Ta fierté ne m'étonne pas; je pourrais la réprimer, je pourrais te faire sentir la distance immense qu'il y a entre ton Roi et toi; mais ta douleur, ta situation me touchent, et ton honneur m'est cher. Ta mère t'a remise entre mes mains. Tu as été élevée à ma cour, je m'intéresse trop à ta gloire, pour ne pas t'arrêter au bord du précipice. Tu es trompée, tu seras abandonnée; mais ton étoile, ma prévoyence et ma tendresse, t'ont préparé un azyle où ta fierté peut encore se réfugier. Abandonne mon fils, et n'attends pas qu'il

te prévienne. DE LA GARDIE, qu'enflamme l'amour le plus pur, et que la gloire accompagne, est conduit dans tes bras à la voix de tout un peuple. Il recherche ta main comme la plus digne récompense de ses victoires. Unis-toi à lui, et qu'en publiant la paix, on publie aussi que le mariage d'EBBA BRAHE a précédé celui de GUSTAVE ADOLPHE.

EBBA BRAHE.

Ma vie est entre vos mains; mais si dans mon enfance vous daignâtes m'aimer, si vos soins pour moi furent l'effet de votre tendresse pour ma mère, voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

SCENE VI.

LES MÊMES. UNE PERSONNE DE LA COUR.

LA PERSONNE DE LA COUR.

Le Comte DE LA GARDIE est arrivé; il s'approche du château aux acclamations du peuple, qui s'empresse autour de ce héros, soutien du trône de GUSTAVE ADOLPHE. Il est entouré de trophées et d'étendards, glorieux témoins de ses victoires; on le conduit au château, suivant les ordres de Votre Majesté.

CHRISTINE.

Je vais le recevoir; et toi, ma chère EBBA, souviens-toi, que le premier devoir d'une ame élevée est de ne pas se laisser abattre par les revers, et de tout sacrifier à l'honneur. Ton cœur, j'en suis assurée, le remplira; je vais te servir contre toi-même. *(À demi voix à* BÉATA RIBBING:) Reste près d'elle, continue mon ouvrage; ce n'est qu'en se hâtant qu'on peut le consommer; le moindre retard peut ramener ici le Roi.

SCENE VII.

EBBA BRAHE. BÉATA RIBBING.

EBBA BRAHE.

Elle me livre à l'incertitude, au désespoir qui me dévore. Sans conseil, sans appui, tout m'abandonne. Que suis-je? Dois-je me regarder comme promise à GUSTAVE, comme mariée à DE LA GARDIE? Je m'ignore moi-même, et c'est dans cet état que MARTHE BANER m'abandonne; elle ne revient point; quelle résolution prendre? Je cède au trouble de mes sens, mon cœur ne peut survivre au coup dont il est frappé.

BÉATA RIBBING.

Je ne puis approuver votre douleur. Élevées ensemble à la cour de la Reine, unies par le sang, j'ai vu s'allumer les feux du Roi et les vôtres; mais je n'ai jamais cru que vous vous flatteriez de devenir son épouse. Si ce faux espoir vous a séduite un moment, son infidélité vous désabuse, et il n'est plus digne de vos larmes. Oubliez l'amour, oubliez la faiblesse qui vous parle pour un parjure, n'écoutez que l'honneur.

EBBA BRAHE.

GUSTAVE ADOLPHE parjure! Ah, le bouleversement de la nature entière m'aurait moins surprise que de me voir abandonnée de lui. Ah, si tu savais avec quelle sincérité, avec quelle tendresse il m'aimait! qui aurait pu défendre son cœur contre la séduction de ses vertus? L'affection de la Suède, celle du monde entier justifie mon amour pour lui. Quel charme pour un cœur sensible d'entendre louer celui qu'on aime, de le voir adoré de l'univers. Ô Dieu! dans quelle funeste erreur j'étais plongée!

BÉATA RIBBING.

Méprisez celui qui vous méprise; vengez-vous de sa perfidie, mais n'attendez pas

qu'il vous abandonne. Suivez le conseil de la Reine, donnez votre main à DE LA GARDIE; c'est un héros, un amant tendre et fidèle; c'est ainsi seulement qu'EBBA BRAHE peut dignement se venger du Roi.

EBBA BRAHE.

Quelle cruelle vengeance, que celle qui punit à la fois, et moi qui suis trahie, et DE LA GARDIE qui est innocent, et qui épargne au Roi, d'avoir à rougir de sa perfidie.

BÉATA RIBBING.

Si l'amour l'emporte dans ton cœur sur un juste ressentiment, écoute au moins la voix de l'honneur, celle de tes ancêtres qui crie vengeance contre l'affront fait à leur nom. Rappelle-toi que le sang de GUSTAVE VASA coule dans tes veines, rappelle-toi ces héros dont tu descends, et élève ton ame au-dessus du malheur.

EBBA BRAHE.

Ta voix ranime mon courroux et ma fierté; mais elle ne peut persuader mon cœur. Qu'il est difficile de remplacer le plus tendre amour, l'estime la plus pure, par la haine et le mépris! . . . Mais tu le veux,

cruel Prince, tu m'en donnes le droit... Eh bien, je suivrai ton exemple. Ebba Brahe, dans son désespoir, se montrera plus grande que toi; elle surmontera son propre cœur, elle sacrifiera tout à l'honneur et à sa gloire: va, dis à la Reine que je consens à lui obéir; mais hâte-toi, le moindre retard pourrait affaiblir ma résolution; déjà je sens que j'hésite, va... mais non, attends; mon cœur... le trouble qui me saisit, oui... va, j'obéirai... Dieu, quel tourment! Mais la Reine approche. Ciel, de la Gardie la suit! Mon amie, ne dis rien; j'ai besoin de quelques instans pour reprendre mes sens; viens.

Béata Ribbing.

Non; restez, et oubliez Gustave Adolphe.

Ebba Brahe.

Et c'est en le nommant, que tu veux que je l'oublie.

Béata Ribbing.

Ne te souviens que de son infidélité et de ta gloire.

SCENE VIII.

LA REINE MÈRE. EBBA BRAHE. DE LA GARDIE. BÉATA RIBBING. UN ADJUDANT *du Comte De la Gardie.* DAMES DE LA COUR.

CHRISTINE (*à* DE LA GARDIE).

Comte! vos exploits, votre bravoure, la paix que vous rapportez, la défaite du principal ennemi de mon époux, de SIGISMOND, tout me fait bénir votre retour, et me rend chère votre présence. Je remplis le devoir de mon fils, en vous témoignant l'estime et la reconnaissance qui vous sont dues: venez recevoir de ma main une épouse digne de vous par ses vertus, et dont la naissance et les charmes relèveront encore l'éclat de vos lauriers.

DE LA GARDIE.

Vos bontés, Madame, et la générosité du Roi surpassent mes faibles services; ils sont récompensés par ce qui pouvait le plus flatter mon cœur. L'espoir de mériter celui d'EBBA a enflammé mon courage et guidé mon bras sur le champ de bataille. Mais le don de sa main ne suffirait pas à mon bonheur, s'il n'était accompagné du don de son cœur. Souffrez qu'en

votre présence je sollicite l'un et l'autre, que ....

CHRISTINE.

Un héros, comme vous, peut-il douter de ce succès? L'embarras qu'elle laisse paraître est celui de la timide pudeur. Il est encore un gage des vertus de son ame innocente. Allons, parle, EBBA; fais un effort sur toi-même; c'est un héros qui te demande ta main; triomphe en sa faveur de ta timidité.

EBBA BRAHE.

Vos exploits ... la volonté de la Reine ... celle du Roi ... ses promesses ... *(À part)* Grand Dieu, quel supplice! Donne-moi la force de ne pas me trahir.

CHRISTINE.

Comte, celà doit vous suffire; vous avez son consentement, respectez sa timidité, son âge. Viens EBBA, suis-moi; Comte, tout est prêt pour combler votre bonheur. Je vais en hâter l'instant.

(Elle emmène EBBA BRAHE, presque évanouie, dans ses bras; les dames suivent la Reine.)

EBBA BRAHE *(pendant que la Reine l'emmène).*

Ciel, prends pitié de mon sort!

SCENE IX.

DE LA GARDIE. SON ADJUDANT.

L'ADJUDANT.

Tout se réunit pour ajouter à vos triomphes et à votre félicité.

DE LA GARDIE.

Je l'avoue, ces marques d'honneur, la bienveillance que le Roi me témoigne, les acclamations du peuple, cette expression de l'estime générale me flattent. Je ne pouvais désirer une récompense plus distinguée. J'ai affermi sur son trône, le Roi le plus digne du sceptre. La Suède n'a plus à craindre de se voir gouvernée par une puissance étrangère, ni de sceller la liberté par des flots de sang. Le faible, le superstitieux SIGISMOND est forcé de renoncer à régner sur la Suède. Il a outragé la foi qu'elle professe. Il est indigne de porter sa couronne. GUSTAVE ADOLPHE peut se livrer sans contrainte à sa clémence, à sa bonté; lui seul peut guérir nos plaies et éteindre les haines que la cruauté de

son père et nos guerres civiles avaient allumées; tout confirme cet espoir. Un héros peut prendre tant d'empire sur les cœurs! Attendons tout de GUSTAVE. L'ascendant de ses exploits, et celui de ses vertus, vont réunir tous les partis. Nous ne conserverons le souvenir de ces tems malheureux, que pour mieux goûter notre félicité qui est le fruit des travaux de GUSTAVE. Mon ami, juge de mon bonheur, j'ai contribué à ses succès; mon nom, uni à celui de GUSTAVE ADOLPHE, est assuré de l'immortalité.

L'ADJUDANT.

Il reçoit un nouvel éclat des mains de l'amour. EBBA BRAHE ...

DE LA GARDIE.

Le feu qu'elle m'inspire est digne d'un cœur généreux; je ne l'ai quittée que pour mieux la mériter. Je viens la recevoir de la main du Roi, je me dévoue encore davantage à sa personne et à son service en m'unissant à sa parente.

UN OFFICIER DE LA COUR.

Tout est prêt; la Reine vous attend.

DE LA GARDIE.

J'obéis à ses ordres. Viens, mon ami, sois témoin de mon bonheur. Ô mon Roi, auteur de ma fortune et de tout ce que j'éprouve d'heureux, je te consacre le reste de mes jours; que ta grande ame inspire mon courage pour me rendre utile à ma patrie, digne de toi et de l'épouse que tu me donnes.

ACTE II.

(Le Théâtre représente le rivage d'où part le bac d'Oeland; d'un côté on voit la cabane du batelier. Sur le devant, des arbres sous lesquels il y a un banc de gazon ou quelques chaises de bois. Du côté opposé, une montagne que traverse la grande route, dans le fond, la mer ou plutôt le détroit de Calmar, au delà duquel on découvre au loin la ville et le château; un bac est fixé au rivage.)

SCENE I.

JEAN, *vieux batelier.* CATHERINE, *sa sœur.* MARIE, *sa fille, et* UNE AUTRE PAYSANNE.

(Ils sont assis; la vieille file, MARIE fait une couronne de fleurs, l'autre paysanne l'aide, et JEAN repasse son couteau sur une meule à aiguiser.)

JEAN.

La mer commence à être moins agitée, le vent vient de Calmar, j'espère que SIGRID reviendra bientôt avec ton fils, ma sœur; ils auront bien des choses à nous dire d'EBBA BRAHE.

CATHERINE.

Que Dieu la bénisse! Combien de fois ne l'ai-je pas portée dans mes bras! quand je l'ai quittée elle n'était pas plus haute que ça; je l'ai vue naître, et aujourd'hui elle se marie: comme le tems passe!

MARIE.

Et moi donc, maman, ne m'avez vous pas vue enfant? Je dois aussi me marier ce soir, pourvu que SVEN soit de retour.

CATHERINE.

N'est-ce pas terrible aussi, n'être pas à la maison le jour de ses noces; c'est ta faute, mon frère; sans toi SVEN ne nous aurait pas quittés, mais enfin tu le voulais.

JEAN.

Uu cavalier ne doit-il pas rejoindre les drapeaux le jour d'une bataille, et d'une bataille à laquelle le Roi assiste en personne? quel Suédois pourrait s'en dispenser sans honte? Je ne l'ai pas contraint, mais mon fils lui-même a voulu partir; son engagement est expiré; mais pourrait-il plus glorieusement finir son service, qu'en te rapportant pour présent de noces le butin qu'il aura fait sur l'ennemi? . . . et puis, il sera près du Roi, la cavalerie de

Småland est placée à l'aile droite, le Roi lui-même est à la tête.

MARIE.

Ah bon Dieu, mon oncle, vous m'effrayez; tout le monde dit ici que le Roi se trouve toujours où il y a le plus de danger.

JEAN.

Oui, cela est vrai; son père et son grand-père en agissaient toujours ainsi; car j'ai entendu raconter à mon père qu'à Stäket, lors de la bataille contre l'archevêque et le cruel CHRISTIERN, le Roi GUSTAVE était à la tête des troupes, et que son cheval fut tué sous lui. Je me souviens de loin moi.

CATHERINE.

Mais d'où vient que nous n'entendons plus le canon? la bataille serait-elle finie?

JEAN.

Si elle était finie, nous aurions bien vu quelque courrier en porter la nouvelle à la Reine mère, car le Roi obtiendra sûrement la victoire. Il a fait la guerre depuis l'âge de douze ans; à cet âge il avait pris Christianople sur ces mêmes frontiè-

res; il portait l'épée pour la première fois; c'était ma dernière année de service; je ne le vis pas, car j'étais encore en Livonie; c'est ton défunt mari qui me l'a raconté, il était au siége. Dieu bénisse notre Roi! Tu l'as vu toi ma sœur.

CATHERINE.

Oui, lorsqu'il était tout petit. Il aimait tant EBBA BRAHE, qu'il l'appelait sa petite femme; je croyais qu'il l'épouserait. Pense donc, s'il l'eut fait, comme CATHERINE eut été grande dame, oui! la nourrice de la Reine, ma foi! et voilà justement ce qui m'étonnait hier au soir, que je ne voulais pas le croire, qu'EBBA dût épouser le fils de PONTUS DE LA GARDIE. Il est vrai qu'il s'est écoulé bien du tems, oh, bien du tems, depuis que je n'ai vu le Roi; je ne pourrais plus le reconnaître à présent ... mais voici un bateau qui s'approche.

MARIE *(monte et va au rivage).*

Oui, il vient de Calmar; ah, c'est mon frère et SIGRID. *(Un peu surprise)* Il y a aussi un monsieur avec eux.

SCENE II.

LES MÊMES. ERIK. SIGRID. UN PAGE DU ROI.

(Le Page sort du bateau. Pendant cette scène SIGRID *et* ERIK *restent sur le rivage, et y attachent le bateau à un poteau.)*

LE PAGE.

Pouvez-vous me procurer bientôt un cheval? Je suis très pressé de me rendre auprès du Roi.

JEAN.

En voilà un dans le pré, qui n'est pas mauvais. *(Il sort.)*

LE PAGE (à part).

Il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. Le soin que la Reine mère a pris pour m'empêcher de sortir de sa chambre, m'est suspect; si je n'avais heureusement rencontré un de ses jeunes pages de ma connaissance, je n'aurais jamais pu faire parvenir la lettre du Roi à EBBA BRAHE; il m'a promis de la lui remettre en main propre; le pire est que je n'ai pas reçu de réponse, mais ce n'est pas ma faute. La Reine mère a précipité elle-même mon retour; je dois obéir; il vaut mieux

que je raconte au Roi comment cela s'est passé.

JEAN (*revient*).

Le cheval est sellé; il vous attend dans la cour.

LE PAGE.

Connaissez-vous quelque chemin plus court que la grande route, pour arriver au camp du Roi, car je suis bien pressé.

JEAN.

Suivez le grand chemin de Borkholm; à la première barrière à gauche, il y a un bois; prenez le chemin qni le traverse, et ensuite le premier sentier à droite.

LE PAGE.

Pourvu que je ne m'égare pas.

JEAN.

Il n'y a pas d'autre chemin.

LE PAGE.

Grand merci. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE III.

JEAN. CATHERINE. MARIE. SIGRID. ERIK.

SIGRID (*court au-devant de son père*).

Ah, bon jour, mon cher papa.

ERIK *(à sa mère).*

Bon jour, ma mère.

JEAN.

Bon jour, mes enfans, bon jour.

CATHERINE.

Bien venu, mon fils. Eh bien, comment se portait EBBA BRAHE?

JEAN.

Avez-vous bien fait votre commission?

ERIK.

Oui, mon oncle; Mademoiselle EBBA trouvé les fleurs charmantes.

SIGRID.

Voyez le joli cadeau qu'elle m'a fait; h, qu'elle est belle! comme elle était paée! Elle sera mariée ce soir; on disait ue son futur était arrivé; il y avait tant e gros vaisseaux sur le rivage, si gros, ue je n'en ai jamais vu de semblables; est sur ces vaisseaux que le Comte est rivé. On dit que la Reine mère fait noce, car c'est elle qui a élevé EBBA RAHE.

ERIK.

Il y avait tant de tumulte dans le châau, que Mademoiselle EBBA ne pouvait rire elle-même à son parent, qui est à armée du Roi; mais elle en a chargé une

SIGRID.

Pourquoi pleurer lorsqu'on devient heu-
ɜux? Je ne compte pas pleurer ce soir,
moins que ce ne soit de joie.

ERIK.

Et moi donc, SIGRID? pourvu que je
'aille pas sauter de joie dans l'église.

SIGRID.

Ah, mon ERIK! . . . mais c'est pour-
ınt vrai qu'elle avait l'air bien triste.

ERIK.

Elle a été effrayée lorsque nous lui
rons dit que la bataille était commencée,
ue nous avions entendu le canon depuis
e matin; elle craignait pour le Roi, pour
; danger qu'il allait courir. Mais la ba-
ıille serait-elle finie, mon oncle? On n'en-
ɪnd plus rien. SVEN n'est-il pas encore
ɜvenu?

JEAN.

Nous n'avons vu revenir personne; il
a bien une bonne heure que nous n'a-
ɔns entendu tirer.

CATHERINE.

Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à SVEN.

JEAN.

Ni à notre bon, notre brave Roi; pour-
ant je commence à craindre.

MARIE.

Quoi? que la bataille soit perdue?

JEAN.

[illegible] je n'ai [illegible] celle [illegible] GUSTAVE [illegible] des [illegible] l'en- [illegible] à la [illegible] est [illegible]

[illegible]

[illegible] de [illegible] qu'il [illegible] faire [illegible]

JEAN.

[illegible]

[illegible]

[illegible] je veux [illegible] aller au [illegible] de SVEN. [illegible] la nou- [illegible]

JEAN.

JEAN.

Tu le feras sans doute; mais tu es trop fatigué pour monter à cheval, il faut te ménager pour ce soir. Ha ha . . . tout vieux que je suis, j'en aurai la force; je sens que je rajeunis pour GUSTAVE-ADOLPHE. Je vais moi-même au camp; ce sera une satisfaction de plus pour mes vieux jours de voir mon Roi victorieux. Adieu, adieu.

CATHERINE.

Où veux-tu aller? Ne te souviens-tu pas que tu as donné le seul cheval qui nous restait à la maison, à ce monsieur qui est arrivé avec eux.

JEAN.

C'est vrai, cela me contrarie, mais je sais un moyen; je découvrirai peut-être de la colline, si la flotte ennemie est encore à la même place; si elle n'y est plus, c'est une preuve que nous l'avons chassée, et que la bataille est gagnée. Alors nous aurons bientôt des nouvelles du Roi.

ERIK.

Vous ne verrez rien de la colline; mais si vous voulez, mon oncle, j'irai avec

le canot; en doublant la pointe, on voit Borkholm; montez sur la colline, vous; si la flotte est partie, je ferai signe avec mon chapeau, et crierai *vivat.*

JEAN.

Soit.

SIGRID (*lorsque il se met dans le canot*).

Prends garde, il vacille tant.

ERIK.

Il n'y a pas de danger. (*Dans le bateau*) N'oubliez pas que, quand je ferai signe avec mon chapeau, c'est bonne marque.

SIGRID.

Non, non.

ERIK.

Adieu, SIGRID.

SIGRID.

Reviens bientôt. (ERIK *rame.*)

JEAN.

Allons sur la colline; venez, mes enfans, venez.

CATHERINE.

Viens, MARIE, suis-moi.

(*Ils montent sur la colline.*)

SCENE IV.

GUSTAVE ADOLPHE. SPARRE.

GUSTAVE ADOLPHE.

Attache les chevaux à ces arbres; il est, ma foi, fort heureux que nous soyons arrivés, nos chevaux sont harassés; il fait une chaleur horrible.

SPARRE.

Votre Majesté allait si grand train que j'avais peine à la suivre. L'ennemi n'a pu fuir avec plus de vîtesse; il y a à peine deux heures que nous avons remporté la victoire, et déjà nous voilà ici.

GUSTAVE ADOLPHE.

J'en ai encore une à remporter aujourd'hui, une bien plus chère à mon cœur; je veux délivrer EBBA BRAHE de la contrainte où ma mère la retient, et la faire monter sur le trône dont elle est digne. Ah, mon ami, je crois mériter mon bonheur, je n'ai pas voulu en jouir avant d'avoir satisfait à mon devoir. Averti hier au soir par EBBA elle-même de l'arrivée de DE LA GARDIE, de la résolution qu'a formée ma mère de le lui faire épouser pendant mon absence; je suis vivement alarmé

d'un complot, que par respect pour ma mère je n'ose caractériser; mais retenu au camp par la présence de l'ennemi, partagé entre la crainte de perdre ce que j'ai de plus cher, et celle de laisser échapper l'occasion de donner la paix à l'État par une victoire, j'ai été livré à tous les combats intérieurs que des devoirs aussi sacrés font éprouver à une ame sensible. La voix de la patrie a triomphé; mais après la défaite de l'ennemi et ma victoire, l'amour reprend son empire. Oui, mon ami, c'est là, dans ce château *(il montre celui de Calmar)*, que j'attends le bonheur; il ne se trouve ni dans l'éclat qui m'environne, ni même dans celui de la gloire; ces brillantes illusions laissent dans le cœur un vide que l'amour seul peut remplir. Encore un instant, et mes espérances sont comblées. Va, mon ami, hâte-toi de faire approcher un canot; le tems presse, Ebba est dans de vives inquiétudes: peut-être soupçonne-t-elle ma fidélité; je ne puis trop me hâter de la rassurer.

Sparre.

Mais la paix semble devoir former un double lien entre les deux royaumes; la sœur du Roi de Dannemarc ...

GUSTAVE ADOLPHE.

S'unira à mon frère; les victoires de DE LA GARDIE ont préparé un trône pour CHARLES PHILIPPE, la sœur du Roi de Dannemarc le partagera avec lui. CHRISTIAN, je dois l'avouer (quoique la guerre nous divise), a l'ame élevée; il connait l'état de mon cœur, et ne veut pas le contraindre; et moi, animé des mêmes sentimens pour lui, je lui sais gré de ses ménagemens délicats qui me dispensent du cruel devoir de sacrifier mon bonheur à la paix. Sans confirmer moi-même le bruit de ce double mariage, je n'ai pas été fâché qu'il le répandit. Il en a fait concevoir l'espérance, que ma mère, abusée par ce bruit, rassurée sur mes desseins secrets, précipiterait moins les noces de DE LA GARDIE. Mais hâte-toi de me procurer un canot; ne découvre pas qui je suis; je veux être inconnu pour mieux cacher mon arrivée à Calmar.

(SPARRE *sort.)*

SCENE V.

GUSTAVE ADOLPHE.

Oui, ce jour est le plus heureux de ma vie: mon EBBA, toi que j'adore, toi

qui dès l'enfance m'a été si chère, je vais enfin être uni à toi pour jamais. La mort seule pourra nous séparer; ton amant est digne de toi; il s'est acquitté envers sa patrie, il a tout bravé, tout, jusqu'au malheur de te perdre, pour remplir son devoir; c'est ainsi qu'il fallait te mériter; c'est le ciel qui m'a sauvé des mains des ennemis dont j'étais entouré, qui m'a conservé au milieu des périls; c'est lui qui me ramène à toi pour jouir du bonheur de t'élever sur un trône, où tu partageras ma gloire et l'amour de mon peuple. Mais combien Sparre se fait attendre! Il ne compte pas, comme moi, tous les instans; c'est pour l'amour seul que chaque moment est précieux.

SCENE VI.

GUSTAVE ADOLPHE. SPARRE. JEAN.

Sparre.

Nous attendrons long-tems ici, il n'y a personne pour nous passer à l'autre bord.

Gustave Adolphe.

Procure-nous seulement un bateau, nous ramerons ensemble.

JEAN.

Cela ne se peut; la mer est encore agitée depuis l'orage, et d'ailleurs le vent est contraire. Les personnes que je vous amène ne connaissent pas ce passage, il est dangereux.

GUSTAVE ADOLPHE *(impatient)*.

N'importe, je ne puis m'arrêter; il faut que je passe à Calmar, dut-il m'en couter la vie.

JEAN.

Il doit y avoir dans le village ici près quelques bateliers; je vais m'en informer. Ce village n'est qu'à une lieue; dans une heure je suis de retour.

SPARRE.

J'irai plus vîte, quoique mon cheval soit harassé de fatigue; attendez-moi ici, je serai de retour dans un demi quart d'heure.

(Il sort.)

SCENE VII.

GUSTAVE ADOLPHE. JEAN.

GUSTAVE ADOLPHE *(à part.)*

Que l'attente est cruelle, lorsqu'on craint de tout perdre par le moindre retard!

JEAN.

Si mon neveu eut été ici, il aurait pu vous passer; quoiqu'il se marie ce soir, le pauvre garçon ne vous aurait pas laissé dans l'embarras, car vous avez l'air si inquiet, et vous venez de l'armée. Plût à Dieu que vous n'ayez pas de mauvaises nouvelles du Roi.

GUSTAVE ADOLPHE *(soupirant)*.

Non, mon ami, j'espère qu'il ne lui est arrivé aucun malheur.

JEAN.

Ah, que vous me réjouissez! comme nous avons été alarmés aujourd'hui. Chaque coup de canon nous faisait trembler pour sa vie.

SIGRID *(accourt)*.

Mon père, mon père, bonne nouvelle; ERIK a crié *vivat;* les ennemis sont chassés; le Roi a remporté la victoire.

JEAN.

Le Roi est vainqueur! le ciel soit loué! allons tous à l'église remercier Dieu. Quelle joie! le Roi est vainqueur, il est vainqueur, et il ne lui est arrivé aucun mal.

GUSTAVE ADOLPHE *(à part)*.

Qu'il est doux de se voir ainsi aimé! *(À* JEAN:) Mon ami, le Roi serait vive-

ment touché, s'il était témoin de la joie que vous cause la victoire, et de votre dévouement pour sa personne; il en serait reconnaissant.

JEAN.

Je n'en doute pas; mais ne croyez pas que ce soit dans l'intention que vous le lui rapportiez, que je parle ainsi; non, je suis sincère, c'est mon cœur seul qui s'exprime; vous m'avez l'air d'un homme de la cour, vous avez une cotte d'armes comme celle qu'on dit que notre Roi porte: vous avez sans doute été avec lui à la bataille; ah, dites-moi, la cavalerie de Småland a-t-elle donné?

GUSTAVE ADOLPHE.

Oui, sans doute, elle a donné, c'est elle qui a décidé la victoire.

JEAN.

Le Roi était-il avec elle?

GUSTAVE ADOLPHE.

Oh, c'est à quoi il n'a pas manqué.

JEAN.

Ah, mon Dieu, est-il blessé?

GUSTAVE ADOLPHE.

Non, il est sain et sauf.

JEAN.

Quel bonheur! Alors mon fils en était; mais Dieu sait, si je dois m'en réjouir; peut-être est-il resté sur le champ de bataille? Vous êtes ému . . . Dites, connaissiez-vous SVEN? . . . ne me cachez rien; il m'en coûterait; je suis père; la nature . . . mais s'il est mort en brave homme . . . près de son Roi? . . . c'est au moins une consolation.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ton fils . . . SVEN . . . sous quel étendard servait-il?

JEAN.

Je frémis . . . sous celui de Calmar.

GUSTAVE ADOLPHE.

Rassure-toi, brave vieillard; ton fils . . . c'est lui qui m'a arraché des mains de l'ennemi. *(À part)* J'allais me trahir. C'est lui qui a sauvé le Roi, il vit et n'est point blessé.

JEAN.

Quoi? il a sauvé le Roi des mains de l'ennemi? . . . Il vit? c'est mon fils qui . . . Dieu! ne me fais pas mourir de joie, avant que je l'aie embrassé!

DES FEMMES (crient sur la colline).

Au secours! au secours! ERIK se noye! ô Dieu!

SIGRID *(accourant).*

Le bateau a chaviré; au secours! au secours! ERIK se noye.

CATHERINE *(accourant).*

Ô Dieu! mon fils, mon fils! au secours!

MARIE *(accourant).*

Au secours! il a reparu au-dessus de l'eau, il a saisi une rame; au secours, au secours!

JEAN *(dans le plus grand désespoir).*

Que vais-je devenir? c'est mon neveu, il devait être mon gendre; vîte un bateau, que j'aille à son secours.

GUSTAVE ADOLPHE *(pendant ce tems a couru sur la colline; il revient et dit:)*

Rassurez-vous, on peut le sauver; je puis ramer, il n'est pas loin du rivage, je pourrai l'atteindre; vîte un bateau.

(Il va au rivage, saute dans le bateau, avec lequel SIGRID est revenue dans la

SVEN.

Eh bien, ERIK!

SIGRID.

Il se meurt.

SCENE IX.

LES MÊMES. GUSTAVE ADOLPHE.
Après JEAN, CATHERINE,
et ensuite ERIK.

GUSTAVE ADOLPHE.

Non, il vit; rassurez-vous, il revoit le jour, il demande sa SIGRID.

SIGRID.

Elle vole dans ses bras. *(Elle sort.)*

SVEN.

Ciel! c'est le Roi.

MARIE.

Le Roi?

JEAN.

Comment? le Roi?

SVEN.

Oui, lui-même.

CATHERINE.

Quoi? c'est le Roi qui a sauvé mon fils?

Tous (à genoux).

C'est le Roi, notre bon Roi; est-ce lui? Le ciel soit loué!



Linnell del.

Je n'ai donc fait que m'acquitter envers toi; la vie du moindre de mes suj
plus chere que la mienne même .

Gustave Adolphe. Acte

SIGRID (*rentrant*).

Quoi? c'est le Roi? Comment puis-je le remercier; ERIK est rendu à la vie.

SVEN (*à* ERIK).

Mon frère, c'est notre Roi.

ERIK (*à genoux*).

Il m'a sauvé la vie.

GUSTAVE ADOLPHE (*à* SVEN).

Est-ce là le mari de ta sœur?

SVEN.

Oui, Sire, il doit le devenir.

GUSTAVE ADOLPHE.

Je n'ai donc fait que m'acquitter envers toi; la vie du moindre de mes sujets m'est plus chère que la mienne même.

SVEN.

Ô mon Roi! vous m'avez arraché des mains de l'ennemi qui m'avait saisi; n'était-ce pas assez pour le service que je vous ai rendu? ... n'était-ce pas assez?

GUSTAVE ADOLPHE.

Rien n'était plus naturel; tu combattais près de moi, je me trouve environné d'un gros d'ennemis, tu perces jusqu'à moi, tu me sauves; je te trouve ensuite dans le

même péril, je te sauve à mon tour; non, mon camarade, nous nous valons, nous sommes éprouvés; mais le tems presse; SVEN, peux-tu me passer à Calmar?

SCENE X.

LES MÊMES. SPARRE *(avec deux autres paysans).*

SPARRE.

J'amène ici deux braves rameurs, qui promettent de vous passer en une heure.

JEAN *(aux paysans).*

Soyez prudents, car c'est le Roi.

SIGRID.

Pensez, mon bon monsieur, que sans lui j'aurais perdu mon futur.

GUSTAVE ADOLPHE.

Êtes-vous fiancés?

SIGRID.

Sans doute, mon bon Roi, notre noce doit se faire ce soir, et celle de mon frère SVEN avec MARIE sœur d'ERIK.

GUSTAVE ADOLPHE.

Eh bien, mes enfans, je vais vous faire un présent de noces; SPARRE, fais savoir

au

au Gouverneur de Calmar, que je leur donne les deux meilleures fermes de la couronne dans l'île d'Oeland.

Tous ensemble.

Puisse le ciel favoriser toujours notre bon Roi.

SIGRID.

Mais, Monsieur s'appelle-t-il SPARRE?

SPARRE.

Oui.

SIGRID.

C'est sans doute à Monsieur que je dois remettre une lettre qu'une dame m'a chargée de lui faire parvenir; elle s'appelle . . . elle s'appelle . . . je ne peux jamais me souvenir de son nom; mais elle est la bonne amie de la belle demoiselle EBBA, de cette même demoiselle qui doit épouser ce soir le Comte JACQUES DE LA GARDIE, la fille de feu le Comte MAGNUS . . . *(Elle donne la lettre.)*

GUSTAVE ADOLPHE.

Qu'entends-je? Ciel, serait-il possible?

SIGRID *(montrant sa croix d'or).*

Oh, c'est bien vrai; elle m'a fait ce présent de noces; ma tante a été sa nour-

rice; mais cette bonne demoiselle avait l'air d'avoir bien du chagrin.

SPARRE *(après avoir lu la lettre, la remet au Roi).*

GUSTAVE ADOLPHE *(après l'avoir lue).*

Il n'y a pas une minute à perdre. *(Il rend la lettre à* SPARRE.) Ô ciel! j'espère trop en ta justice, pour craindre que cet instant employé à remplir le premier devoir d'un Roi et de tout homme, celui de sauver la vie d'un citoyen, de faire une bonne action, que ce léger retard puisse détruire le bonheur de ma vie. Non, EBBA, ton fidèle GUSTAVE compte sur ta foi, il espère encore que tu lui auras conservé ta main. Viens, SPARRE, viens; et vous, mes braves gens, je vous attends tous ce soir au château de Calmar; puisque vous connaissez EBBA BRAHE, vous connaissez ses vertus; venez la voir partager mon trône, et soyez témoins de ma félicité.

JEAN.

J'entends déjà les cloches; venez, mes enfans, il est tems d'aller à l'église.

SVEN.

Cet habit sous lequel j'ai combattu pour mon Roi, sous lequel je l'ai sauvé des mains de l'ennemi, cet habit teint encore de son sang, est la plus belle parure que je puisse porter le jour de mes noces. Viens, MARIE, viens combler mon bonheur dans un jour aussi heureux que glorieux pour moi.

ACTE III.

(Le Théâtre représente une salle du château de Calmar.)

SCENE I.

EBBA BRAHE *(seule)*.

Mon sort est donc décidé; me voilà à jamais séparée de celui que j'aime! De la Gardie est mon époux; Dieu même a reçu mes sermens, sermens sacrés; envain mon cœur voudrait les révoquer. Courage, fierté, vertus des grandes ames, soyez mon appui, défendez-moi d'une flamme qui aurait fait le bonheur de ma vie, et dont mon ame est encore dévorée. J'ai rempli mon devoir, je me suis sacrifiée moi-même, le sang qui coule dans mes veines n'a jamais souffert le mépris; la mort est preférable à l'affront, plutôt mourir que d'être abandonnée. Amour, que je dois fuir, cède au devoir, cède à mon juste courroux; efface à jamais le souvenir d'un perfide amant. Malheureuse! ah, je le sais trop, cette ardeur que j'abjure n'est pas éteinte; et toi qui en es l'objet, lorsque tout m'ordonne de t'oublier, lorsque tu violes tes promes-

ses, que tu m'abandonnes, que tu me méprises, peut-être tu l'emportes encore sur mon ressentiment, sur ma vertu . . . Ô Dieu! quel est mon sort! Ainsi donc tout ce qui semblait me promettre l'avenir le plus heureux, l'amour, la jeunesse, les agrémens de mon sexe, tout a contribué à mon malheur, à répandre sur le reste de mes jours le poison qui me conduit au tombeau. Naissance qui m'avez aveuglée, trompeuse beauté dont le faux éclat m'a égarée au point de me croire aimée de Gustave Adolphe; illusion flatteuse, qui avez séduit mon cœur, ombre du bonheur! dans quelle erreur funeste vous m'avez précipitée!

SCENE II.

EBBA BRAHE. MARTHE BANER.

EBBA BRAHE.

Viens, mon amie; laisse-moi répandre mes larmes dans ton sein. Ce n'est qu'à toi que j'ose confier ma douleur; je dois la cacher au monde, tu la partages, tu viens de me le prouver; tu n'as pas voulu être témoin des malheureux liens que j'ai formés, ton amitié a craint qu'Ebba Brahe ne trahît sa faiblesse, que ses larmes . . .

MARTHE BANER.

Chère amie, j'ai ressenti tout ce que tu as souffert; mais la cruelle prévoyance de la Reine mère, m'a écartée de la vue de DE LA GARDIE, elle craignait que je ne lui découvrisse l'amour du Roi. DE LA GARDIE ignore la situation de ton ame; il croit qu'en le rendant heureux, tu suis le penchant de ton cœur, et que ...

EBBA BRAHE.

Et c'est la seule consolation qui me reste, de n'avoir jamais à rougir aux yeux de mon époux des feux que je dois éteindre, et de paraître aux yeux du monde, aux yeux du barbare qui m'a abandonnée, tout-à-fait dégagée de l'amour qui fait mon tourment. Mais que veut le page de la Reine? Ne puis-je donc un instant dans tes bras, m'abandonner à ma douleur? ...

UN PAGE.

Le page du Roi, qui vient d'être réexpédié, m'a remis cette lettre pour Madame la Comtesse.

EBBA BRAHE.

Pour moi? ... il suffit; allez.

(Le page sort.)

(Elle lit) "Empêché par la Reine de "vous approcher, et renvoyé aussitôt près "du Roi, je n'ai pu trouver l'occasion de "vous remettre moi-même cette lettre qu'il "m'a confiée."

Dieu! je frémis, mon sang se glace, voici mon arrêt. Ciel! si je me suis trompée. *(Elle veut ouvrir la lettre.)*

MARTHE BANER.

Mon amie, ne la lis pas; ton sort est irrévocablement décidé, et si tu trouves le Roi innocent, tu n'en seras que plus malheureuse.

EBBA BRAHE.

Non, je dois me convaincre de la vérité; l'incertitude est le plus cruel tourment. *(Elle lit)* "Ma chère EBBA!" (Dieu!) "Ma chère EBBA! Ton amour et ton danger m'occupent tout entier; si je n'écoutais que mon cœur, ton fidèle GUSTAVE "ADOLPHE serait à tes pieds, mais l'amour "doit obéir à la voix de la patrie; voudrais-tu revoir ton amant, s'il n'était di-"gne de sa couronne et de toi? Demain "j'attaquerai l'ennemi; cette dernière ba-"taille décidera du sort de nos armes; si "je gagne, l'ennemi évacue l'île d'Oeland,

"et la paix est assurée. GUSTAVE, vain-
"queur, pourra sans obstacles te porter
"sur ce trône dont tu es digne. Ou je ne
"serai plus, ou ce soir je serai ton époux.
"Cache néanmoins nos engagemens à ma
"mère, et que ni ruses, ni menaces ne
"puissent te séparer de ton fidèle

"GUSTAVE ADOLPHE."

Tout est découvert, ah mon amie!

MARTHE BANER.

Que je te plains!

EBBA BRAHE.

Je vois tout mon malheur, et la profondeur de l'abîme où je me suis précipitée. Mon sort est affreux, et ce qui le rend plus cruel encore, c'est que je l'ai mérité. Oui, c'est moi seule, qui par mes méfiances, ma jalousie, mon orgueil, ai perdu mon amant, mon bonheur, tout ce que je pouvais attendre de mon amour. N'était-ce pas assez, ô ciel, que le destin dût nous séparer à jamais? fallait-il encore que pour mettre le comble à mes maux, j'en dusse être la seule cause? Ô toi! dont j'ose à peine prononcer le nom, j'ai donc moi-même formé les liens qui m'enlèvent pour jamais à toi. Ce n'est ni l'amour de

DE LA GARDIE, ni la haine, ni l'orgueil de ta cruelle mère, qui nous sépare; seule j'ai tout fait; punis une coupable qui a oublié ton amour et ta foi, qui a offensé et celui qu'elle aimait, et celui qui a reçu sa main; la punition me sera chère si elle me vient de toi.

MARTHE BANER.

J'ai prévu le malheur que tu éprouves, et j'en ai frémi; je connaissais ton amour, je savais que ni le tems, ni l'inconstance du sort n'auraient pu l'affaiblir. En te voyant ce matin irritée par la trahison de la Reine, et par la perfidie supposée du Roi, donner ta main à DE LA GARDIE, j'ai voulu t'arrêter sur le bord de l'abîme; mais les funestes précautions de la Reine, ses efforts pour nous séparer, ta douleur que j'ai craint d'augmenter, tout m'a retenue. C'en est fait à présent; convaincue trop tard de la fidélité du Roi, ce n'est que dans ta vertu, ta constance . . .

EBBA BRAHE.

Elle m'a abandonnée. Il ne me reste que le désespoir.

MARTHE BANER.

Crains plutôt de t'y livrer.

EBBA BRAHE (*après une pause*).

Mon devoir, la gloire de le remplir, le secret témoignage de la vertu, qui est sa seule récompense et dont je sens mon cœur digne; voilà quels seront mes appuis. Ils me tiennent lieu de tout. J'ai prononcé mes sermens, je dois en être esclave. Peut-être que le tems et l'habitude de souffrir me rendront mon courage; mais je dois trembler de l'exposer à de nouvelles épreuves. Ô Dieu! je me soumets à tes décrets! si mon innocence et mes larmes peuvent te toucher, fais que mon Ro[illegible]i ne s'offre pas à mes yeux. Ô toi, qui m'es encore si cher, qui m'eut dit hier que je craindrais de te voir aujourd'hui, moi, qui uniquement livrée à mon amour, n'avais d'autre pensée, d'autre espoir que de t'aimer, que de te convaincre de ma tendresse: mais à présent que c'est un crime de t'adorer: te voir serait un cruel supplice... Ciel! c'est lui qui approche. Murs, écrasez-moi! terre, ouvre-moi tes abîmes, dérobe-moi sa vue! Chère amie, ne m'abandonne pas. Vertu, devoir, honneur, af-

fermissez mon cœur et rappelez-moi mes sermens.

SCENE III.

EBBA BRAHE. GUSTAVE ADOLPHE. MARTHE BANER.

GUSTAVE ADOLPHE.

Partage mon bonheur et ma joie; l'ennemi est vaincu, la patrie est sauvée, la victoire me ramène à tes pieds. Viens, Reine de Suède, viens mettre le comble à mon bonheur; l'envie se tait, et la gloire t'attend sur le trône.

EBBA BRAHE.

Malheureuse!

GUSTAVE ADOLPHE.

T'aimer est le suprême bonheur pour mon cœur, occupé tout entier par l'amour, il n'est pas embrasé de cette flamme passagère qui trop souvent avilit un héros, mais de ce feu constant, de ce noble enthousiasme, le plus grand bienfait du ciel, la source féconde de toutes les vertus et des belles actions; c'est lui qui m'a animé aujourd'hui, qui a conduit mon bras dans le combat; ta main devait être ma récompense. Viens mettre le sceau à mon bonheur.

EBBA BRAHE.

Que dois-je répondre? ô ciel!

GUSTAVE ADOLPHE.

Viens.

EBBA BRAHE.

Où suis-je?

GUSTAVE ADOLPHE.

Comment?

EBBA BRAHE.

Ô mon Roi! (*À part*) Affreux tourment!

GUSTAVE ADOLPHE.

Quel trouble s'empare de tes sens, mon EBBA? C'est moi, c'est ton fidèle, ton tendre GUSTAVE; tu m'aimes, je t'adore, tu me revois fidèle et victorieux, et loin de répondre à mon ardeur ...

EBBA BRAHE.

Je vous revois trop tard.

GUSTAVE ADOLPHE.

Quelle peine peux-tu éprouver quand je suis près de toi? Calme cette agitation. Abandonnons-nous à notre amour. L'autel t'attend, le trône dont tu es digne est prêt; viens combler mon espoir.

EBBA BRAHE.

Ô Dieu! que vais-je lui dire? ... votre mère vous a donc laissé ignorer ...

GUSTAVE ADOLPHE.

Ma mère? je ne l'ai pas vue; mon premier devoir était de remplir mes engagemens, de venir aux pieds de celle que j'adore. Je puis disposer de mon cœur et de ma main; je suis Roi, je suis libre, et quand j'ai satisfait à ce que m'imposent les titres de fils et de Roi, je puis suivre le choix de mon cœur. Ce timide embarras qui prouve si bien l'innocence du tien, me rend mon EBBA encore plus chère. Viens, viens partager mon trône.

EBBA BRAHE.

Votre main seule était l'objet de mes vœux. Le ciel saît que je ne fus éblouie ni de votre couronne, ni de votre grandeur. Non, la plus humble cabane, partagée avec vous, m'eut été plus chère que le trône de Suède, que le trône du monde. Mais votre mère ... mais DE LA GARDIE ... mon devoir ... mon devoir! ... votre mère ...

GUSTAVE ADOLPHE.

Dieu! elle répand des larmes, elle tremble, que dois-je croire? MARTHE BANER, éclaircis mes doutes, son trouble est un supplice pour moi.

EBBA BRAHE.

Sire, le Comte DE LA GARDIE approche.

SCENE IV.

LES MÊMES. DE LA GARDIE.

DE LA GARDIE.

Vos ordres, Sire, sont remplis, vos ennemis vaincus; SIGISMOND désespéré de vous reconnaître pour un héros, forcé de voir en vous son égal, demande à terminer la guerre. La fortune et la victoire me ramènent à vos pieds; souffrez que j'y dépose les armes que j'ai conquises sur l'ennemi; permettez à un fidèle serviteur, à un ami, de baiser cette main qui fait le bonheur de la Suède et le mien.

GUSTAVE ADOLPHE.

Viens dans les bras de ton Roi! DE LA GARDIE! ta bravoure, ta prudence ont comblé mon espoir, tu as porté tes victoires au delà de ce que la patrie pouvait espérer. Si mon amitié, si ma confiance, si les plus hautes dignités, si tous les moyens que je puis avoir d'ajouter à ta gloire, sont une digne récompense de tes exploits, tu peux tout attendre de ton ami.

DE LA GARDIE.

Est-il rien de comparable à votre amitié, à votre estime, et à la main de la belle EBBA? Que pourrais-je désirer de plus?

EBBA BRAHE *(à part).*

Ô ciel! que de malheurs cet instant prépare!

GUSTAVE ADOLPHE.

Mon amitié, mon estime te sont acquises à juste titre: GUSTAVE ADOLPHE ne fut jamais ingrat; le premier devoir des Rois, leur plus douce satisfaction est de reconnaître et de récompenser les vertus. Mais la main d'EBBA doit suivre le don de son cœur, et depuis son enfance il est uni au mien; la mort seule peut nous désûnir. La gloire et l'amour n'attendaient que ce jour pour couronner une flamme si pure; et la pompe qui environne nos autels, ces flambeaux qui vont éclairer nos sermens et les confirmer en présence du ciel, ne sont pas plùs saints que la foi que je lui ai jurée. EBBA, aucune puissance humaine ne pourra désormais te séparer de ton fidèle GUSTAVE. Oui, je t'en prends à témoin, héros qui a dompté mes ennemis: je vous invoque tous, héros, Rois

de ma race, j'honore votre sang en m'unissant à elle, en la proclamant votre fille. Ah, puissai-je me rendre digne d'elle et de vous! Sous vos yeux, mânes augustes, je vais assurer mon bonheur et sceller cette union. *(Il veut sortir.)*

EBBA BRAHE *(le retient).*

Non, mon Roi, je dois rompre enfin un coupable silence. Votre mère . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

C'est à ses pieds que je vais implorer son consentement; je n'écoute plus que mon amour, il surmontera sa fierté. Adieu, ne me suivez pas.

(Il sort précipitamment; EBBA BRAHE veut le retenir.)

EBBA BRAHE.

Non, Sire, ne nourrissez pas un vain espoir . . . mais il ne m'entend pas, il échappe à ma vue. Ciel! quel sera mon sort?

SCENE V.

EBBA BRAHE. MARTHE BANER. DE LA GARDIE.

DE LA GARDIE.

Qu'entends-je? qu'ai-je appris? Le Roi vous aime, il est aimé de vous, et les autels

tels viennent d'être témoins de vos sermens; vous m'avez donné votre main; vous avez consenti à confirmer notre bonheur mutuel. Était-ce là le prix de l'amour le plus pur? J'ai l'ame trop élevée pour vous tromper, Madame, trop délicate pour vouloir obtenir par la ruse ce qui devait être le prix de l'amour. J'étais en droit d'attendre de vous la même sincérité. Si j'eusse voulu forcer votre consentement, je ne serais pas fondé à me plaindre; mais lorsque dans ce jour je cause le malheur d'un Roi que je révère, de vous que j'adore, et le mien, je le suis à vous reprocher les maux où vous nous plongez, et il m'est permis d'être inconsolable. Ô Dieu! lorsque j'apporte aujourd'hui la victoire et la paix, lorsque la Reine et tout un peuple me décernent la récompense la plus douce que mon ambition et mon amour pussent désirer, devais-je prévoir le malheur qui m'attendait?

EBBA BRAHE.

Je n'aurais jamais cru avoir besoin de me disculper; mon malheur ne veut pas même m'en épargner la honte. Eh bien, je m'y soumets. Instruite dès l'enfance à

suivre les lois de la vertu, à tout sacrifier pour elle, j'ai pris l'honneur pour mon guide, il m'ordonne en ce jour d'abjurer une flamme avec laquelle il est incompatible. Le nom que je viens de recevoir de vous, les liens qui nous unissent, tout doit vous persuader qu'EBBA BRAHE ne peut manquer à ce qu'elle doit à Dieu, à vous, et à elle-même. Tout vous assure de ma fidélité, de mon respect, de mon attachement, et en un mot de tout ce qui peut remplacer l'amour.

DE LA GARDIE.

Rien ne peut tenir lieu de ce que l'amour refuse. Je sens que ce serait une témérité d'espérer effacer de votre cœur un héros qui vous est cher, car vous l'aviez aimé.

EBBA BRAHE.

Oui, je l'avoue, et je n'en puis rougir; GUSTAVE ADOLPHE est l'espoir de la patrie; sa main me fut promise, il m'aimait, et ce jour qui nous sépare à jamais, ce jour qui l'a vu vainqueur, devait resserrer nos nœuds. Le ciel en a décidé autrement; la fierté de la Reine, sa volonté, mon destin m'ont conduite aux autels pour vous

donner une main destinée à votre Roi, pour vous y jurer une foi éternelle. Je vous la garderai, et si mon cœur gémit de ne pouvoir plus aimer comme un époux le plus grand des Rois, c'est au moins une consolation pour moi de me voir unie à celui, qui après lui est le premier héros de la Suède. Cet aveu doit vous être garant que le cœur d'Ebba Brahe est trop grand, trop noble pour ne pas obéir à son devoir, et pour ne pas étouffer un feu, qui la rendrait coupable envers vous et envers elle-même.

De la Gardie.

Je ne doute pas de votre foi, je connais l'empire de la vertu sur une grande ame; mais je vous adore, je vous suis uni, et votre cœur, loin de suivre la loi de l'amour, n'obéit qu'à celle du devoir. C'est moi qui vous enlève la main d'un héros, qui vous prive d'une couronne. Je rends justice à votre grandeur d'ame, mais aussi je conçois votre douleur.

Ebba Brahe.

La vertu, le devoir, le tems, vos qualités éclatantes l'appaiseront sans doute. Les tendres égards que vous me témoignez, la

délicatesse avec laquelle vos sentimens s'expriment, me feront enfin triompher de mon propre cœur. Mais je vois le Roi... pensez...

DE LA GARDIE.

Je sens tout ce que la circonstance m'impose... il était mon ami, il est mon Roi; il vous a perdue, et j'en suis cause. Je sais ce que je dois à sa douleur.

SCENE VI.

LES MÊMES. GUSTAVE ADOLPHE. SPARRE.

GUSTAVE ADOLPHE.

Enfin j'ai tout découvert; je suis trahi, abandonné; ma mère me l'a confirmé. Achève ton ouvrage, porte le dernier coup à ce cœur assez faible pour t'aimer encore. Et toi que j'ai cru mon ami, téméraire, qui as osé braver ton Roi, crois-tu que je ne puis venger mon amour offensé?

DE LA GARDIE.

Je crois GUSTAVE ADOLPHE trop juste pour punir sans de justes motifs. J'ai vaincu vos ennemis; les États que mon courage a soumis à votre puissance, sont témoins de ma fidélité. Après tant d'épreuves de sincérité, mon Roi ne doit pas soupçonner

un guerrier, qui a tout sacrifié pour acquérir son estime. J'ai aimé Ebba Brahe dès l'instant qu'elle parut à votre cour. J'en appelle à votre propre cœur pour justifier une flamme aussi légitime. Mais sa beauté, sa naissance me firent sentir que je ne pouvais la mériter que par des exploits; c'est à vos côtés que je les ai cherchés dans la carrière de la gloire; ma fortune et votre faveur ont comblé mes désirs. J'arrive en ces lieux ce matin avec la victoire et la paix; je suis accueilli par votre mère, elle me conduit aux autels. Ignorant votre flamme, j'ai cru recevoir des mains de l'amour le prix de la victoire. J'en suis assez puni, je connais tout mon malheur, le vôtre et celui d'Ebba Brahe; mais la mort seule peut rompre les liens qui nous unissent, et j'ai une trop haute idée de la vertu de mon Roi, de sa magnanimité, pour douter qu'il ne se soumette à la loi du destin, et qu'il ne respecte en mon épouse, une parente qu'il estimait assez pour vouloir l'élever sur son trône.

Gustave Adolphe.

Qu'entends-je? elle m'aimait! elle a été contrainte en disposant de sa main! elle

ne m'a point trahi! Ô ciel! tout peut se réparer; mon amour conserve encore un rayon d'espérance.

EBBA BRAHE.

Non, Prince, étouffez un inutile, un criminel espoir; nous sommes séparés pour jamais. GUSTAVE ADOLPHE m'était cher, je l'aimais, je devais l'aimer; mais je ne puis plus être son épouse, et si l'amour l'abusait encore d'une fausse espérance, qu'il entende la voix de la vertu qui sépare à jamais nos cœurs. J'ai prononcé mes sermens, l'honneur les rend irrévocables. GUSTAVE sait si j'en connais les lois. Rien au monde ne me les fera violer.

GUSTAVE ADOLPHE.

C'est moi qui ai reçu tes premiers sermens, ton cœur les prononça; eux seuls sont sacrés. Prends pitié de mon cruel désespoir, toi qui m'aimas, qui m'aime encore; rappelle le souvenir de notre flamme et de nos vœux, dis un mot, tout peut changer. *(Au Comte* DE LA GARDIE:) Et toi, qui l'as disputée à ton Roi, qui as cru lui enlever l'objet de ses plus chers désirs, ton triomphe est prématuré; l'amour parle en ma faveur, et tes droits

disparaissent à sa voix. Oui, EBBA, tout peut changer; un seul mot de toi, et je romps une union illégitime.

EBBA BRAHE.

Ô Dieu! l'amour peut-il vous égarer ainsi? Voyez votre devoir, écoutez les accens impérieux de l'honneur; ils vous disent que vous ne pouvez pas me revoir, ni m'aimer sans crime; que c'en est un d'aspirer à toucher un cœur qui appartient à un autre, et dont tout le devoir se borne à vous respecter comme son Roi; mais pour qui c'en est un de fuir votre présence. DE LA GARDIE est mon époux, lui seul . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

Non, il n'est point ton époux, tu as été trompée; songe à ta situation, à ton désespoir, et ose nier que tu ayes été contrainte; rappelle-toi tes promesses, celles de ton père, tes sermens de m'aimer, de me donner ta main; rappelle-toi notre amour mutuel, consens que je rompe des nœuds formés par la contrainte; nos lois le permettent, et . . .

EBBA BRAHE.

Mais l'honneur me défend ce que les lois permettent.

GUSTAVE ADOLPHE.

L'honneur?

EBBA BRAHE.

Consultez votre propre cœur; c'est à ce juge que j'en appelle.

GUSTAVE ADOLPHE.

Cruelle!

EBBA BRAHE.

Le ciel, qui dirige tout, a voulu qu'une autre partageât votre trône; c'est lui qui m'a aveuglée, qui m'a égarée jusqu'à me faire soupçonner votre fidélité, et c'est lui qui me donne à présent la force d'obéir à mon devoir, de résister à votre amour, à votre puissance, et à votre désespoir.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ta constance, ton prétendu devoir ne résisteront pas à mon amour, aux maux que tu me fais souffrir; reconnais la voix de ton fidèle, de ton tendre GUSTAVE ADOLPHE; cette voix qui t'a si souvent attendrie, triomphera de ta cruauté.

EBBA BRAHE.

Non, je ne puis approuver une victoire, qui serait si coupable à mes yeux. DE LA GARDIE a mon estime, mon amitié; ses droits . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

Lui? ... il n'en a aucun.

EBBA BRAHE.

Les nœuds les plus saints ...

GUSTAVE ADOLPHE.

Ils n'ont pas été formés librement; ils peuvent être rompus.

EBBA BRAHE.

Jamais! Dieu les a reçus, votre cour en a été témoin, et si j'étais assez lâche pour les oublier, vous êtes trop grand pour ne pas punir ma faiblesse, de votre mépris. Non, Prince, si EBBA BRAHE fut digne de votre cœur et de votre main, l'épouse de DE LA GARDIE s'estime trop pour révoquer jamais ses sermens.

GUSTAVE ADOLPHE.

Tout en toi excite mon admiration, et tout se réunit pour irriter ma douleur; je vois tes vertus, ta tendresse et tout ce que je perds; je sens le prix de ton cœur, de ce cœur généreux qui m'est ravi; tu me prescris mon devoir. Allons, que GUSTAVE ADOLPHE, s'il est possible, soit aussi grand que toi — mais quel pénible effort cette victoire exige! ... EBBA ... mon EBBA! ...

EBBA BRAHE.

Qu'exiges-tu? Dis — que veux-tu?

GUSTAVE ADOLPHE *(après un pause).*

T'oublier, vivre pour ma patrie, po mon peuple, et tout lui sacrifier. Accom plis l'arrêt du ciel; il n'a pas permis mo bonheur, il s'est opposé à notre unio pour que mon cœur fût tout entier a bien de l'État. Je sens tout ce qu'a de do loureux ce sacrifice que je dois lui fair mais mon honneur, mon devoir l'exigen je l'accomplirai. Vis heureuse! Sois to jours digne de l'amour que tu m'inspira et des larmes que tu me fais répand La guerre et la gloire m'ouvriront la ca rière où je dois chercher le terme de m maux. C'est dans les champs de la victoi que je le trouverai peut-être. Adieu.

SCENE VII.

(Il va au fond du théâtre, où il est r tenu par l'arrivée des paysans).

LES MÊMES. PAYSANS *du second Act*

GUSTAVE ADOLPHE.

Que vois-je? Ils sont plus heureu que moi.

JEAN.

Nous venons vous remercier, et d'après vos ordres, assister aux noces de notre bon Roi avec la belle Comtesse BRAHE.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ah, mes amis, tout est changé pour moi, je suis à jamais privé d'EBBA; je suis bien malheureux.

ERIK.

Malheureux! notre bon Roi malheureux! Ah, nous serions inconsolables.

JEAN.

Vous, qui nous avez fait tant de bien, pourriez-vous être malheureux?

GUSTAVE ADOLPHE.

Oui, mes enfans, mon cœur est déchiré; il n'a plus d'espoir que dans la mort, et je vais la chercher au milieu de vos ennemis. Adieu.

SIGRID.

Non, vivez pour nous.

SVEN.

Ne nous abandonnez pas, nous sommes vos enfans.

LA FEMME DE SVEN.

Que deviendrons-nous sans vous?

JEAN.

Non, vivez pour nous, écoutez nos prières, sans vous il n'y a plus de bonheur; pensez à votre peuple qui redemande un père, un Roi. *(Ils se jettent tous aux pieds du Roi)* Ne nous abandonnez pas, notre bon Roi.

GUSTAVE ADOLPHE.

Quel spectacle! qu'il est touchant! mon cœur en est ému. *(Après un instant de silence, pendant lequel les paysans lèvent leurs mains vers le Roi)* Ô ciel! j'éprouve tes bienfaits. Tu déployes à mes yeux les témoignages de l'affection de mon peuple, pour fortifier mon cœur affaibli par l'amour et la douleur. Et toi, ame de ma vie, toi qui diriges toutes mes actions, amour de la patrie et de la gloire, viens ranimer mon cœur, en écarter toutes les faiblesses; fortifie mon courage, rends-moi digne de l'attachement du peuple. Oui, ces braves gens m'enseignent mon devoir; je le suivrai. *(Après une longue pause il s'avance)* DE LA GARDIE! J'aimais EBBA, elle m'inspira l'amour le plus pur, et dans le moment où je perds tout espoir, je sens tous mes feux se rallumer; jamais je ne l'ai tant ai-

mée. Je me soumets à mon sort; je fais plus; recevez sa main de la mienne, et regardez-moi comme votre ami le plus tendre, comme votre appui le plus sûr. De la Gardie, j'ai fait éclater l'excès de mon amour, mon emportement, ma colère; mais si l'amant d'Ebba a montré sa douleur et son désespoir, Gustave Adolphe doit montrer sa reconnaissance. Celui qui a défendu ma couronne, qui a porté les étendards victorieux de la Suède au sein de la Pologne et de la Lithuanie; celui-là seul est digne d'être le premier des guerriers de la Suède. De la Gardie, tu es Connétable; je te remets cette épée, qui a triomphé aujourd'hui des ennemis. Puisse-t-elle être toujours entre tes mains un gage aussi assuré de la victoire, qu'elle l'est de l'amitié et de l'estime de ton Roi. *(Il lui donne son épée.)*

De la Gardie.

Ô mon Roi! vos vertus surpassent mon attente, et vos bontés mon espoir. Tremblez, ennemis de la patrie! mon bras est armé du fer de Gustave Adolphe; je suis invincible.

EBBA BRAHE.

Sire, je me joins à mon époux pour embrasser vos genoux; notre dévouement vous est assuré à jamais.

GUSTAVE ADOLPHE.

Ah, ne me retracez pas tout ce que j'admire en vous, et tout ce que je perds. *(Aux Paysans:)* Et vous, dont la tendresse m'a rappelé à mon devoir; vous, bons et vertueux sujets, célébrez votre heureuse union et ma victoire; rassurez-vous, c'est votre bonheur, c'est votre amour, c'est le bonheur de mon peuple qui me consoleront, qui effaceront le souvenir de ma douleur.

SIRI BRAHE,

OU

LES CURIEUSES.

DRAME

EN TROIS ACTES.

ÉCLAIRCISSEMENT HISTORIQUE
sur le sujet de ce drame.

Charles IX venait de réussir à se faire proclamer Roi par les États, et à exclure son neveu Sigismond, Roi de Pologne, du trône de Suède, dont il avait été sept ans en possession en qualité de fils et d'héritier de Jean III, mort en 1592. Les prétentions de Charles IX, et les droits légitimes de Sigismond avaient excité des partis, dont l'acharnement entraîna la proscription et la ruine des principaux adhérens de celui de Sigismond.

Siri Brahe, fille du Drotzet*) Comte Pierre Brahe, neveu de Gustave I par sa mère, avait été promise contre son gré à Erik Bjelke, mais s'était elle-même engagée à Jean Gyllenstjerna, attaché

*) Cette dignité, la première en Suède, répond à celle de Chancelier de France, et de chef de la justice; mais alors elle était compatible avec le metier des armes, ainsi que tous les premiers emplois civils.

au parti de SIGISMOND. Proche parente de la Princesse ANNE, sœur de ce Roi, et attachée à sa cour, elle intéressa si vivement cette Princesse à son sort, qu'elle consentit à lever tous les obstacles qui s'opposaient à ce mariage, et le fit célébrer dans la chapelle du château de Stegeborg (où elle résidait, l'an 1595), un jour qu'elle s'était absentée elle-même pour assister à la réception de l'ambassadeur du Roi de Pologne. Aucun des parens des nouveaux époux ne fut témoin de la célébration. Le père même de JEAN GYLLENSTJERNA ignorait le mariage de son fils. Il en résulta, lorsqu'il fut déclaré, une haine implacable entre les deux familles BJELKE et GYLLENSTJERNA. Celle de BJELKE ne voulait admettre d'autre réparation de l'offense qu'elle prétendait avoir reçue, que la mort de JEAN GYLLENSTJERNA. La Princesse ANNE interposa vainement sa médiation pour appaiser la famille BJELKE, qui se refusa à toute réconciliation. Un historien du tems dit, que ce différend particulier devint une affaire d'État, puisque les deux familles avaient déjà pris les armes, et en seraient venues aux mains, sans la médiation du Duc CHARLES, alors administra-

teur du royaume, qui obtint une trêve, jusqu'à ce que la Diète qui devait s'assembler au mois de septembre suivant, en eut décidé. Les deux époux furent, par le jugement de la Diète, condamnés à un exil d'un an dans leur terre, à une amende de mille Riksdalers envers les pauvres, et à payer pareille somme à BJELKE, en dédommagement des dépenses qu'il avait faites, dans l'espoir de ce mariage. Les parties acquiescèrent à ce jugement. C'est le dernier exemple des troubles qu'occasionnaient autrefois les divisions survenues entre les familles puissantes.

Tel est le sujet qui a prêté à l'imagination de GUSTAVE III les scènes intéressantes de ce drame, où il a fait appercevoir l'aurore brillante du règne qui devait succéder à celui de CHARLES IX, dont les divisions et les cruautés avaient ensanglanté la Suède. À ces tristes tableaux GUSTAVE III oppose la clémence et la générosité de GUSTAVE ADOLPHE, à qui il était réservé de concilier les haines, et de calmer par sa grandeur d'ame, les divisions enfantées par l'esprit de parti.

JEAN GYLLENSTJERNA, un des plus grands seigneurs du royaume, parent du

côté maternel, du Roi SIGISMOND, fut aussi un de ses plus fidèles partisans. Après son mariage avec SIRI BRAHE, et la condamnation prononcée par la Diète, il s'expatria et se retira en Pologne, où il mourut. Son dévouement pour son Roi légitime ne put l'excuser d'avoir porté les armes contre sa patrie.

EBBA BJELKE, mère de JEAN GYLLENSTJERNA, veuve du Drotzet de ce nom, qui sut se maintenir cinquante ans dans la faveur et l'intime confiance de cinq Rois. C'est pourquoi STOLPE dit au premier Acte: "Madame la Comtesse et moi, "avons toujours été attachés au parti du "Roi, *quoique son mari n'ait voulu se dé-"cider pour aucun.*"

GEORGE GYLLENSTJERNA, son second fils, fut toujours attaché au parti de CHARLES IX; il mourut en 1618, Sénateur et Grand Amiral de Suède.

ERIK THURESON BJELKE, Gouverneur de la province de Calmar, était partisan de CHARLES IX. C'est à lui que SIRI BRAHE avait été promise malgré elle.

ERIK GÖRANSON TEGEL. Ce personnage tout-à-fait historique paraît mériter quelques détails nécessaires à l'intelligence

du rôle. GEORGE PERSON, son père, favori d'ERIK XIV, eut beaucoup de part aux affaires d'État, en qualité de sécrétaire et de procureur du Roi. Il fut généralement accusé d'être l'auteur des maux et des malversations de ce tems. Le Roi ERIK fut obligé de le livrer à la haine de ses ennemis, sans pouvoir par le sacrifice de son favori, se garantir lui-même de ses propres malheurs. GEORGE PERSON fut rompu vif (comme le porte la sentence), *pour ses nombreuses concussions*. Le procès verbal de ses dépositions à la torture, ne contient et n'exprime néanmoins aucun crime capital. Sa mère accusée de sorcellerie, fut condamnée à mort. L'animosité fut portée si loin contre cette famille, que les États décidèrent qu'aucun des descendans de ce GEORGE PERSON ne pourrait être employé au service de l'État ni de la couronne. Cependant le Duc CHARLES prit soin du malheureux ERIK, l'envoya en Allemagne pour y être élevé et instruit. Ayant fait des progrès dans les langues et dans les sciences, il rentra, sous la protection du Prince, dans sa patrie dont il avait été banni. Il fut employé dans différentes missions étrangè-

PERSONNAGES.

EBBA BJELKE, veuve du Drotzet Baron Gyllenstjerna, âgée de 50 ans.

ANNE GYLLENSTJERNA, sa fille cadette, âgée de 16 ans.

SIRI BRAHE, parente d'Ebba Bjelke, demoiselle d'honneur chez la Princesse Anne; promise à Erik Bjelke: mariée secretement à Jean Gyllenstjerna.

STOLPE, vieux militaire qui a servi sous le commandement du Drotzet; écuyer d'Ebba Bjelke, et son intendant.

CHRISTINE, fille de Stolpe, âgée de 15 ans; élevée avec Anne Gyllenstjerna.

JEAN GYLLENSTJERNA, fils ainé d'Ebba Bjelke et du Drotzet, partisan de Sigismond; marié secretement à Siri Brahe.

ERIK THURESON BJELKE, Gouverneur de la province de Calmar, partisan de Charles IX; promis à Siri Brahe.

ERIK TEGEL, Sécrétaire de confiance de Charles IX.

GUSTAVE ADOLPHE, Prince Royal de Suède, fils de Charles IX.

George Gyllenstjerna, second fils d'Ebba Bjelke, partisan de Charles IX; officier dans l'armée du Prince Royal.

La Scène est au château d'Ebba Bjelke, dans le gouvernement de Calmar, à très peu de distance de Christianopel.

Le Théâtre représente un salon antique au rez de chaussée, au fond, deux portes vitrées: au travers de l'une, on voit une longue allée du parc; au travers de l'autre, à droite des acteurs, on voit la cour entourée de murs et de voûtes. La perspective est terminée par un pont-levis qui conduit à la grande route. Sur l'avant-scène, à gauche, est un dais de velours broché. Les armes du Baron GYLLENSTJERNA *sont brodées sur le dossier. Sous ce dais, une table couverte d'un tapis. Vis-à-vis, une porte à deux battans, qui conduit à l'appartement d'*EBBA BJELKE.

SIRI BRAHE,

OU

LES CURIEUSES.

ACTE I.

SCENE I.

*(*STOLPE *entre d'un côté du théâtre, avec des domestiques, qui tiennent des faisceaux de hallebardes, de massues et de haches;* CHRISTINE *entre du côté opposé).*

STOLPE *(aux domestiques)*.

Emportez ces armes; je les ferai distribuer aux habitans, pour qu'à son arrivée le Gouverneur trouve tout préparé. *(Ils sortent. A* CHRISTINE*:)* La Comtesse EBBA BIELKE est déjà sortie.

CHRISTINE.

Oui mon père, et pour la troisième fois aujourd'hui.

STOLPE.

Mais il n'est pas encore neuf heures.

CHRISTINE.

Depuis la mort du Drotzet, son mari, je ne l'ai jamais vue si troublée; cela est étrange; l'ennemi approcherait-il? serions-nous menacés de quelque danger?

STOLPE.

Oh non; le Roi a permis à Madame la Comtesse de faire armer ses paysans contre les fourageurs du parti ennemi, et l'armée du Prince GUSTAVE ADOLPHE nous protège. Ainsi nous pouvons avec sécurité célébrer la noce d'ERIK BJELKE avec la jeune Comtesse SIRI BRAHE.

CHRISTINE.

Sans doute on nous cache encore quelque chose. On paraît fort agité dans le château; on va, on vient, on se parle à l'oreille: excepté Mademoiselle ANNE et moi, tout le monde sait ce dont il s'agit.

STOLPE *(fait quelques pas, comme pour sortir).*

J'avais, ma foi, presque oublié ...

CHRISTINE *(le retient et le caresse).*

Ah, cher papa, mon bon papa, par pitié dites-moi donc ce que c'est.

STOLPE.

Laisse-moi tranquille; il n'y a personne ici qui soit plus curieux que toi, excepté la jeune Comtesse ANNE pourtant. CHRISTINE, CHRISTINE, cela finira mal; une jeune fille qui veut tout savoir, en apprend bientôt plus qu'elle n'en devrait connaître.

CHRISTINE.

Mais, mon papa, je vois bien qu'il se prépare ici quelque chose d'extraordinaire; depuis hier tout le monde est en mouvement; la jeune Comtesse pleure, lorsque elle n'est pas en présence de Madame: toute la journée elle se renferme avec ma mère, elles ont toujours des secrets à se dire, et aussitôt que Mademoiselle ANNE ou moi nous entrons, elles se taisent. Maman de son côté, ne paraît pas plus tranquille; elle a été toute la soirée dans le parc, elle y a pris la fièvre, et à présent elle est au lit; Madame n'a pas eu de repos cette nuit, et moi je l'ai passée tout entière à la veiller; j'en ai encore les yeux rouges: elle était sur pied dès la pointe du jour. Le moindre bruit la fait tressaillir; si l'on frappe, elle s'imagine qu'elle va recevoir quelque mauvaise nou-

velle de l'armée du Prince Royal, et qu'il s'agit de son fils. Maman prétend qu'elle n'a pas été aussi émue en se séparant de son fils ainé à Stångebro, lorsqu'il accompagna le Roi en Pologne. Aime-t-elle donc mieux le plus jeune? Mais si elle l'aime davantage, pourquoi l'a-t-elle laissé suivre le Prince GUSTAVE ADOLPHE?

STOLPE.

La Comtesse a essuyé tant de malheurs, qu'il est naturel qu'elle s'effraye facilement, lorsque son fils fait ses premières armes à côté du Prince GUSTAVE ADOLPHE. Ces deux jeunes guerriers n'épargneront sûrement pas leur courage en allant au feu pour la première fois: moi-même, qui ai servi sous feu Mr. le Drotzet, je ne suis pas sans inquiétude; j'aurais bien voulu suivre le fils comme j'ai suivi le père, et surtout sous le commandement de notre jeune Prince; car j'ai toujours été du parti du Roi. Oui, Madame la Comtesse et moi y avons toujours été attachés, quoique son mari n'ait voulu se décider pour aucun. Pauvre Comtesse! elle serait inconsolable, s'il arrivait quelque chose au jeune Baron; car elle le regarde comme son fils unique, depuis que l'ainé est perdu pour elle.

CHRISTINE.

Mais il n'est pas mort; on dit qu'il est un grand Seigneur en Pologne.

STOLPE.

C'est comme s'il était mort pour nous, depuis que les États à la Diète de Linköping l'ont proscrit et mis hors de la loi. Mon Dieu! qui m'aurait dit, lorsque j'élevais les fils du Baron GYLLENSTJERNA, que l'ainé fuirait sa patrie; qu'un si brave seigneur, neveu de la Reine GUNNILD, allié à tout ce qu'il y avait de grand en Suède, amant secret de la jeune SIRI BRAHE — et ... j'ai bien remarqué qu'elle l'aimait aussi.

CHRISTINE.

Voilà justement ce que Madame me disait ce matin, en se rappelant tous ses malheurs et ceux de son mari. Elle me racontait comment il avait demandé la Reine ÉLISABETH en mariage pour le Roi ERIK, tout ce qu'ils avaient eu à souffrir de la part de GEORGE PERSON, combien elle fut effrayée d'en rencontrer le fils TEGEL chez le Roi à Linköping; car vous savez que le mari de Madame la Comtesse avait été un des juges du père de ce me-

chant homme; ensuite comment elle avait découvert toutes ses noirceurs; et en me racontant tout cela, elle pleurait si amèrement ... cela me faisait tant de peine.

STOLPE.

Je ne suis pas étonné qu'elle ait été effrayée à la rencontre de TEGEL. Ce monstre exerce toute sa méchanceté sous le nom du Roi; mais qu'aurait-elle à craindre de lui en ce moment? son fils cadet n'est-il pas parti avec le Prince Royal? ERIK BJELKE, son parent, n'est-il pas Gouverneur de cette province? Le départ de ce fils pour l'armée l'a tant affectée; il lui en a tant couté de s'en séparer que je conçois ses alarmes.

CHRISTINE.

Mais il est si jeune encore, n'aurait-elle donc pas pu le retenir?

STOLPE.

Fi donc! le retenir, lorsque le Prince GUSTAVE ADOLPHE, qui n'a que seize ans, va faire sa première campagne; et puis, son fils ainé ayant été du parti de SIGISMOND, tandis qu'elle a toujours tenu

à celui

à celui du Roi CHARLES; pouvait-elle refuser à notre jeune Baron de suivre le Prince héréditaire?

CHRISTINE.

Cela est pourtant bien étonnant, à quel point la frayeur égare Madame la Comtesse; elle était tout à l'heure à la fenêtre, elle regardait dans le parc, et tout-à-coup elle s'est écriée: ciel! j'ai cru voir mon fils ainé. CHRISTINE, va voir qui est-ce qui a passé là-bas; et moi assise par terre avec mon ouvrage, j'ai été si effrayée, que je me suis caché le visage dans mes deux mains, et ai crié de toutes mes forces: je craignais que ce ne fût un fantôme.

STOLPE.

Tu devrais avoir honte: et qu'a dit Madame?

CHRISTINE.

Ah, elle était si troublée, qu'elle n'a pas fait attention à moi, et qu'elle n'a pas répondu à mes questions.

STOLPE.

CHRISTINE, je t'ai dit mille fois, que tu ne devais pas tant questionner; tu es

babillarde, curieuse, et tu ne peux rien taire. Je te le répète, CHRISTINE; l'on fait souvent plus de mal par imprudence, que par méchanceté. Mais le tems s'écoule; je dois aller auprès de Madame. Est-elle dans le parc? *(il montre du doigt une porte)* ou bien est-elle allée sur la route? *(il montre l'autre)*.

CHRISTINE.

Elle a passé sur le pont.

STOLPE.

C'est bien. *(Il sort.)*

SCENE II.

CHRISTINE *(seule)*.

Papa a beau dire que je ne puis me taire; je sais pourtant quelque chose, que je ne lui ai pas dit; il aurait été bien étonné, s'il eut vu tout l'argent que m'a donné ce monsieur que j'ai rencontré ce matin dans le parc. *(Elle tire une lettre de son sein.)* Il était beau ce monsieur; mais il doit être étranger, il avait une écharpe verte et blanche. Pourquoi me donner tant d'argent pour porter seulement ce chiffon à Mademoiselle BRAHE? Cela est singulier.

Mais quand elle aura lu le billet, j'en saurai peut-être davantage.

SCENE III.

SIRI BRAHE. CHRISTINE.

SIRI *(dans le fond)*.

On attend ERIK BJELKE aujourd'hui, et point de nouvelles. Dans quelle inquiétude on me laisse. *(À* CHRISTINE:) Où est la Comtesse? Je croyais la rencontrer ici.

CHRISTINE.

Elle est allée au devant du Gouverneur. Nous n'avons point reçu de nouvelles de l'armée.

SIRI.

Et de Calmar?

CHRISTINE.

Aucune.

SIRI *(en soupirant)*.

Aucune!

CHRISTINE.

Mais je pourrais bien raconter quelque chose à Mademoiselle, moi; j'ai rencontré ce matin dans le parc ...

SIRI *(avec étonnement)*.

Dans le parc ... qui?

CHRISTINE.

Un jeune homme, que je n'ai jamais vu auparavant. Il était enveloppé d'un manteau brun; il voulait me donner une lettre . . .

SIBIL.

Une lettre! (*à part*) Dieu, comment cacher ma joie. (*Haut*) Eh bien, dis-moi donc vite!

CHRISTINE.

Je vous dis tout: il a ouvert son manteau, et je l'ai vu en uniforme avec une écharpe verte et blanche.

SIBIL (*vivement et avec joie*).

C'est lui.

CHRISTINE.

Qui lui?

SIBIL (*à part*).

Ma joie allait me trahir.

CHRISTINE (*à part*).

Quelle joie subite! qui serait-ce donc? (*Haut*) Il m'a tant prié de . . . mais voici Madame la Comtesse et Erich Brahe: je . . .

SIBIL.

Attends-moi ici après le déjeuner: si nous parlions plus long-tems ensemble, ma

tante croirait que nous nous entretenons de quelque fâcheuse nouvelle, arrivée de Christianopel. (CHRISTINE *sort.)*

SCENE IV.

EBBA BJELKE. SIRI BRAHE.
ERIK BJÉLKE.

BJELKE *(en conduisant* EBBA BJELKE).

Je vous jure que je n'ai rien appris qui puisse vous alarmer. Le Prince GUSTAVE ADOLPHE a levé le camp avant hier au soir; hier matin, à la pointe du jour, il pouvait être devant les portes de Christianopel, et il est impossible d'avoir eu des nouvelles de ce qui s'est passé depuis.

EBBA BJELKE *(avec étonnement).*

Vous me dites tout cela d'un ton qui m'effraye: vous me parlez de la marche de l'armée du Prince Royal, de l'impossibilité d'avoir reçu des nouvelles; mais vous ne m'apprenez rien de mon fils. Je vois que vous dissimulez; si le ciel m'a destinée encore à de nouvelles épreuves, délivrez-moi de cette affreuse incertitude, ne me cachez rien.

BIELKE.

Je vous jure que vous n'avez aucun sujet de vous alarmer. J'ai vu votre fils avant hier au soir, et je l'ai vu brûlant du désir de se signaler sous les yeux de GUSTAVE ADOLPHE; tous ceux qui suivaient notre jeune Prince, étaient animés de la même ardeur.

EBBA BIELKE.

Envain vous cherchez à me rassurer; un homme aussi important que vous, ne serait pas venu ici dans un tel moment, si les devoirs de l'amitié ne vous y eussent conduit . . . si . . .

BIELKE.

Mon arrivée n'a rien qui puisse vous étonner. Comme Gouverneur de cette province, je dois prémunir les habitans contre les insultes des fourageurs du parti ennemi, qui rodent dans ces cantons; c'est pour réprimer leur brigandage et défendre votre château, que le Roi vous a permis d'armer vos paysans. En remplissant mon devoir, je satisfais à une obligation plus chère encore; l'amour et l'amitié m'amènent ici; et si vous approuvez ces deux sentimens, ma présence devrait plutôt calmer, que réveiller vos inquiétudes.

EBBA BJELKE.

Eh, ne sont-elles pas excusables? J'ai déjà tant perdu, je tremble de perdre encore tout ce qui me reste... mais je vais m'efforcer d'écarter de ma pensée ces affreux présages, pour être toute entière à un parent, à un ami si cher; et si j'étais hors d'état de vous rendre ces soins qui vous sont dus, ma chère SIRI BRAHE ne s'empresserait-elle pas de me suppléer?

BJELKE *(à* EBBA BJELKE).

Je l'avoue, conduit par un amour que vous approuvez, je suis venu pour former les nœuds qui doivent à jamais nous unir. *(À* SIRI BRAHE:) Souffrez, Mademoiselle, qu'un amant qui attache sa félicité à la possession de votre cœur et de votre main, réclame l'accomplissement des promesses que vos frères m'ont faites de votre part. Si nos troubles civils l'ont rétardé, si l'obligation de combattre pour la patrie m'a éloigné de vous pendant quelques années; si elle m'a privé du bonheur d'entendre votre aveu de votre propre bouche; j'ai pensé qu'en remplissant mon devoir, j'acquérais un titre de plus à votre estime. Encouragé par les assurances de vos frères,

j'ai osé me flatter que l'amour se réunirait à l'honneur, pour approuver ma conduite.

SIRI.

Votre courage, votre naissance, l'amitié qui vous lie à mon frère ainé, tout semble devoir confirmer votre espoir; mais dans quelle circonstance me le déclarez-vous? Votre parente, ma mère adoptive, qui, lorsque je quittai la cour de la Princesse ANNE, m'a donné ici un azile, est en proie aux alarmes que lui cause son fils; et moi-même, incertaine sur le sort de mes frères, j'ignore si les deux plus jeunes, inébranlables dans le parti de SIGISMOND, ne seront pas obligés, avant la fin du jour, de combattre contre vous, et ne tomberont pas sous les coups de cette main que vous m'offrez. *(D'une voix tremblante)* On dit que plusieurs Suédois sont à bord des vaisseaux polonais qui ont paru devant Calmar. Qui de nous n'a pas à trembler pour les êtres qui lui sont les plus chers? *(En regardant* EBBA BJELKE) Quel moment pour resserrer des liens que réprouverait peut-être la voix de la nature.

BJELKE.

Mon amour a prévu vos craintes, rassurez-vous, Mademoiselle; GUSTAVE et ERIK

BRAHE ne sont pas sur la flotte polonaise; nous en avons la certitude; un colonel polonais, nouvellement fait prisonnier, nous a assuré qu'aucun Suédois n'a voulu se réunir aux ennemis de sa patrie; que le seul qui soit à leur bord, cache son nom, et est chargé d'une commission secrète. Cet avis peut éveiller mon attention, mais heureusement n'intéresse ni vous ni votre famille. Rien ne peut plus vous alarmer; à la suite de ses succès le Prince va reparaître ici; que ne puis-je me livrer à l'espoir de vous voir en sa présence confirmer mon bonheur? . . . .

SIRI.

Mais tant que SIGISMOND et CHARLES se disputeront la couronne, aussi longtems que toutes les familles seront divisées; puis-je éprouver d'autres sentimens que ceux de la crainte? puis-je songer? . . .

EBBA BJELKE.

Oui, ma chère SIRI, tu peux avec sécurité remplir la promesse de ton frère. De quelque côté que se décide la fortune, la main de BJELKE te servira d'appui. (*A BJELKE:*) Et vous, croyez qu'aussitôt que nos inquiétudes seront calmées, je m'effor-

(Bjelke et Siri la soutiennent pour rentrer chez elle, du côté opposé à la porte vitrée.)

SCENE V.

JEAN GYLLENSTJERNA *(seul).*

(Il paraît à la porte vitrée, il l'ouvre, il est dans une violente agitation).

Mes yeux me tromperaient-ils? est-ce ma mère dont j'aurais excité la frayeur? Que mon sort est affreux! Je n'ose pas même m'informer de son état; si j'étais reconnu, à quel danger je l'exposerais! *(Il entre)* Suis-je dans la maison de mes parens? en quel état j'y reparais! fugitif, proscrit, contraint de me cacher. C'est donc ainsi que je revois ma patrie; mais je n'ai point de reproches à me faire, j'ai rempli mon devoir . . . Ah, si j'avais au moins la consolation de faire mes derniers adieux à une mère; de délivrer, d'emmener une épouse adorée . . . Ah, Siri Brahe! Siri Brahe! si le malheureux Gyllenstjerna t'est encore cher, il n'envie le sort de personne au monde . . . elle ne m'a pas répondu . . . que signifie ce silence, et comment pourrai-je la voir? Dix ans d'exil m'ont rendu étranger dans la maison

de ma mère ... À qui me confier dans le péril auquel je m'expose? ... si mon frère ... ou ma soeur ... ils étaient si jeunes quand j'accompagnai SIGISMOND dans sa fuite ... Si STOLPE, mon ancien gouverneur, vivait encore; lui seul peut-être ... J'aurais dû m'informer de lui auprès de cette jeune fille que j'ai rencontrée — mais à travers ces portes vitrées, on peut voir ce qui se passe dans cette salle. Si j'appercevais un des gens que j'ai connus, je pourrais ... J'entends quelqu'un; cachons-nous derrière ces arbres.

(Il va se cacher derrière les arbres. On le voit souvent examiner ce qui se passe dans la salle. ANNE et CHRISTINE, qui sont sur l'avant-scène, ne peuvent le voir.)

SCENE VI.

CHRISTINE *(seule)*.

Dieu merci, Madame se trouve mieux; elle parle à présent avec BJELKE, et j'ai fait signe à Mademoiselle SIRI de descendre. Je ne sais, mais ce chiffon de papier me tourmente; j'ai une terrible envie de savoir ce qui en est; et si cela dure plus long-tems, je ne réponds plus de ce que

je ferai. Papa dit, que c'est vilain d'être curieuse; mais si on ne l'était pas, comment saurait-on ce qui se passe? Bon, voici Mademoiselle Anne; elle a sûrement remarqué que j'avais quelque chose à dire à Mademoiselle Siri. C'est elle qui est curieuse; cachons cette lettre.

SCENE VII.

ANNE GYLLENSTJERNA. CHRISTINE.

Anne *(au fond)*.

Que veulent dire tous ces signes que Christine faisait à Siri? Il faut que je le sache. *(À* Christine:) Pourquoi es-tu seule ici? Qui cherches-tu?

Christine *(jouant avec son tablier)*.

Personne. Je suis venue ici pour voir si tout y était en ordre.

Anne.

Ou pour obéir à Mademoiselle Siri. N'est-ce pas? elle a de l'ordre elle; car j'ai vu qu'elle te faisait signe.

Christine.

Pardonnez-moi, Mademoiselle; c'est moi qui lui ai fait signe.

ANNE.

Que lui voulais-tu?

CHRISTINE *(embarrassée)*.

Moi? rien; c'était seulement pour m'amuser.

ANNE.

Ne voudrais-tu pas me faire croire que SIRI s'amuse avec toi? *(Ironiquement)* Eh mon Dieu, pourquoi rougis-tu donc, CHRISTINE?

CHRISTINE.

Je ne rougis point; — mais aussi Mademoiselle veut toujours tout savoir; et ensuite c'est moi qui suis grondée.

ANNE.

Tu sais quelque chose, et tu me le caches. Ah, CHRISTINE, tu ne m'aimes donc plus?

CHRISTINE.

Sans doute je vous aime, ma chère demoiselle; mais papa dit, que nous autres jeunes filles nous ne pouvons jamais nous taire, et puis j'ai reçu beaucoup d'argent pour ne rien dire.

ANNE.

Comme tu excites ma curiosité! Dis-moi, ma chère CHRISTINE, qu'y a-t-il donc de nouveau? Dis, je t'en conjure.



CHRISTINE.

Oh, c'est une longue histoire, une singulière histoire, justement comme celles qui sont dans le livre que Madame la Comtesse nous défend de lire, et que nous lisons quand elle s'endort.

ANNE.

Ah, mon Dieu, est-ce une histoire de spectre? Tu me fais peur.

CHRISTINE.

Non, non; c'est toute autre chose.

ANNE.

Eh bien, dis donc, cela regarde-t-il SIRI BRAHE?

CHRISTINE.

Oui.

ANNE.

Mais dis donc.

CHRISTINE.

Je n'ose; elle en sera sûrement fâchée.

ANNE *(impatientée)*.

Eh bien, ne le dis donc pas, et laisse-moi. *(Elle fait quelques pas pour sortir.)*

CHRISTINE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle; je vais tout vous dire.

ANNE.

Anne *(d'un ton flatteur)*.

Est-ce joli de cacher quelque chose à une amie? Tu sais combien je t'aime, ma chère Christine; dis donc.

Christine.

Hier au soir je passais dans le parc; près de la porte qui mène au grand bois, je vis au clair de la lune quelque chose qui se remuait; je crus que c'était une bête sauvage, mais je fus bien surprise en reconnaissant que c'était un homme; il avançait la tête hors des broussailles *(elle l'imite)*, et se retirait aussitôt. Voyant pourtant que j'étais seule, il s'avança tout doucement, tout doucement, comme quelqu'un qui craint d'être apperçu. Effrayée, je voulais m'enfuir, mais il m'appela et me supplia de ne rien craindre. Je lui dis: »Qu'y »a-t-il pour votre service, Monsieur? ... »Ma belle enfant, Siri Brahe est-elle en»core ici?« ... Oui Monsieur.

Anne.

Mais était-ce bien un monsieur?

Christine.

Il en a l'apparence. »Je vous en prie, »remettez-lui cette lettre, et recevez pour

»vos peines ce petit présent, mais remet»tez-la lui de façon que personne ne le »voye.« Il me remit la lettre et cette bourse; puis il s'enfuit si vîte, si vîte, que je n'eus pas le tems de répondre. Ma mère m'a appelée, et je fus obligée de courir à la maison.

ANNE.

Sais-tu, CHRISTINE, que voilà une étrange aventure; quel air avait-il?

CHRISTINE.

D'un homme distingué. Je ne crois pas qu'il soit Suédois, car sous le manteau dont il était enveloppé, il avait un collet de buffle, et par-dessus une écharpe comme je n'en ai jamais vu.

ANNE.

Pourvu que ce ne soit pas quelqu'un de la troupe ennemie, qui vient pour piller.

CHRISTINE.

Écrirait-il alors à SIRI BRAHE, et me donnerait-il ensuite tant d'argent?

ANNE.

Tu as raison; mais as-tu remis la lettre?

CHRISTINE.

Non, je l'ai encore; je devais la remettre tout-à-l'heure à SIRI BRAHE, lors-

que Madame la Comtesse est entrée avec le Gouverneur. Elle s'effraye d'un rien, et il faut bien se garder d'augmenter ses inquiétudes.

ANNE.

Montre-moi la lettre; je reconnaîtrai peut-être le cachet. *(CHRISTINE lui donne la lettre, ANNE l'examine avec empressement et dit:)* C'est un chiffre, un J, oui un J et un C. Non, ce n'est pas un C ... c'est un G ... oui un G ... vois-tu J. G. Qu'est-ce que cela veut dire? ... J. G. ... mais il n'y a point d'adresse.

CHRISTINE.

Essayons, peut-être qu'en la tenant contre le jour. *(Elle lève la lettre)* Non, c'est impossible.

ANNE.

Donne-moi; en la pliant ainsi — oui de cette manière *(elle passe le doigt entre les plis)* je vois une lettre, mais rien de plus.

CHRISTINE *(lui prenant la lettre)*.

Attendez; si nous la retournons — laissez-moi donc faire; je vois une ligne entière. *(En retournant la lettre, le cachet se rompt)* Ah, mon Dieu, voilà le cachet

rompu . . . Je savais bien que je serais grondée pour la maudite curiosité de Mademoiselle. Cela est terrible aussi; je fais toujours votre volonté, et je n'en ai jamais que du chagrin.

ANNE *(avec fierté).*

Mais CHRISTINE, vous ai-je dit de rompre le cachet; cela est singulier, que tu m'accuses toujours des fautes de ton imprudence. *(D'un ton radouci)* . . . Cependant, puisque le mal est fait, lisons la lettre. *(Elle prend la lettre et lit)* »Je suis »arrivé, je vous attends au parc. Je n'ose »vous en dire davantage dans la crainte »que cette lettre ne vous soit pas fidèle»ment remise.»

CHRISTINE.

Qu'entends-je? il semble que ce soit un amant déguisé.

ANNE.

Vraiment, je ne suis plus étonnée que l'arrivée d'ERIK BJELKE l'ait tant inquiétée.

CHRISTINE.

Mais celui que j'ai vu n'est sûrement jamais venu ici. C'était certainement un étranger,

ANNE.

Tout cela cache un mistère: comment faire pour le découvrir?

CHRISTINE.

Si nous entrions dans le parc, peut-être rencontrerions-nous cet étranger.

ANNE.

Si tu le vois, va aussitôt à lui, et dis-lui, que tu n'as pu remettre la lettre à SIRI; je t'accompagnerai.

CHRISTINE.

Voilà le meilleur parti. J'entends quelqu'un qui vient. Ah, si c'est Mademoiselle SIRI ... je suis toute troublée.

ANNE.

Non, c'est un homme ... oui, c'est ton père. Sortons.

CHRISTINE.

C'est auprès de la petite porte du parc.

ANNE.

Oui; viens, viens.

(Elles sortent par la porte du parc.)

SCENE VIII.

STOLPE *(seul)*.

Que je plains notre Comtesse! qu'une mère alarmée est digne de pitié! On dira tout ce qu'on voudra; mais dans notre

condition nous sommes plus heureux que les grands. Moi, par exemple, je n'ai pas à trembler pour mes enfans, et EBBA BJELKE, veuve du plus grand seigneur du royaume, belle-sœur du Roi JEAN, ne peut jamais espérer de revoir son fils ainé; car, croire qu'il est sur la flotte polonaise, c'est un espoir chimérique, et qui est encore mêlé d'inquiétude. En paraissant ici, il s'exposerait lui-même et toute la maison de sa mère. Quelle belle occasion pour TEGEL, de nous perdre tous, et d'exercer la vengeance qu'il médite depuis tant d'années! Si je prenais des informations sur la flotte polonaise, peut-être ... *(Il va à la porte du parc, et apperçoit GYLLENSTJERNA)* Mais quel est cet inconnu que je vois dans le parc? ... Mes yeux me tromperaient-ils? Ciel, est-il possible? ... C'est sa taille ... sa démarche ...

(GYLLENSTJERNA regarde STOLPE avec attention, et approche; aux derniers mots il jette son manteau, et se précipite dans les bras de STOLPE qui, dans ses transports de joie, veut se jeter à ses pieds.)

SCENE IX.

JEAN GYLLENSTJERNA. STOLPE.

GYLLENSTJERNA.

Oui, c'est lui, Bon STOLPE ...

STOLPE.

Dieu! le fils de mon maître ...

GYLLENSTJERNA.

Digne ami de ma plus tendre enfance!

STOLPE *(avec transport).*

GYLLENSTJERNA, quel heureux jour! ... c'est vous ... quelle joie ... vous vivez ... mon fils ... mon bon maître ... vous vivez ... vous en Suède? ... mon cœur ... mon amour ... ah, quelle joie pour votre mère!

GYLLENSTJERNA.

Mon ami, mon cher ami, oui, c'est moi ...

STOLPE.

Venez, suivez-moi, entrons chez votre mère, chez votre sœur, qu'elles vous voient ... qu'elles vont être ravies de votre retour! hâtons-nous ...

(STOLPE parle très haut, et semble vouloir appeler tous les gens de la maison. GYLLENSTJERNA fait des efforts pour le retenir, et semble être alarmé des transports du vieillard.)

GYLLENSTJERNA.

Je t'en conjure, modère ces transports; je tremble qu'on ne t'entende; crains toi-même de trahir un malheureux fugitif par l'expression de ta joie.

STOLPE (*toujours dans le même excès*).

Il ne faut pas priver plus long-tems votre mère, votre tendre mère, du plaisir de vous revoir, suivez-moi, suivez-moi, chaque instant de retard est perdu pour elle.

GYLLENSTJERNA.

Ah! ne crois-tu pas, bon et fidèle serviteur, ne crois-tu pas mon impatience égale à la sienne? Mais juge de ma situation, et crains, si je suis découvert, de la précipiter avec moi dans de nouveaux malheurs . . . réfléchis donc . . .

STOLPE (*suspend aussitôt ses démonstrations de joie*).

Que dites-vous? Comment la joie pouvait-elle ainsi m'égarer? Ah, mon cher maître . . . ah, mon fils (souffrez que je vous appelle de ce nom que je vous donnai dans l'enfance), il faut sans doute cacher votre retour, si vous n'êtes pas encore réconcilié avec le Roi.

GYLLENSTJERNA *(avec fierté)*.

Je n'en reconnais point d'autre que SIGISMOND.

STOLPE.

Que de dangers vous venez braver! Qui peut donc vous ramener ici?

GYLLENSTJERNA.

Tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, ce qui fait tout hazarder et tout entreprendre aux hommes, la nature, l'honneur et l'amour. Je viens chercher une épouse et une mère; je viens remplir mes engagemens, les déclarer; mais ce lieu est-il sûr? Pouvons-nous nous y parler sans danger? J'ai apperçu beaucoup de mouvement dans cette maison; qui est ici?

STOLPE.

Le Roi a permis à votre mère d'armer ses paysans contre les fourageurs du parti ennemi, qui de Calmar viennent inquiéter nos cantons. Il n'y a que votre sœur et SIRI BRAHE qui demeurent ici.

GYLLENSTJERNA.

SIRI BRAHE!

STOLPE.

Le Gouverneur de Calmar, ERIK BJELKE,

est venu pour les apprêts de son mariage avec elle.

GYLLENSTJERNA.

Qu'entends-je? SIRI BRAHE s'unirait avec BJELKE? *(À part)* Quelle fatale nouvelle! *(Haut)* Cela est impossible.

STOLPE.

Fiancés depuis près de six ans, la guerre civile a toujours retardé leur hymen; mais enfin le Prince Royal arrive demain, et c'est en sa présence qu'ils doivent célébrer leur mariage.

GYLLENSTJERNA.

Et SIRI BRAHE y consent? Et personne ne l'y contraint? *(À part)* J'ai peine à contenir mon courroux.

STOLPE.

À la vérité, elle n'en paraît pas satisfaite; mais ses frères l'ont promise au Comte; la volonté de sa famille, le désir de sa mère lui font une loi de cette union.

GYLLENSTJERNA.

Le sort me réservait pour cette dernière épreuve. Je ne serais donc revenu que pour me voir enlever SIRI BRAHE, pour la voir donner à ERIK BJELKE de

a main de ma mère. Il n'est plus désormais de crainte qui m'arrête; je vengerai mon honneur et mon amour; j'éteindrai dans le sang de BJELKE le feu dont je brûle pour une ingrate.

STOLPE.

Quel transport vous anime! Quoi? dix ans d'absence n'ont pu effacer l'amour que vous aviez pour elle?

GYLLENSTJERNA.

SIRI BRAHE, SIRI BRAHE! Si tu as oublié ton devoir et tes sermens, je n'ai pas oublié mon honneur, ni la foi que tu m'as jurée; et au mépris de tous les dangers, GYLLENSTJERNA vengera ton infidélité. Conduis-moi à ma mère, conduis-moi à BJELKE; c'est en leur présence que je me vengerai de l'ingrate qui abandonne un amant infortuné et fugitif.

STOLPE.

Mais pensez donc, à quoi vous vous exposez si vous êtes découvert, et aux dangers que vous faites courir à votre mère. GYLLENSTJERNA, aveuglé par un malheureux amour, sacrifiera-t-il toute sa famille au délire de sa vengeance? Permettez à votre vieux ami de vous rappeler à la rai-

son. De quel droit prétendez-vous à la constance de SIRI BRAHE, lorsque vous avez rompu tous les liens sur lesquels se fondait votre espoir, renoncé pour jamais à votre patrie, quitté votre mère, votre famille? Vous accusez SIRI BRAHE, vous qui l'avez abandonnée.

GYLLENSTJERNA.

J'ai fait mon devoir; elle a oublié le sien.

STOLPE.

Son devoir est d'obéir à la volonté de sa famille, mais non de tout sacrifier à un amour que ses frères n'ont jamais approuvé: excusez-moi, je blesse votre cœur, mais je vous dois la vérité.

GYLLENSTJERNA.

Quoi? Le premier devoir n'est-il pas d'être fidèle à des sermens prononcés au pied des autels?

STOLPE.

Qu'entends-je? Elle est votre épouse?

GYLLENSTJERNA.

SIGISMOND et sa sœur ont été témoins d'une union consacrée par l'amour et la religion. Oui, SIRI BRAHE est mon

pouse; la mort seule peut rompre les
ens qui faisaient autrefois mon bonheur,
t qui font aujourd'hui mon désespoir.

STOLPE.

Comment votre mère peut-elle donc
âter cet hymen, disposer d'une main? ...

GYLLENSTJERNA.

Ma mère ignore les nœuds que nous
vons formés; tu sais qu'avant que la guerre
clatât entre le Roi et le Duc CHARLES,
IRI BRAHE était promise à BJELKE. Tu
is alors mon désespoir; la violence d'un
mour avoué par SIRI elle-même. Pour
béir à sa mère elle allait accomplir cet
ymen; mais la guerre civile s'étant allu-
iée, BJELKE ayant perdu son père, le
iariage fut retardé. SIRI suivait la Prin-
esse ANNE à Stegeborg, et BJELKE, le
)uc CHARLES à Nyköping. Je n'hésitai
as long-tems sur le parti que je devais
rendre; mon Roi allait combattre pour
a couronne, SIRI BRAHE résidait à sa
our. SIGISMOND, pour récompenser ma
idélité, nous unit en secret. Le Roi et
a Princesse ANNE sa sœur, furent seuls
émoins de cette union. Mais de nouveaux
langers menacèrent SIGISMOND, et la

connaîtrai bientôt ses véritables sentimens. Le plus pressé est de vous cacher à tous les yeux.

(Ici CHRISTINE *et* ANNE *paraissent dans le parc, mais sont trop éloignées pour distinguer avec qui* STOLPE *s'entretient.)*

Je vois quelqu'un qui vient du parc, Suivez-moi; je vais vous conduire dans un lieu dont je connais seul l'entrée, et où vous pourrez voir votre épouse sans danger. Dans des tems de trouble, où chaque citoyen avait toujours à craindre pour sa sûreté, pour ses amis, ou ses parens, nous avons été obligés de pratiquer des appartemens secrets pour sauver ceux que le malheur poursuivait. Votre père fit construire celui-ci; il ne prévoyait pas alors qu'il servirait de retraite à son fils chéri. Venez, suivez-moi; c'est là que vous serez convaincu de l'injustice de vos soupçons. Là, invisible pour tous les yeux, vous pourrez vous jeter dans les bras de votre mère, après que j'aurai préparé ses sens à la joie imprévue qui l'attend; venez seulement, suivez-moi.

(Il écarte la table qui est sous le dais, lève la tapisserie du fond. On voit une

porte

porte de fer, qui conduit à une voûte. Il ouvre la porte, et descend deux marches).

GYLLENSTJERNA.

Mon ami, ta fidélité me rassure; l'es-
)ir d'être encore aimé se ranime dans
on cœur. Je remets mon sort entre tes
ains. Je suivrai tes conseils; je m'aban-
)nne à ta prudence.

(Il descend dans la voûte; STOLPE le suit et referme la porte. La tapisserie retombe).

(La musique commence; un instant après STOLPE revient, ferme la porte, remet tout à sa place et sort par la porte du fond).

ACTE II.

(L'entre-acte est très court. Christine et Anne rentrent presqu'aussitôt).

SCENE I.

CHRISTINE. ANNE.

Anne.

Je t'assure, que c'était un étranger qui parlait avec ton père.

Christine.

Mais non Mademoiselle; c'était le comte Bjelke.

Anne.

Mais il m'a semblé qu'il était vêtu de jaune, et Bjelke est en habit brun.

Christine.

Votre imagination vous égare. Eloignées comme nous l'étions, nous n'avons pu qu'entrevoir; mais je vous devine, avouez que vous avez cru que c'était l'inconnu qui m'a remis la lettre.

Anne *(confuse)*.

Comment peux-tu le supposer?

CHRISTINE.

Votre curiosité cette fois a été trompée, car certainement c'était BJELKE.

ANNE.

Mais en vérité si c'était SIRI BRAHE qui crût le voir partout, cela ne m'étonnerait pas; elle est à la veille de l'épouser .... mais toi.

CHRISTINE.

Ah, si j'étais aussi près de l'épouser qu'elle, je ....

ANNE.

Je ... eh bien dis donc.

CHRISTINE.

Il suffit; je sais bien ce que je pense.

ANNE.

Tu veux toujours etre mieux informée que les autres. Mais où sont ils allés?

CHRISTINE.

Où auraient ils pu aller, si ce n'est chez Madame; il n'y a que trois portes dans cette salle: celle qui va à l'appartement de Madame votre mère, celle du parc par où nous venons d'entrer, et celle qui conduit à la grande route, et qui est fermée.

ANNE.

Et de ce beau calcul tu conclus, que c'était BJELKE; mais avoue, CHRISTINE, que si c'est par curiosité que je désire voir cet inconnu, tu l'évites toi, par la crainte qu'il ne découvre ton infidélité.

CHRISTINE.

Ah, je vous reconnais bien. Vous me faites faire des sottises, et puis vous êtes la première à vous en amuser. Eh bien, si c'était lui, que dirions nous? . . . bien sûrement si l'on me gronde, je rejetterai la faute encore plus sur vous que sur moi; car vous avez été tout au moins aussi curieuse que moi.

ANNE.

Paix CHRISTINE. Je vois SIRI BRAHE. Il vaut mieux ne lui pas parler de la lettre. Tournons la chose en plaisanterie.

SCENE VIII.

SIRI BRAHE. ANNE GYLLENSTJERNA. CHRISTINE.

SIRI *(entre par la porte qui conduit à l'appartement d'Ebba Bjelke. A part).*

Je croyais trouver CHRISTINE seule

ici . . . comment pourrai-je savoir ce qu'elle avait à me dire. *(Haut à* Anne:*)* Votre mère est seule, ma cousine; je crois qu'elle désirerait vous voir. Dans l'état où elle est, nous ne devons jamais l'abandonner à elle-même.

Anne *(ironiquement).*

Votre compagnie, Mademoiselle, lui est si agréable, qu'elle la regrette sans doute en ce moment; mais lorsqu'on va se marier, quand on aime . . . . on cherche la solitude.

Siri *(à part).*

Que veut elle dire?

Anne. *(du même ton).*

Je ne veux pas vous gêner; Bjelke doit sans doute venir. Vous êtes, je le vois, impatiente de lui parler, ou peut-être que le beau tems vous engagera à passer dans le parc . . . . Vous cherchez peut-être quelqu'un, qui de son côté désire vous rencontrer . . . . qui ne veut que vous voir . . . . et qui ne veut pas être vu . . .

Christine *(l'entraîne dans le fond et tâche de l'appaiser).*

Mademoiselle, pensez donc . . . .

SIRI.

Mais ANNE, je ne vous ai jamais entendu prendre un pareil ton avec moi... Je vous avoue que je n'en comprends point la cause.

ANNE.

Ah, quand on est aussi prudente que vous .... aussi discrète; quand on aime comme vous, à faire mistère de tout .... on excite la curiosité .... mais le mistère est bientôt découvert.

SIRI *(troublée)*.

Quel mistère? .... Qui est-ce qui se cache... Que savez vous?... Qui?

ANNE.

Y aurait-il donc quelque chose? Puisque je dois savoir, ... mais je ne sais rien.... qui pourrait se confier à moi? je ne puis jamais garder un secret....

SIRI *(à part)*.

Soupçonnerait-elle?... *(haut)* Je n'ai point de secret que je doive vous cacher.

ANNE.

Mais pourquoi donc paraître si troublée?... Vous rougissez... Vous pâlissez... qu'y a-t-il donc?... dites-moi.

SIRI.

Rien. Si je rougis, c'est d'étonnement de voir qu'à votre âge vous vous livrez ainsi aux écarts de votre imagination. Vous feriez bien mieux de vous occuper à consoler une mère qui tremble pour ses enfans, qui a besoin de votre présence et de vos soins qu'elle merite à tant d'égards.

ANNE.

Je suis fâchée que vous ayez assez mauvaise opinion de moi, pour ne pas me juger digne de votre confiance. *(Avec sensibilité)* Ah SIRI, pourquoi êtes-vous si dissimulée? Croyez vous que je ne vous aime pas? Je n'éprouve de vous que de l'indifférence. *(Elle l'embrasse)* SIRI, une amie, une parente merite-t-elle d'être traitée avec tant de froideur?

SIRI *(la presse dans ses bras avec tendresse.)*

Ma cousine, ne doutez plus de ma tendresse, unie à vous par tant de liens ..... la bonté de votre mère .... oui, je vous regarde comme ma sœur, comme mon amie.

ANNE.

Mais pourquoi me cacher votre situation? pourquoi? ...

Siri *(à part).*

Dieu, si je m'étais trahie!

Anne.

Pourquoi tant de réserve?

Siri.

Je n'en ai point, quand on n'a pas de secret, la discretion est inutile.

Anne *(piquée).*

J'entends; vous vous obstinez à me refuser votre confiance; mais j'en sais plus que vous ne croyez et que vous ne le voudriez peut-être.

Siri *(avec étonnement).*

Quoi donc?

Anne *(lui faisant une profonde révérence, avec ironie).*

Ma mère est seule, excusez si je vous laisse . . . . Vous voyez que je puis aussi me taire. Allons Christine, viens avec moi. *(Elle prend Christine par la main et sort avec elle par la porte qui conduit à l'appartement d'Ebba Bjelke, et la referme avec vivacité).*

SCENE III.

SIRI BRAHE *(seule).*

Que voulait elle dire? Que dois-je croire? mon espoir n'est-il point prématuré? ... le peu de mots que m'a dit CHRISTINE ... la curiosité de ma belle-sœur ... Se pourrait-il que mon époux fut réellement ici? .... quelle imprudence s'il s'est laissé voir ... mais sa sœur ne peut le connaître .... elle n'était qu'un enfant lorsqu'il quitta la Suède. Ah, GYLLENSTJERNA, puissent les prières d'une épouse chérie, dérober tes traces aux yeux de tes ennemis; puisse-tu venir bientôt sauver ta SIRI! ... puissent la prudence et l'amour dissiper les dangers qui t'environnent! .... mais CHRISTINE pourrait fixer mes cruelles incertitudes ... Je vais ...

SCENE IV.

SIRI BRAHE. STOLPE.

SIRI *(avec précipitation à* STOLPE *qui entre).*

Où est votre fille? je la cherche.

STOLPE.

Elle est chez Madame. Elle y prépare

votre habit de noces; c'est donc décidé. Dès demain Mademoiselle DE BRAHE aura un mari ... oui, peut-être ce soir même ...

SIRI *(à part)*.

Ah ...

STOLPE *(toujours du même ton)*.

Vous soupirez? Quelle inquiétude peut vous agiter? ERIK BJELKE est digne de vous; il vous aime depuis long-tems... sa constance semble mériter quelque retour. Peut-il s'en flatter? . . . vous paraissez rêveuse . . . ah, oui je comprends . . . l'idée du mariage plait toujours à une jeune personne . . . mais quand l'instant approche . . . et qu'on réfléchit sur les désagremens . . . les difficultés . . . sur le danger de se soumettre à la volonté d'un homme . . . alors on balance . . . on hésite . . . à prononcer ce mot si sérieux, qui doit décider du sort de toute la vie. *(En soupirant)* eh bien, n'est-il pas ainsi? Vous ne vous offensez pas, Mademoiselle, du badinage d'un vieux et fidèle serviteur, qui vous a vu ici depuis votre tendre enfance . . . mais vous me paraissez triste . . . inquiète . . . pourrais-je croire que BJELKE

n'est pas aimé; lui qui a toujours partagé les sentimens de votre mère et d'EBBA BJELKE.

SIRI.

Ah mon ami, que nos troubles civils ont fait de malheureux? Combien de cœurs, qui s'étaient donnés sans consulter les haines de parti, ont eu à gémir de leurs effets!

STOLPE.

Mais en vérité, Mademoiselle, je serais presque tenté de soupçonner le vôtre de nourrir quelque flamme secrète ... oui, je me rappelle bien; il y avait un jeune chevalier pour lequel vous sembliez avoir plus de penchant que vous n'en témoignez à BJELKE; mais il est si loin, si séparé de la Suède? Vous l'avez sans doute oublié.

SIRI *(avec précipitation)*.

Ah STOLPE, qu'as tu dit? Dérobe, je t'en conjure, ces soupçons à tout le monde. *(D'un ton bien tendre)* Cache les à BJELKE, à ma tante. *(À part)* Que dis-je? Mon trouble me décèle. *(Haut)* Ce n'est pas dans les circonstances où je me trouve, que je dois me rappeler un attachement,

qui n'a pas laissé de traces; que peu de personnes ont connu, et que tout m'ordonne d'effacer de ma mémoire.

Stolpe *(du même ton, mais en examinant* Siri *dont le trouble augmente et ne peut se cacher).*

Oui, j'en étais bien sûr, je l'ai toujours dit à ceux qui ont cru que vous ne donniez pas votre main de bon gré à Bjelke. Oui, Mademoiselle, rassurez vous, je leur ai bien persuadé, que depuis longtems vous avez oublié Gyllenstjerna. Qui pourrait croire que Siri Brahe gardât son cœur et sa main à un proscrit? Je suis sûr qu'il en désespère lui-même. C'est pourtant dommage .... c'était un si brave seigneur. Elevés ensemble, vous sembliez faits pour être unis; lorsque la guerre civile vous sépara. J'aurais juré que vous pensiez alors à vous marier en secret; mais voilà ce que c'est. Un jeune cœur est tendre, il s'enflamme facilement à quinze ou seize ans, et se persuade qu'il aime pour toujours; ensuite viennent les obstacles, les dangers, la guerre, qui séparent deux

STOLPE (*du même ton*).

Eh pourquoi pas, Mademoiselle? Qui sait si GYLLENSTJERNA ne sera pas réhabilité dans sa patrie .... et alors .... vous tremblez... craindriez vous de le revoir?

SIRI.

Tout ce que tu viens de me dire m'émeut à tel point ... je ne puis dissimuler plus long-tems. Eh bien, STOLPE, prends pitié de mon état. Je t'abandonne mon sort: le besoin de verser mes larmes dans le sein d'un ami m'arrache mon secret. Ah loin d'avoir oublié GYLLENSTJERNA, je conserve pour lui les sentimens que je lui ai voués dès ma tendre jeunesse; ses malheurs, son absence n'ont fait que me le rendre plus cher; moi oublier GYLLENSTJERNA! Apprends que je lui suis unie par les liens les plus sacrés; en un mot, qu'il est mon époux; et ce jour même, où l'on prétend disposer de ma main, je l'attends pour abandonner une patrie qui n'est plus la sienne. Je languis après ce moment, et je redoute les dangers qu'il affronte pour moi. Quelques mots échappés à ta fille me font soupçonner qu'il est ici; je n'ose le chercher, je n'ose interroger

personne, et tu as la cruauté d'ajouter à mes tourmens; j'expose la sûreté de mon époux en me découvrant à toi; mais je compte sur ton cœur, sur ta fidélité à la mémoire du père de GYLLENSTJERNA, de ton bienfaiteur .... non, tu ne trahiras pas son fils?

STOLPE.

Il est donc toujours aimé! Il peut compter sur la constance de sa chère SIRI. Ah! pardonnez, Mademoiselle, si je vous ai donné quelque inquiétude; mais je devais connaître le secret de votre cœur, pour rassurer votre époux; eh bien! apprenez qu'il est ici.

SIRI *(jettant un cri)*.

Il est ici: où donc? Ah conduis-moi dans ses bras.

STOLPE *(voyant venir* BJELKE*)*.

Dissimulez votre joie; BJELKE approche.

SIRI.

Dieu! quelle horrible contrainte!

STOLPE.

Tremblez que BJELKE ne soupçonne ...

SCENE V.

BJELKE. SIRI BRAHE. STOLPE.

BJELKE.

Mademoiselle, partagez avec moi la joie générale. Le succès accompagne les armes de notre Prince. Le début de ce héros est une victoire; Christianopel est prise, et la gloire de ce jour où GUSTAVE ADOLPHE cueille ses premiers lauriers, est le présage de mon bonheur. Tous les obstacles qui retardaient notre union ont disparu; l'arrivée du Prince et de vos frères me permet d'accomplir un hymen, objet de tous mes voeux. Puis-je me flatter qu'il soit celui des votres?

SIRI (*bas à* STOLPE).

Quel surcroît d'inquiétude!

STOLPE (*bas*).

Contraignez vous.

BJELKE.

Mais que dois-je penser de l'état où je vous vois? Vos traits s'altèrent, une pâleur mortelle succède à l'éclat de vos charmes; est-ce la victoire de GUSTAVE ADOLPHE? est-ce notre union prochaine qui

cause votre émotion? Ah! Mademoiselle, serais-je assez malheureux pour qu'un amour si constant, un amour encouragé par vous-même, ne fut pas payé de retour.

Siri (*cherchant à se rassurer*).

Ne vous étonnez pas du trouble où vous me voyez; la reconnaissance et la tendresse que j'ai vouées à ma tante, me font prendre la plus vive part à son sort. J'apprends que le Prince Royal est triomphant; mais on ne dit rien du jeune George Gyllenstjerna; c'est au prix de son sang, peut-être, qu'on a acheté la victoire; et je ne puis dissimuler mes alarmes sur la douleur de sa mère.

Bjelke.

Le sort de George Gyllenstjerna est bien digne d'envie, s'il excite en vous un si vif intérêt.

Siri.

Je l'ai vu naître, celle qui lui a donné le jour est ma plus tendre amie; Ebba Bjelke m'a tenu lieu de mère.

BJELKE.

Que votre cœur se rassure, Mademoiselle; GYLLENSTJERNA n'est point blessé.

SIRI.

Il n'y a pas un moment à perdre. Souffrez, Monsieur, que je vous laisse, pour lui annoncer cette agréable nouvelle. *(Elle fait quelques pas pour aller à l'appartement d'EBBA BJELKE).*

BJELKE *(l'arrêtant).*

Écoutez, nous avons auparavant à nous concerter sur un objet qui lui doit causer de nouvelles alarmes. Vous connaissez ERIK TEGEL, ministre du Roi.

SIRI *(avec précipitation).*

Le descendant du trop fameux JÖRAN PERSON.

BJELKE.

Le même, dont cette maison a tant à craindre: il viendra dans un instant.

SIRI *(avec étonnement).*

Ici; quel motif peut l'amener dans un lieu où il est si universellement haï?

BJELKE.

Il m'écrit, qu'informé que les fugitifs

Suédois cachés sur la flotte polonaise, sont débarqués dans de coupables intentions; il a cru devoir suivre leurs traces, et que ce château, qui est au centre de la province, est le plus favorablement situé pour surveiller leurs desseins.

SIRI.

Ah! faites tout pour empêcher son arrivée. Sa présence ne fera que troubler la joie que cause ici le succès de nos armes. Ce méchant homme, instrument et moteur de toutes nos persécutions, ne peut être qu'odieux à EBBA BJELKE; elle connait toute la noirceur de son ame et . . .

BJELKE.

Il est trop tard, Mademoiselle: avant une heure, si j'en crois sa lettre, il doit être ici, et j'étais venu me consulter avec vous sur le moyen de préparer la Comtesse à son arrivée. La voici.

SCENE VI.

LES MÊMES. EBBA BJELKE.

BJELKE.

La joie doit succéder à vos alarmes, Madame. Votre fils a combattu et n'est

point blessé; le Prince est victorieux, ce soir il sera de retour avec votre fils.

EBBA BJELKE (*transportée de joie*).

Quel heureux jour! ô joie! J'ose à peine le croire. Tant de bonheur n'est pas fait pour moi.

SIRI.

Ah puisse-t-il être durable! Le sort de notre vie est si inconstant, le bonheur et le malheur se touchent de si près ... tout est soumis aux vicissitudes ... l'amour seul et la voix de la nature ne peuvent s'éteindre dans les cœurs magnanimes et fidèles.

EBBA BJELKE.

Si l'empressement de BJELKE ne me garantissait pas le retour de mon fils, ton émotion, ma chère SIRI, serait propre à m'alarmer ... (*À* BJELKE:) mais dites-moi ... ne trompez-vous pas une mère, puis-je me livrer à ma joie?

BJELKE.

Vous le pouvez; ce sera d'ailleurs un nouveau témoignage de fidélité envers le Roi CHARLES.

EBBA BJELKE.

Je l'avoue franchement; c'est à la nature seule que je consacre ce premier moment; la joie de revoir mon fils est telle, que j'embrasserais mon plus mortel ennemi.

BJELKE.

Vous souffririez donc la vue même de TEGEL?

EBBA BJELKE.

La haine cesse aussitôt que les alarmes sont dissipées.

BJELKE.

Conservez ces généreux sentimens, Madame; bientôt vous aurez besoin d'en faire usage.

EBBA BJELKE.

Comment?

BJELKE.

Préparez-vous à voir TEGEL à l'instant.

EBBA BJELKE.

TEGEL! . . . dans tout autre moment, son arrivée pourrait m'inquiéter.

BJELKE.

Il croit que son devoir exige ici sa

présence ... mais lisez, voilà sa lettre que je viens de recevoir.

EBBA BJELKE *(lit)*.

»Je suis informé de bonne part que »les révoltés Suédois qui étaient à bord de »la flotte polonaise, sont dispersés dans la »province; je ne suis pas sûr de leur nom»bre; mais je suis averti par mes émissai»res, qu'un d'eux s'est réfugié dans la terre »de feu le Drotzet. Il doit être âgé d'en»viron trente ans, il est homme de qua»lité; il ne s'exposerait, sans doute, pas »autant, sans de fortes raisons ou de per»nicieux desseins. J'ose à peine confier au »papier mes horribles soupçons; mais il »est question de la sûreté du Roi et de »celle de son fils. Je frémis à cette seule »idée, et me hâte de vous faire part du »motif de mon arrivée, qui suivra ma let»tre de très près». *(Elle rend la lettre)*.

SIRI *(à* STOLPE).

Quels périls! Ah ne m'abandonnez pas.

STOLPE.

Ne craignez rien; mais contraignez vous.

EBBA BJELKE.

Je reconnais la noirceur de TEGEL,

ses soupçons et ses ruses; il éprouverait à me perdre avec ma famille la même joie, que son père éprouva en persécutant mon époux; mais fidèle au Roi CHARLES, toujours dévouée à ma patrie, je n'ai rien à redouter; il peut venir; mon respect pour le Roi m'ordonne de supporter sa présence: voilà tout ce qu'il peut exiger de moi.

CHRISTINE *(entre)*.

Monsieur TEGEL descend de cheval; il demande à parler à Monsieur le Gouverneur.

EBBA BJELKE.

Il peut librement déclarer l'objet de ses recherches; ma maison ne fut jamais l'azile de personnes suspectes; qu'il pénètre dans les lieux les plus secrets, sous les voûtes mêmes de ce château; je veux, STOLPE, que tu lui remettes les clefs; la sincérité et la confiance peuvent seules démasquer la fourberie et la ruse; la franchise est le langage d'une conscience irréprochable.

SIRI *(à part)*.

Malheureuse mère! tu ne sais pas à quoi tu m'exposes.

STOLPE *(avec vivacité).*

Les ordres de Madame seront exécutés. Monsieur TEGEL visitera ces voûtes; il les aura bientôt parcourues; *(bas à SIRI)*: rassurez-vous: personne ne les connait que moi.

BJELKE.

Permettez-moi, ma cousine, de lui parler seul, avant qu'il vous voye.

EBBA BJELKE.

Je remonte: soyez tranquille. Je saurai me contenir. Il n'aura aucun sujet de se plaindre. *(Elle fait quelques pas).*

SIRI *(à STOLPE qui sort d'un autre côté).*

Consultons-nous sur les moyens de sauver mon époux.

EBBA BJELKE.

Viens ma SIRI; viens avec moi; ce jour sera également fortuné pour nous deux.

SIRI *(à STOLPE).*

Ah, veille à tout ce qui se passera; ne perds pas ce salon de vue.

STOLPE.

Comptez sur ma vigilance.

SIRI.

Mon bonheur est entre tes mains.

(Elle suit la Comtesse. STOLPE sort par la porte du jardin; on le voit en dehors examiner par la porte vitrée ce qui se passe dans l'appartement; il témoigne son inquiétude par un jeu muet, pendant toute la scène.

SCENE VII.

ERIK BJELKE. TEGEL.

TEGEL *(d'un ton de douceur hypocrite)*.

Je me félicite infiniment que Monsieur le Gouverneur soit le premier que je puisse saluer à mon arrivée.

ERIK BJELKE *(avec dignité)*.

Épargnez-vous, Monsieur TEGEL, cette affectation d'humilité. Croyez vous que j'ignore votre conduite, vos dispositions secrètes à mon égard? Mon devoir est d'employer mon ministère à remplir les intentions du Roi, c'est à ce seul titre que je veux communiquer avec vous: vos témoignages de dévouement ne m'aveuglent pas. Je sais jusqu'à quel point je puis compter

sur vous; cela me suffit. J'ai peine à croire que vous m'ayez révélé le véritable motif qui vous amène ici; mais quel qu'il soit, je vous conseille d'agir avec circonspection. Ce château appartient à une dame qui tient par plus d'une alliance à la maison royale, qui fidèlement dévouée à CHARLES, est au dessus du soupçon de trahison. On ne troublerait pas impunément son repos, sur tout au moment où elle attend le Prince royal chez elle.

TEGEL *(posant la main sur sa poitrine).*

Le ciel me préserve de venir porter les alarmes dans la retraite d'une mère de famille estimable. J'empêcherai au contraire que l'intrigue ne jette des soupçons sur la pureté de sa conduite. Si, à son insçu, des proscrits, à l'abri de la forêt sombre qui environne ce château, cachaient leurs noirs complots, ou si, au sein de ces murs épais, ils avaient quelque intelligence avec ses domestiques animés encore du même esprit de parti que feu le Drotzet — (car vous savez, Monsieur, qu'il fut toujours soupçonné d'un attachement secret pour SIGISMOND); si, dis-je, ces domestiques favorisaient leur retraite, vous jugez bien, Mon-

sieur, que loin de desservir Madame la Comtesse, je lui fournirais au contraire la plus heureuse occasion de faire éclater son dévouement pour le Roi; et que je la soulagerais même du reproche que sa conscience lui ferait peut-être, de s'être aveuglément fiée à ses gens.

BJELKE *(avec mépris)*.

Mais si tous ces soupçons étaient mal fondés, si, par l'inutile déployement de votre autorité, vous fixiez sur elle et sur toute sa maison l'attention de la Suède, en la rendant suspecte de perfidie, ou tout au moins d'une coupable compassion pour les ennemis du Roi qu'elle aurait essayé de soustraire à vos recherches; croiriez-vous alors avoir rendu un grand service au Roi, en lui inspirant de la méfiance pour ses sujets les plus fidèles, et en réduisant au désespoir une femme respectable, dont le plus jeune fils combat sous les étendards du Prince royal?

TEGEL.

S'il s'agissait, cependant, d'une conspiration contre la vie de GUSTAVE ADOLPHE; si celui que SIGISMOND emploie, n'attendait que le moment d'exercer sa ven-

geance; si je pouvais dissiper ces nuages funestes; vous ne croiriez pas, sans doute, mon ministère et ma présence tout-à-fait inutiles. *(Ironiquement)* Cependant, j'en conviens, le soin de ménager la tranquillité de votre parente doit l'emporter, peut-être, sur tout autre motif, quelque pressant qu'il soit.

BJELKE.

Les liens qui m'unissent à la comtesse BJELKE, l'estime particulière que j'ai pour elle, ne sauraient influer en rien sur une mission dont je conçois l'importance. Toute considération particulière doit cesser, où le devoir commande; les noms mêmes de parens, d'amis, de frères ou d'épouse, disparaissent devant les obligations que m'imposent ma charge, ma fidélité pour le Roi et pour l'État. Appuyez vos dénonciations de preuves évidentes, et je suis prêt à vous seconder de tout le pouvoir qui m'est confié; je ne vous dois rien de plus: en un mot, si la sûreté de GUSTAVE ADOLPHE est compromise, si la tranquillité de cette province est en danger, prouvez-le moi, — mais si vous vous laissez égarer par de vaines suspicions, par des bruits vagues,

peut-être, par vos préventions personnelles; soyez persuadé que le même zèle que je vous offre pour vous procurer les moyens de sauver la patrie, je le déployerai pour défendre l'honneur de la Comtesse et sa sûreté. Je vous connais assez; je n'ignore pas la haine que vous portez à la famille du juge de votre père; sans doute vous espérez profiter de nos discordes civiles, pour exercer votre vengeance; mais sachez que je surveille vos moindres démarches; et que tant que je gouvernerai cette province, la sécurité de ses habitans paisibles et fidèles ne sera pas troublée.

TEGEL *(toujours du même ton)*.

Vos soupçons vont trop loin, Monsieur le Gouverneur; mon zèle pour le Roi et l'amour de la justice sont mes seuls mobiles; je n'attaque que la méchanceté, et je veille à la tranquillité de l'État.

BJELKE *(avec fierté)*.

Je veux le croire — si ce sont là vos sentimens, je vais annoncer votre arrivée à la Comtesse. Si vous ne paraissez ici que pour remplir votre devoir, si vous n'êtes animé que de dispositions pacifiques; je

vous entendrez chez elle dans un instant; vous jugerez par vous-même qu'elle n'a que des sentimens dignes de son rang et dignes de sa patrie. (*A part.*) Son mécontentement se manifeste sourdement... mais ma vigilance en préviendra les effets. . . .

SCENE VIII.

TEGEL (*seul*).

Tegel, enorgueillis-toi de ton autorité, de ta vertu. Je te promets ce dont est capable une haine long-tems concentrée, jamais éteinte, qui n'a attendu qu'une occasion favorable pour éclater. Tegel! Tegel! il est enfin arrivé le moment de la vengeance. Je n'ai [illegible] ma jeunesse, je l'ai passée dans l'ennui et la misère; ces vues que la fortune, à un seigneur, promettait de combler de grandeur et de plaisirs, je [illegible]. Une ambition animée par un profond ressentiment, un courage, surtout, .. de l'obscurité pour se placer à la cour. Les dissensions civiles l'ont favorisée, et je vis le fils du Roi .. précipité du trône. Charles, environné de dangers et de [illegible], à peine l'asyle à ses fianc-

ries; à force de dévouement tu as acquis sa confiance; encore un pas, et tu remonteras à la place d'où fut précipité ton père: mais le tems est précieux; CHARLES touche à sa fin, et l'astre brillant qui se lève, le jeune GUSTAVE ADOLPHE peut changer encore ta destinée et te ravir le fruit de tant de peines: magnanime et brave, il réunit toutes les qualités qui conviennent à son âge et à son rang; sa première résolution décidera de toutes celles de son règne; mais l'ardeur de son caractère puisée dans le sang de VASA, nourrie par les orages qui ont entouré ses premières années, pourra l'entraîner plus loin qu'il ne pense; il faudra savoir en profiter ... non, ma carrière n'est point terminée. Si je pouvais verser dans son jeune cœur le soupçon et la crainte; écarter de sa confiance, par des insinuations sinistres, ceux qui en seraient les plus dignes: livré, alors, aux inquiétudes, aux irrésolutions, peut-être que sa grandeur d'ame céderait au soin de sa propre conservation, et bientôt, entouré de véritables ennemis, il se verrait forcé de s'abandonner à moi. Tout dépend d'intéresser sa sûreté dans les soupçons que je veux répandre sur EBBA BJELKE et sur

le Gouverneur lui-même. L'aspect de ces lieux anime ma haine, toute cette famille a contribué à mes malheurs et à la ruine de tous les miens; qu'elle expie à présent sa prétendue justice; innocens ou coupables, qu'ils soient tous sacrifiés à mon ambition et à mon ressentiment; la gloire de Dieu, le service du Roi, le salut de la patrie serviront à masquer mes projets; avec ces mots imposans, on terrasse ses ennemis, on s'élève soi-même, et souvent on se concilie l'estime publique; c'est lorsque l'on s'en joue au fond de l'ame, qu'on peut le mieux les faire concourir à ses fins.

CHRISTINE *(entre)*.

Madame la Comtesse vous attend, Monsieur; elle sera charmée de vous voir.

TEGEL *(d'un ton humble)*.

Je me hâte de me rendre à ses ordres. Bon jour, ma belle enfant. *(Il monte à l'appartement d'EBBA BJELKE)*.

SCENE IX.

STOLPE. CHRISTINE.

(Pendant les scènes précédentes STOLPE a paru souvent près de la porte vitrée, pour

pour veiller sur TEGEL: *aussitôt qu'il le voit monter chez la Comtesse, il entre sur la scène.)*

CHRISTINE *(sur l'avant-scène).*

Comme il est laid ce monsieur là! On n'a pas besoin de le connaître pour gager que c'est un méchant homme. Qu'a-t-il donc à faire ici? Aurait-il quelque relation avec celui qui excite tant notre curiosité? Mademoiselle ANNE le cherche encore dans le parc. Il faut que nous nous concertions pour découvrir ce mistère ... mais où la trouverai-je à présent?

(Elle court à la porte du fond, mais s'arrête toute confuse en voyant son père, et revient lentement sur ses pas.)

STOLPE.

Où cours-tu donc? Qu'as-tu de si pressé?

CHRISTINE.

Mais papa ...

STOLPE.

CHRISTINE, CHRISTINE, tu t'es rendue bien officieuse, bien empressée aujourd'hui; tu ne m'as pas perdu de vue un

instant. Quelle activité! quelle curiosité!... Mademoiselle Anne et toi, vous m'avez paru bien affairées toute la journée. Dis-moi, as-tu vu Siri Brahe?

Christine *(un peu inquiète)*.

Non pas seule, mon père.

Stolpe.

Comment pas seule, que veux-tu dire? *(À part)* Saurait-elle quelque chose?.... *(Haut)* Qu'entends-tu par là? Christine! Christine! cela finira mal ... Sais-tu, que dans ta position, ton premier devoir est de respecter les secrets de tes maîtres.

Christine.

Y a-t-il donc quelque secret que je doive ignorer?

Stolpe *(à part)*.

Je crois qu'elle ne sait rien. *(Haut)* Oh non, sans doute; quel secret pourrait-il y avoir? Mais à ton air inquiet et curieux je parierais que tu t'imagines qu'il y en a. Je te l'ai dit souvent ... mais Mademoiselle Siri vient; laisse-nous.

Christine *(à part)*.

Papa a beau dire, on nous cache quelque chose ... Je vais m'informer près de

Mademoiselle ANNE si elle n'a rien pû découvrir.

SCENE X.

SIRI BRAHE. STOLPE.

SIRI *(sort de l'appartement de la Comtesse).*

Ah STOLPE, je ne puis résister à mon trouble et à mon impatience.

STOLPE.

Mais n'est-il pas imprudent de quitter sitôt Madame?

SIRI.

Ne crains rien. J'ai dit que je répugnais à voir ce TEGEL qui a été cause de l'émigration de mes deux frères; et lorsqu'il est entré je suis sortie. Mais à quel danger ne nous expose pas son arrivée? GYLLENSTJERNA est perdu si TEGEL apprend qu'il est ici; — sa fuite sera impossible. Ne serait-il donc rentré dans sa patrie, que pour être sacrifié à ses ennemis, sous les yeux de sa mère et de son épouse?

STOLPE.

Ne désespérez pas encore; les différens avis qu'a reçus TEGEL ne sont que vagues;

[illegible]

[illegible] le plus grand danger.

[illegible]

Mais [illegible] sans [illegible] de [illegible] se ré[illegible] Az Syolpe, [illegible]: je brûle de l'amour le plus tendre, je languis de revoir mon époux qui a tout hasardé pour

moi; je redoute ses soupçons, je frémis de ses dangers, je tremble de le trahir par un mot, par une larme qui pourrait m'échapper: après une si longue absence je me trouve sous le même toît, et je ne puis ni me jeter dans ses bras, ni le consulter sur notre sort; ah STOLPE, cet état est insupportable! Laisse-moi tout découvrir à la Comtesse; elle seule peut protéger son fils et sa fille; trop long-tems nous fumes coupables envers elle en lui cachant notre hymen; et quel azile plus sûr puis-je trouver pour mon époux, que le sein d'une mère?

STOLPE.

Mais réfléchissez à quels risques il serait exposé. Vous connaissez la sensibilité de Madame, et combien est puissante sur elle la voix de la nature; pourrait-elle dissimuler la vive émotion que vous lui causeriez? Elle est surveillée par BJELKE; le perfide TEGEL ne la perd pas de vue. Une larme, un mouvement d'inquiétude suffira pour la trahir à ses yeux. Attendez qu'il soit parti; attendez que GYLLENSTJERNA ait échappé au péril qui le menace. Dans quelques jours, demain peut-être, nous pourrons tout découvrir sans

mais [illegible] moment la moindre ir
[illegible] perdrait.

S[illegible]

Ah! [illegible] si je pouvais le vo
[illegible] Nous sommes seuls.
[illegible] sur la Comtesse;
[illegible] conduis-moi près de
[illegible] instant: une fois passé,
[illegible] peut-être envie
[illegible]

[illegible]

[illegible] instances; en
[illegible] ne sont pas fixés sur
[illegible] tout le monde est o
[illegible] Prince Royal. Allons
[illegible] décide d
[illegible]

[illegible]

vons que quelques pas à faire: ce daîs couvre une porte qui conduit à la voûte.

(Il va fermer les deux portes du jardin et du parc, il soulève la tapisserie et ouvre la porte qui est derrière. SIRI BRAHE *le suit.)*

SIRI.

Enfin je vais donc te revoir, époux chéri! ... mon bonheur ... ta tendresse ... ah je succombe *(elle tombe en faiblesse dans les bras de* STOLPE.*)*

STOLPE.

Dieu! elle s'évanouit, ses forces ne peuvent résister à son émotion.

SIRI *(revient à elle)*.

Rassure-toi; la joie fait en moi une plus vive impression que la douleur et l'effroi. Viens, conduis-moi à mon époux.

*(*STOLPE *la conduit dans la voûte, et en referme la porte sur lui.)*

(Pendant l'entre-acte CHRISTINE *et* ANNE *viennent à la porte du parc et veulent l'ouvrir pour entrer dans la salle; elles sont étonnées de la trouver fermée, et s'en retournent mécontentes; elles reparaissent au commencement du troisième Acte, pour épier ce qui se passe.)*

ACTE III.

SCENE I.

STOLPE, SIRI BRAHE, GYLLENSTJERNA.

STOLPE (*sort de la voûte, se retourne et dit:*)

Attendez un peu, on pourrait vous voir au travers de la porte vitrée, et je [illegible]. A présent vous pouvez sortir.

SIRI et GYLLENSTJERNA (*qui la suit*).

Quelle imprudence, GYLLENSTJERNA! si quelqu'un venait.

GYLLENSTJERNA.

Ah Siri! laisse-moi consacrer le peu d'instans qui me restent, au bonheur de te voir. Combien de tems j'en ai été privé! Combien de tems je le serai peut-être encore! Songe aux dangers auxquels je vais t'abandonner: environnée de mes ennemis . . . au pouvoir de mes persécuteurs . . . sous l'autorité de BJELKE.

SIRI.

Que dis-tu? Douterais-tu encore de ma tendresse? Ah, cette pensée ajoute à mon

malheur : GYLLENSTJERNA, quand mon honneur, quand mon devoir ne m'ordonnerait pas de fuir avec toi, l'amour seul m'y déterminerait.

GYLLENSTJERNA.

Quoi, tu quitterais ta famille, ta patrie, pour me suivre, pour partager le sort d'un proscrit!

SIRI.

Ne fussions-nous pas déjà liés par les nœuds les plus saints? Oui, si j'étais encore libre de mon choix; avec toi, mon ami, je préférerais un désert, au trône de Suède, que m'offrirait un autre. Nous sommes réunis pour toujours; demain, ce soir peut-être, nous fuirons ensemble. Attendons seulement que l'obscurité nous favorise. Tremble que tes ennemis ne te découvrent . . . Je m'arrache un instant de tes bras, pour ne jamais m'en séparer.

GYLLENSTJERNA.

Et cependant tu me laisses.

SIRI.

Ciel! je n'ai plus à me plaindre, que de l'excès de son amour. *(ANNE et CHRISTINE frappent à la porte vitrée.)*

STOLPE.

On frappe à la porte du parc ; c'est votre sœur et ma fille.

SIRI.

Dieu, si l'on allait te voir !

(Gustave [illegible] dans le souterrain. Stolpe, après en avoir fermé la porte, et tirant la toile par devant, ouvre la porte du parc et relève les rideaux.)

SCENE II.

ANNE. CHRISTINE. SIRI BRAHE. STOLPE.

STOLPE *(en les faisant entrer.)*

Mon Dieu, quel bruit vous faites à cette porte ! qu'avez-vous donc de si pressé ?

ANNE.

Et pourquoi a-t-on fermé cette porte et baissé les rideaux ? Je suis un peu étonnée de toutes ces précautions.

SIRI.

Je le suis bien plus, Mademoiselle, de vous voir toujours seule avec CHRISTINE ; vous pourriez, permettez-moi de vous le

dire, choisir une société qui vous convint davantage.

ANNE.

Et permettez-moi de vous dire, ma cousine, que je la trouve fort innocente: chacun ici ne pourrait peut-être pas en dire autant de celle qu'il recherche.

SIRI.

Je ne conçois rien, Mademoiselle, depuis quelque tems, à vos propos et à vos procédés; je devais en attendre d'autres de votre part.

STOLPE *(qui a parlé bas et avec vivacité à sa fille).*

L'énigme est facile à expliquer; ma fille a reçu une lettre qui excite la curiosité de Mademoiselle.

ANNE.

Que dis-tu de moi?

CHRISTINE.

Il est question de la lettre que cet étranger m'a remise, et que Mademoiselle sait bien ...

ANNE *(embarrassée).*

Une lettre! moi, je ne sais rien.

SIRI.

Avez-vous reçu quelque lettre que vous n'ayez pas montrée à votre mère?

ANNE.

Eh! qui pourrait m'écrire? Je ne suis en correspondance avec personne.

STOLPE.

Mais CHRISTINE dit que Mademoiselle a pris une lettre, qui était adressée à Mademoiselle SIRI.

ANNE.

Comment CHRISTINE, vous pouvez dire? ...

CHRISTINE.

Voulez-vous, Mademoiselle, que j'essuie des reproches à cause de vous? Sans doute vous avez cette lettre.

ANNE *(embarrassée)*.

Oui, puisqu'enfin vous voulez le savoir, j'ai une lettre que CHRISTINE a reçue dans le parc; mais elle était sans adresse; je comptais la remettre à ma mère.

SIRI.

Mais, ma cousine, on dit qu'elle m'était adressée.

CHRISTINE.

Il est vrai que le Monsieur m'a priée de la remettre à Mademoiselle SIRI; mais Mademoiselle ANNE l'a prise; ce n'est pas ma faute.

ANNE *(piquée).*

Voilà bien du bruit pour un papier insignifiant — tenez, le voilà.

SIRI *(étonnée).*

La lettre est décachetée.

ANNE.

Je l'ai portée toute la journée dans ma poche; le cachet s'est brisé.

CHRISTINE *(pendant que SIRI lit).*

Voyez, voyez comme elle est troublée.

ANNE.

Il faut bien à présent qu'elle nous dise quelque chose.

SIRI *(lit la lettre tout bas; STOLPE la lit avec elle).*

Ceci ne découvre encore rien; je suis un peu rassurée; que lui dirons-nous?

STOLPE.

Laissez-moi ce soin là.

ANNE.

Eh bien, avez-vous mûrement concerté entre vous l'interprétation que vous pourrez donner à cette lettre?

SIRI.

Je rougis pour vous, ma cousine, de la curiosité puérile qui vous a porté à cette indiscrétion; vous devriez concourir à faire régner ici la sécurité, et c'est vous qui la troublez!

STOLPE.

Et pour pénétrer ce qui ne vous regarde point du tout. Savez-vous, Mademoiselle, que si Madame votre mère était informée de votre conduite, vous seriez sévèrement punie. Je vous conseille de garder le secret sur la faute que vous avez commise envers votre cousine, et j'ose ajouter, envers moi, en égarant ma fille au point de la faire manquer au respect qu'elle doit à Mademoiselle BRAHE, et à la fidélité qu'elle devait à la personne qui lui a remis la lettre: nous voulons bien taire ce qui s'est passé, pour ne pas troubler la joie de ce jour. Au reste, calmez l'impatience de votre curiosité. Demain au soir, vous saurez tout. Le Prince Royal sera

ici, et ce grand secret de l'État, qui vous a tant intrigué, sera découvert; mais profitez de la leçon; elle aurait pu être plus sévère.

SIRI (*à* STOLPE).

Nos dangers augmentent; presse, je t'en conjure, le moment de la fuite de mon époux.

STOLPE.

Ne craignez rien; montez chez Madame la Comtesse; ne paraissez pas inquiète, et comptez sur mes soins.

(*Il sort par la porte du parc.* SIRI *passe à l'appartement de la Comtesse*).

SCENE III.

ANNE. CHRISTINE.

(ANNE *paraît très honteuse.*)

CHRISTINE.

Eh bien, ce que j'avais prédit n'est-il pas arrivé, Mademoiselle? Qu'avons-nous gagné? Il ne nous reste que la honte, et nous n'en savons pas davantage.

ANNE.

Mais qu'est donc devenu cet inconnu que tu as vu? Il n'est pas chez ma mère;

il n'est pas dans le parc — Où peut-il donc être?

CHRISTINE.

Mon Dieu! vous en occupez-vous encore? Mon père ne vous a-t-il pas promis que vous sauriez tout, demain?

ANNE.

Oui, mais je suis piquée de ne le pas savoir dès à présent. Quel plaisir, si nous pouvions prévenir ton père, et comme il serait confus! et comme je ferais paradé de ma discretion! C'est surtout contre lui que je suis irritée. Sans lui, SIRI nous aurait tout dit; mais il l'a suivie toute la journée.

CHRISTINE.

Il est vrai. Il n'a pas quitté cette salle. L'inconnu est sûrement caché ici quelque part.

ANNE.

Écoute; tout à l'heure j'ai cru voir ton père sortir par derrière ce daîs. Voyons s'il n'y a pas quelque porte secrète.

CHRISTINE.

Oh non; de ce côté ce n'est que le mur du château et la voûte.

ANNE.

ANNE.

Essayons.

(Elles tâtent le long du mur, soulèvent avec peine un pan du dossier; CHRISTINE passe derrière et trouve la porte.)

CHRISTINE.

Je sens ici des gonds. Levez un peu plus la tapisserie ... Ne la laissez pas retomber sur moi au moins.

ANNE.

Elle est bien lourde.

CHRISTINE.

Je la soutiendrai: c'est bien comme cela.

ANNE.

Découvres-tu quelque chose?

CHRISTINE.

Enfin nous avons trouvé ce que nous cherchions.

ANNE.

Quoi donc?

CHRISTINE.

Une grande porte de fer, avec une grosse barre, de gros clous.

(Elle sort de dessous la tapisserie.)

ANNE.

À présent la chose est claire. Voilà d'où ton père sortait tout à l'heure, lorsqu'il a baissé les rideaux de la fenêtre. C'est là qu'est caché l'inconnu.

CHRISTINE.

Mais nous n'en savons pourtant pas davantage.

ANNE *(pensive)*.

Un secret d'État... un collet de buffle ... une écharpe verte et blanche ... Demain, quand le Prince héréditaire arrivera. *(À* CHRISTINE:) Oui, il est sûrement question de quelque négociation ... C'est sûrement quelque envoyé danois ou polonais.

CHRISTINE.

Que veut dire une négociation?

ANNE.

Oui; j'ai entendu cet après-diner BJELKE assurer ma mère d'une paix prochaine; il parlait de négociations entamées, et quand je rapproche tout cela de ce que ton père disait, oui, c'est quelque envoyé.

CHRISTINE.

Mais qu'est-ce que Mademoiselle SIRI

peut avoir à faire avec un envoyé? et pourquoi ce mistère?

ANNE.

C'est justement ce que nous cherchons à savoir. Voici TEGEL; causons avec lui; il lui échappera peut-être quelques mots qui nous éclaireront.

CHRISTINE.

Prenez y garde, Mademoiselle; c'est un méchant homme.

ANNE.

Ne crains rien. Je serai prudente.

SCENE IV.

ANNE. TEGEL. CHRISTINE.

TEGEL *(vient du jardin. A part).*

Mes émissaires n'ont pu me donner de plus amples éclaircissemens: et l'extrême tranquillité de la Comtesse GYLLENSTJERNA m'étonne. Le tems s'écoule, et je n'ose rien entreprendre sur des indices aussi vagues. *(Il voit ANNE)* Ah, voilà ces jeunes filles. Elles sont curieuses et ingénues; peut-être pourrai-je en apprendre quelque chose. *(Haut)* Pourquoi donc si seules,

mes aimables enfans? (*Avec beaucoup de respect.*) Ah, je vous demande très-humblement pardon: je ne reconnaissais pas Mademoiselle. Je ne croyais pas la rencontrer ici. Je vois bien que vous attendez avec impatience la soirée, pour danser à la noce du Gouverneur. A votre âge, rien n'est plus agréable qu'une noce. Hem! N'est-il pas vrai?

ANNE.

Oui vraiment; mais je crois qu'il n'y aura point de noce ce soir.

TEGEL.

Pourquoi donc pas? Il me semble qu'on en fait tous les préparatifs. Croyez-vous que quelqu'un viendrait en troubler les plaisirs?

CHRISTINE.

Mais le Prince héréditaire n'est pas encore arrivé, et c'est lui qui doit conduire le fiancé.

TEGEL.

Il est possible qu'il arrive ce soir; mais quoiqu'il en soit, le Gouverneur semble vouloir hâter la cérémonie.

ANNE.

Peut-être que SIRI BRAHE n'est pas si pressée.

TEGEL.

Comment? croyez-vous qu'elle ne se marie pas volontiers?

ANNE.

Cela serait possible. Et puis ce n'est pas trop le moment d'une noce; les importantes commissions dont vous êtes chargé ...

TEGEL.

Quelles importantes commissions? *(À part)* Que veut-elle dire? *(Haut)* Je suis ici pour des affaires rélatives au pays; mais elles n'ont aucun rapport avec le mariage de BJELKE.

ANNE.

Bon — croyez-vous que j'ignore de quoi il s'agit.

TEGEL *(à part)*.

Ah, ah, je ne me suis cependant pas trompé. *(Haut)* Vous paraissez instruite: que pense Mademoiselle?

ANNE.

Vous êtes si réservé, Monsieur ... mais ... l'envoyé.

CHRISTINE *(la tire doucement par l'habit).*

Mademoiselle, prenez donc garde.

TEGEL *(surpris).*

L'envoyé? . . .

ANNE.

Je vois bien qu'il est question de la paix. On dit que la Suède et le Dannemarc la désirent également . . . et jeunes, et vieux, cela nous intéresse tous.

CHRISTINE.

Que le Prince héréditaire et le Roi la désirent aussi . . .

ANNE.

Et tous les gens de bien de même.

CHRISTINE.

Mais qu'il n'y a que les méchants qui s'y opposent.

TEGEL.

Leurs peines seront sans doute inutiles.

ANNE.

Oui, si nous avons une trêve avec la Pologne.

TEGEL *(surpris).*

Comment donc?

CHRISTINE.

Ah, vous le savez bien.

TEGEL *(à part)*.

Que veut-elle dire? Serait-elle plus instruite que je ne croyais. *(Haut d'un ton réservé)* Ah, tout est possible; mais il ne me paraît pas si facile . . .

ANNE.

Vous ne voulez pas convenir de la négociation; nous savons tout le secret.

TEGEL *(à part)*.

Le secret? Cela signifie quelque chose. Voyons. *(Haut)* Oui . . . si vous êtes informée . . . je ne veux rien vous cacher . . . mais vous direz aussi ce que vous savez. Alors je pourrai vous parler sans réserve.

ANNE *(embarrassée)*.

Ah! . . . Je ne peux pas précisement vous dire que je sais tout . . . à dire la vérité, je sais certaines choses . . . et puis j'en ai deviné quelques autres.

TEGEL.

Cela s'entend . . . un mot échappe souvent dans la vivacité, ensuite on en saisit adroitement un autre. Avec de l'esprit,

on combine ces petites découvertes, on en tire une conséquence; cette conséquence excite la curiosité; la curiosité éveille l'attention ... C'est ainsi que les grands secrets se dévoilent ... N'est-il pas vrai?

ANNE.

Me croyez-vous donc si curieuse?

TEGEL.

Point du tout; mais vous prenez part, malgré votre jeunesse, aux affaires de l'État. Ce n'est pas curiosité, c'est un pur intérêt pour la patrie, qui est louable à tous les âges.

ANNE.

Vous avez bien raison. Je suis charmée de vous entendre louer mon impatience de tout savoir.

TEGEL (*avec une bonté affectée*).

Mais, comment avez-vous découvert ce qui ...

CHRISTINE.

Nous avons vu l'envoyé; c'était un bel homme.

TEGEL (*à part*).

Ah! ah!

ANNE.

Et nous savons où il est caché, jusqu'à ce qu'il puisse voir le Prince héréditaire. Voilà ce que nous avons deviné.

TEGEL.

Vous avez deviné le lieu où il est caché?

ANNE.

Nous ne l'avons pas tout-à-fait deviné, mais nous avons tant cherché, qu'enfin nous l'avons trouvé.

TEGEL *(à part)*.

Qu'entends-je? Comme la fortune me sert bien! Mais continuons à dissimuler. *(Haut en riant)* Mademoiselle a une adresse particulière pour découvrir les secrets. Elle pourrait vraiment devenir fort habile en affaires d'État; cependant, me permettra-t-elle de lui dire que je ne me laisse pas tromper par de belles paroles. Vous voulez me persuader que vous êtes très bien informée . . . et je vois que vous ne savez rien.

ANNE.

Pardonnez-moi, l'entrée du lieu où est l'inconnu, est très bien cachée. Ce n'est qu'aujourd'hui que je l'ai découverte; j'a-

vais toujours ignoré qu'il se trouvât une telle porte dans le château.

TEGEL.

Mais où est donc cette porte?

ANNE.

Ah, vous le savez aussi bien que moi.

TEGEL.

J'admire cette défaite; mais si Mademoiselle était aussi bien instruite qu'elle le prétend, elle aurait plus clairement indiqué la porte, ou le lieu.

ANNE.

Le lieu. Voyez ce dais. La porte est derrière cette tapisserie.

TEGEL *(vivement)*.

Quelle découverte!

ANNE.

Oui, là derrière, il y a une grande porte de fer qui doit conduire à quelque endroit secret, car elle est fermée.

CHRISTINE *(gaiement)*.

Et mon père a la clef.

TEGEL *(à part)*.

Je me doutais bien que le vieillard était du complot.

CHRISTINE (*à* ANNE).

Voyez-vous son étonnement?

ANNE.

Qu'y a-t-il donc? (*À* TEGEL:) Eh bien, me croyez-vous bien informée?

TEGEL.

Oui; je vois même que vous savez plus que vous ne devriez savoir; mais ce n'est pas tout, Mademoiselle. Ce que vous avez découvert malgré nous, pourrait vous attirer des reproches sévères de la part de Madame votre mère. Vous m'inspirez un véritable intérêt; je ne vous trahirai pas; mais prenez bien garde de ne pas vous trahir vous-même.

ANNE.

Mais Monsieur, vous m'avez promis qu'après que je vous aurais dit ce que je sais, vous m'apprendriez ce que j'ignore.

TEGEL.

Vous n'en savez pas encore assez, pour que je puisse vous révéler le reste. C'est un secret d'État qu'il faut taire.

ANNE (*confuse, à* CHRISTINE).

Un secret d'État... C'est bien ce que

disait Mademoiselle Siri ... Un secret d'État ... Ah, je dis tout ce que je sais, et je ne puis en apprendre davantage.

TEGEL (*à* CHRISTINE).

Mon enfant, si le Gouverneur est là haut, priez-le de descendre.

ANNE.

Viens, CHRISTINE! ah, que je suis fâchée.

SCENE V.

TEGEL (*seul*).

Mon ennemi est tombé entre mes mains: il ne peut plus m'échapper. Quel jour pour toi, TEGEL! La fortune t'a mieux servi que tes ruses. Ce fugitif est un homme plus important que je ne croyais ... je ne sais, mais mes soupçons vont au-delà de ce que j'osais à peine espérer. D'après leurs dernières paroles, SIRI BRAHE est informée ... Serait-ce un de ses frères? Que viendrait-il chercher? ... Pourquoi se cacherait-il? Ici, tout le monde est dans le parti du Roi ... mais la Comtesse avait un fils qui aimait SIRI BRAHE. J'ignore s'il en était payé de retour; mais je vois

bien qu'elle n'aime pas BJELKE. Si c'était JEAN GYLLENSTJERNA! rien ne manquerait au succès. Alors je pourrais à la fois perdre la mère et le fils, noircir la vertu de SIRI BRAHE; alors la jalouse vengeance de BJELKE s'armerait en ma faveur. Cachons-lui, cependant, ce soupçon: plus le coup sera imprévu, et plus sa fierté et son amour en seront abattus.

SCENE VI.

TEGEL. BJELKE.

TEGEL.

J'espère que vous êtes à présent convaincu de la fidélité de mes rapports, et que vous m'accorderez enfin le concours de votre ministère.

BJELKE.

Je vous répète, Monsieur, qu'il vous est assuré, aussitôt que vos accusations seront appuyées sur des preuves; jusque là je vous conseille très sérieusement d'épargner ici d'inutiles alarmes.

TEGEL.

Mais si je vous disais que je sais l'endroit où il est caché, me croiriez-vous alors?

BJELKE.

Oui, si vous me prouviez ...

TEGEL.

Eh bien, apprenez que derrière ce dais, il y a une porte qui conduit à quelque retraite souterraine, et que le perfide que je cherche y est caché. Si vous en doutez, il vous est facile de vous en convaincre. C'est STOLPE, l'ancien écuyer de feu le Drotzet, qui est chargé de recéler les fugitifs que l'on poursuit. Jugez à présent si la Comtesse avait ses raisons pour trembler qu'il ne me montrât les voûtes du château. En effet personne n'est mieux que lui à portée de cacher un traître. À quels reproches je me serais exposé, si j'avais aveuglément abandonné ma confiance à Madame GYLLENSTJERNA?

BJELKE.

Elle ne peut vous avoir trompé. Je suis son garant. Si quelque ennemi de l'État est caché ici, loin de le protéger, elle vous le livrera. Pour STOLPE, c'est un honnête homme. Si par humanité il a commis une imprudence, vos découvertes la réparent: il faut lui pardonner.

TEGEL (*d'un ton hypocrite*).

Vous cédez enfin à mes représentations. Je vais, avec le secours de la force armée, m'acquitter de mon devoir.

BJELKE.

Suspendez encore, je vous prie, l'emploi des moyens violens; je monte chez la Comtesse, et reviens à l'instant vous fournir ce que vous demandez.

(*Il monte chez la Comtesse.*)

SCENE VII.

TEGEL. STOLPE *dans le fond.*

TEGEL (*à part*).

Va, cherche à temporiser. CHARLES récompensera bientôt cette modération dont tu te glorifies. Je saurai bien lui peindre ton dévouement; mais ce qui importe sur tout, c'est que mes soupçons soient vérifiés. Je vois STOLPE; tâchons de découvrir ce qu'il sait.

STOLPE (*à part*).

Ce méchant homme ne quitte pas le salon; il semble vouloir garder l'entrée de la voûte.

TEGEL (*d'un ton flatteur*).

Approchez, mon ami! Madame la Com-

tesse m'a permis de visiter les voûtes du château, pour pouvoir assurer que personne n'y est caché. Vous avez les clefs. Aurez-vous la bonté de m'y accompagner?

STOLPE *(d'un ton sévère).*

Volontiers; vous visiterez jusqu'aux endroits les plus secrets.

TEGEL *(toujours du même ton).*

Les plus secrets! J'ignorais qu'il y en eut — Où sont-ils?

STOLPE.

Il y en a deux; un sous la voûte du côté du sud, et un sous l'église.

TEGEL *(du même ton).*

Et depuis quand ont-ils été construits?

STOLPE.

Puisque vous voulez le savoir, c'est lorsque votre père abusait du nom d'ERIK, pour déployer la cruauté de son ame, comme vous vous servez à présent de celui de CHARLES, pour assouvir la vôtre.

TEGEL *(à part).*

Insolent vieillard! *(Haut)* Vous êtes un peu dur dans vos expressions; mais vo-

tre attachement pour vos maîtres vous a tout-à-fait concilié mon estime. C'est en vérité dommage qu'un homme aussi honnête que vous, qui a si bien servi l'État et son Souverain, s'expose dans sa vieillesse aux rigueurs de la loi, pour sauver un fugitif, qui, après tout, ne saurait échapper. Je gémis à l'aspect du danger auquel vous livrez votre femme et votre fille; mais je veux vous sauver de cette crise. Oui, vous pouvez assurer le repos de vos vieux jours, procurer à votre fille un bien-être, tel que vous ne pourriez jamais l'attendre de la reconnaissance de la Comtesse ni de ses enfans; vous le pouvez sans offenser votre honneur ni votre conscience; je ne découvrirai à personne ce que vous me direz, et comme en effet, celui que vous cachez ne peut se soustraire à mes recherches, vous n'aurez pas à vous reprocher de l'avoir trahi. Qui sait, lorsque je le connaitrai, si je n'aurai pas moi-même des raisons pour le laisser fuir: et cependant en m'indiquant le lieu où il est, vous gagnez 500 marcs d'argent, sans qu'il y aît le moindre changement dans les circonstances.

STOLPE *(avec chaleur)*.

Vous flattez-vous, Monsieur, de corrompre par vos offres un vieux soldat, qui toute sa vie a servi avec honneur? Que ma femme et ma fille soient réduites à la plus affreuse misère, plutôt que d'être enrichies aux dépens d'un malheureux que j'aurais voulu secourir au prix de la fortune de tous les miens. Payerai-je cinquante ans de bienfaits par la perfidie dont vous voulez que je sois complice?

TEGEL *(à part)*.

Son ardeur le trahit. JEAN GYLLENSTJERNA est ici; je ne me suis pas trompé. *(Haut)* Il y a donc quelqu'un qui pourrait être l'objet d'une trahison?

STOLPE *(vivement)*.

Ne forcez pas, Monsieur, le sens de mes paroles. Vos offres étaient si humiliantes, que l'enthousiasme de l'honneur m'a vivement retracé quel serait mon devoir, si j'avais en effet quelqu'un à vous livrer. Je vous l'ai déjà dit: personne n'est ici. Voilà les clefs; prenez, et cherchez. *(À part)* Mon emportement a pensé me trahir.

TEGEL *(à part)*.

Je ne puis le gagner. Il faut que je

l'irrite. Dans un excès de chaleur, il dira peut-être plus qu'il ne veut. *(À* STOLPE *avec ironie:)* Je n'ai pas besoin de clefs; un honnête homme comme vous, connu par sa fidélité pour l'État, en doit être cru sur sa parole. Le Roi récompensera sans doute votre intégrité.

STOLPE.

N'abusez pas de son nom, comme vous abusez de son pouvoir.

TEGEL *(avec colère).*

Imprudent vieillard, que dites-vous? Ignorez-vous que je suis l'envoyé du Roi?

STOLPE.

Je ne le sais que trop! — Ô Dieu! en quelles mains remet-on la justice? Est-ce par des persécutions, est-ce avec dureté qu'elle doit être exercée? J'ai vu d'autres tems dans ma jeunesse; combien ils sont changés! Je devais donc dans ma vieillesse en éprouver toute la rigueur.

TEGEL.

Y a-t-il de la dureté à défendre les droits du Roi, la sûreté de l'État? Qu'exigez-vous de celui qui exerce la justice? Voulez-vous qu'il soit faible, lâche, indécis?

STOLPE.

Non, je veux qu'il soit équitable, impartial, modéré, inébranlable; qu'il protége l'innocence et secoure la vertu, en un mot, qu'il n'exerce pas ses vengeances personnelles sous le voile du bien public. Ô Suède! ô ma patrie! Quand verras-tu la justice confiée à des mains pures, à l'homme vertueux et sensible, qui, plus noble par ses sentimens que par sa naissance, sache tempérer la sévérité de ses fonctions; qui, ferme, impassible et généreux, poursuive, déteste et punisse le crime, mais plaigne le criminel; à l'homme, que son activité porte partout où il s'agit de réprimer le désordre, de rétablir le calme, de protéger l'opprimé, et de le servir contre l'oppresseur? Alors les citoyens viveront dans la sécurité. Alors l'opinion générale que l'on a de l'équité du Monarque et de la fidélité de ses ministres suffira pour anéantir l'esprit de parti, pour étouffer les semences de la rébellion: mais en égarant la confiance d'un Roi déjà irrité, en versant sur tous le poison de la calomnie, en semant la discorde dans les familles, en forçant les pères à sacrifier leurs enfans, les frères à trahir leurs frères, en voulant sé-

duire des domestiques par l'appât de l'or, et leur faire oublier ainsi la fidélité qu'ils doivent à leur maître, en parant de noms révérés ces odieuses bassesses, vous faites réjaillir sur eux la haine que vous excitez, et vous nous forcez à fermer nos cœurs à ceux que nous devons aimer et respecter. Je suis un vieillard; vous pouvez punir ma hardiesse; mais apprenez de moi, Monsieur, à ne pas corrompre ceux qui pensent avec plus d'honneur que vous.

TEGEL.

Attends, ton audace, ta vertu seront récompensées. *(À part)* J'en suis venu à mes fins. Son emportement me prouve que mes soupçons sont fondés. Je n'ai plus rien à craindre. Ma vengeance est assurée, elle est prête. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

STOLPE *(seul)*.

Il me laisse. La colère m'a emporté trop loin; mais celui qui peut souffrir de sang froid, qu'on le juge capable d'une bassesse, est bien près de la commettre.

SCENE IX.

SIRI BRAHE. STOLPE.

SIRI.

Tout est perdu. BJELKE, qui repoussait les soupçons de TEGEL, les partage à présent. Il a reproché devant moi à la Comtesse de lui avoir déguisé la vérité. Il l'a assurée qu'un rébelle était caché dans son château, que TEGEL menaçait d'employer la force pour s'en saisir. Je n'en ai pas entendu davantage. Mon trouble m'a laissé à peine la force d'accourir ici. Malheureuse! il n'y a plus d'espoir ... mon époux est perdu sans retour.

STOLPE.

Rassurez-vous: Personne ne connait le lieu où je l'ai caché. Madame l'ignore elle-même. Il n'y a point de violence que je ne brave, avant de le découvrir. Emparez-vous seulement de votre belle-sœur et de ma fille. Ne les quittez pas un moment; elles seules savent quelque chose. J'ai distribué des armes, et s'il le faut, j'opposerai la force à la force.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. ANNE GYLLENSTJERNA.

ANNE *(entre toute troublée)*.

J'ignore quelle imprudence j'ai commise, mais elle doit être grande, et je ne puis cacher plus long-tems ma douleur, mes regrets, du mal que j'ai fait sans m'en douter. J'aime mieux tout avouer, s'il en est tems encore.

SIRI *(à* STOLPE).

Elle m'effraye.

STOLPE.

Continuez, Mademoiselle, et avouez votre faute sans crainte. Cet aveu suffira pour vous faire pardonner.

ANNE.

Tout à l'heure me trouvant ici avec TEGEL, persuadée qu'il savait ce que vous me cachiez tous, égarée par sa ruse ou par ma sincérité, je lui ai dit, qu'un envoyé secret était caché ici.

STOLPE.

Où?

ANNE.

Dans cette voûte, dont la porte de fer est recouverte de la tapisserie de ce dais. *(SIRI tombe dans un fauteuil.)*

Il semblait déjà tout savoir, et je le croyais en effet; mais tout à l'heure, en ma présence, Bjelke voulant confirmer son rapport, a fait appeler Christine, pour tout avouer à ma mère. Je vois par là que tout le monde ignore ce secret.

Siri (*vivement*).

Soyez satisfaite. Votre curiosité, votre imprudence ont perdu votre mère, moi, et toute votre maison.

Anne.

Grand Dieu! eh comment?

Siri.

Continuez, continuez, Mademoiselle, et vous serez le digne instrument de la méchanceté de Tegel. Celui que vous avez trahi, est votre frère, mon époux; oui votre frère fugitif. C'est lui que vous livrez aux mains de ses persécuteurs et de ses bourreaux.

Anne (*jetant un cri*).

Dieu! ô Dieu! Qu'ai-je fait? . . . (*elle se jette aux pieds de Siri*) Siri! Siri!... ma sœur... mon frère... ah pardonnez...

(*Elle tombe le visage contre terre; Siri est renversée sur le fauteuil, accablée*

de désespoir. STOLPE *stupéfait les regarde. Après un silence,* ANNE *se relève avec précipitation, et d'un ton décidé dit:)*

J'ai fait le mal; c'est à moi à le réparer.

(Elle court à la porte du parc. On la voit passer sur le pont-levis.)

SCENE XI.

SIRI BRAHE. STOLPE.

SIRI.

Où va-t-elle?

STOLPE.

Que m'importe! Il n'y a pas un instant à perdre. Il s'agit seulement de résister à la violence. Vous me connaissez; vous savez que j'ai combattu vaillamment, je puis le faire encore; quoiqu'affaibli par la vieillesse, le dévouement et le désespoir me donnent des forces, et la bravoure est de tous les âges. Mon élève! ... mon fils! ... le voir sacrifier à mes yeux ... déchirer par des bourreaux ... plutôt mourir ... plutôt être écrasé ... Je vais rassembler les habitans, je les ai armés; ils lui serviront de rempart, et nous l'enleverons.

SIRI.

Mon ami, mon fidèle STOLPE, calme ce transport. Ne hazarde rien. Je n'ai plus rien à espérer que de toi, de mes prières et de mes larmes. On attend le Prince, il faut le fléchir.

STOLPE.

Et avant qu'il arrive, votre époux sera sacrifié. Non, je cours, je vais suivre mon projet. *(Il revient sur ses pas.)* J'ai une fille, elle a fait une faute, mais elle est jeune. Si je meurs, ne l'abandonnez pas.

SIRI *(sortant d'une profonde rêverie, et se levant précipitamment).*

Oui; c'est le parti auquel il faut que je m'arrête. Ma résolution est prise. On n'exercera point de violence, on épargnera le sang.

STOLPE.

Comment donc?

SIRI.

BJELKE est surtout offensé, mais il est généreux. C'est sous sa protection que je vais mettre mon époux. Voilà mon dernier espoir. Il vient: laisse-moi seule avec lui.

STOLPE.

Je vais vous servir malgré vous.

(Il fait quelques pas, revient précipitamment, jette les clefs sur la table.)

Tenez; je suis si troublé que j'oubliais les clefs. Les voilà. Abandonnez votre époux, si vous l'osez. Moi, je vais lui chercher un plus sûr appui.

SCENE XII.

SIRI BRAHE. BJELKE.

BJELKE.

Vous me voyez, Mademoiselle, dans la plus grande anxiété. TEGEL, qui croit avoir la conviction de ce qu'il ne faisait que soupçonner, plus ardent dans ses persécutions contre les partisans de SIGISMOND, que zélé pour le Roi, excité d'ailleurs par sa haine pour EBBA BJELKE, est allé, malgré mes représentations, chercher main forte; et la Comtesse, par un excès de générosité, ne veut pas découvrir le malheureux que ses gens ont caché.

SIRI.

Est-ce donc un devoir si sacré d'abandonner à son ennemi un fugitif infortuné, dont le dessein ne peut être que généreux

et innocent? Ah BJELKE, je ne reconnais pas cet amour de l'humanité, qui vous a toujours distingué. J'attendais de vous que vous vous seriez plutôt réuni à nous pour sauver un malheureux.

BJELKE.

Que dites-vous, Mademoiselle? Ah, n'abusez pas de la pitié qu'il m'inspire; n'abusez pas surtout de l'ascendant que l'amour vous donne sur mon cœur. Je n'ai déjà que trop balancé à remplir mon devoir; j'ai besoin que vous me le rappelliez. Au moment d'être unis, notre honneur est commun. Voudriez-vous qu'on eût une faiblesse à reprocher à votre époux? Mon dévouement est sans bornes comme mon amour; mais n'exigez de moi rien de criminel.

SIRI.

Je n'ai droit de rien exiger de vous; mais j'ose tout en attendre.

BJELKE.

Qu'entends-je? . . . Dans quel trouble vous me jetez! . . . Et qu'attendez-vous donc de moi? . . .

SIRI.

Tout; je vous le répète, car je con-

nais votre générosité. Je la mets aujourd'hui à l'épreuve. Ce n'est pas assez d'exiger que vous étouffiez de votre cœur les sentimens que je vous ai inspirés; je demande que vous en triomphiez par le plus noble effort. J'attends de votre vertu, non pour l'amour de moi, ni pour celui de l'humanité, mais pour votre propre gloire, que vous protégiez, que vous défendiez, que vous sauviez celui qui possède mon cœur; celui qui vous l'a enlevé; celui à qui je l'ai donné sans retour; celui qui, uni à moi par les liens les plus sacrés, ne peut plus en être séparé. Poursuivi, malheureux, proscrit, c'est lui que je vous confie.

BJELKE *(avec le plus grand étonnement).*

SIRI BRAHE! est-ce vous qui parlez? Est-ce bien vous? ... vous qui ...

SIRI.

BJELKE, je sais combien je dois vous paraître coupable; mais les momens sont chers: écoutez-moi. Ce fugitif qu'on poursuit, ce rébelle dont TEGEL cherche avec tant d'ardeur à découvrir la retraite, le malheureux sujet de SIGISMOND que vous

voulez livrer, est le même proscrit qui a reçu ma main, qui n'a revu sa patrie que pour en enlever l'épouse qu'il y avait laissée. C'est lui dont je remets le soin entre vos mains. Tel est mon crime, et telle est ma confiance en votre générosité.

BJELKE.

Ô Dieu! — et c'est moi . . . c'est mon secours que vous implorez? . . . vous exigez . . .

SIRI.

C'est à vous, à vous seul que je le confie; vous dont il a tout à redouter.

BJELKE.

Qu'entends-je? . . .

SIRI (*lui remet les clefs de la voûte*).

Vous avez entre vos mains mon sort et celui de mon époux, de votre parente, en un mot: la liberté, la vie de JEAN GYLLENSTJERNA.

BJELKE.

GYLLENSTJERNA!

SIRI.

C'est lui que vous allez rendre à son épouse et à son Roi, ou que vous allez li-

vrer à ses persécuteurs et à ses bourreaux. Votre choix n'est plus libre . . . jugez de mon estime . . . et de mon désespoir.

BJELKE.

Frappé à la fois de tant de coups mortels . . . pénétré d'admiration, d'amour . . . d'indignation . . . je reste anéanti . . . amour! . . . désespoir! . . . devoir impérieux! . . . ah SIRI . . . cruelle SIRI! . . .

SIRI. *(Une troupe de soldats paraît sur le pont.)*

Que vois-je? Ah ciel! . . . je suis perdue.

BJELKE.

Quelle horrible situation! . . . quels combats! Je vois tout mon malheur . . . mon devoir . . . l'honneur parle. Il suffit . . . cruelle! . . . tu estimeras ce cœur que tu déchires.

SIRI.

Ils approchent . . . Je me meurs . . . Quelle résolution? . . .

BJELKE.

Oui, je dois . . . vous allez bientôt me connaître . . . non . . . je ne balance plus . . . Adieu.

(Il sort par la porte de la cour. On le voit rencontrer TEGEL *sur le pont.)*

SCENE XIII.

SIRI BRAHE. STOLPE.

STOLPE.

Votre volonté est accomplie; Madame est instruite. Elle viendra joindre ses prières aux vôtres; mais BJELKE ...

SIRI.

Il n'a rien promis.

STOLPE.

Et vous l'avez laissé sortir? C'est donc moi seul qui doit vous servir. Tout est prêt. Je sors; mais je reviens à l'instant. Vous jugerez de mon dévouement et de mon courage.

SCENE XIV.

BJELKE. TEGEL. SIRI BRAHE.

SOLDATS *de la suite de* TEGEL.

BJELKE (*entre avec* TEGEL).

Je vous le répète, Monsieur. Vous allez au delà des pouvoirs qui vous sont confiés. C'est à moi seul à commander ici.

TEGEL.

Vos représentations sont vaines. Je

brave

brave vos menaces. Je sers mon Roi sans acception de parens ni d'amis.

BJELKE.

Il ne vous appartient pas de juger de mes desseins. Mon zèle pour le Roi est éprouvé. Si je ne consultais que mes sentimens personnels, peut-être trouveriez-vous en moi moins d'opposition à vos excès. Peu m'importent au reste les soupçons qui vous égarent sur mon compte. Inébranlable dans mon devoir, je ne m'en écarterai ni par faiblesse, ni par crainte.

SIRI.

Je n'ai donc pas compté en vain sur votre générosité. Continuez, BJELKE, à justifier ma confiance, à mériter mon estime.

TEGEL *(aux soldats)*.

Vous êtes témoins de la trahison du Gouverneur. Vous voyez comme l'amour l'égare. Soldats, soyez plus fidèles à votre Roi; suivez-moi.

BJELKE *(aux soldats)*.

Arrêtez. — Tu te trompes, TEGEL: tu me juges d'après la bassesse de ton cœur. L'amour peut m'aveugler, mais l'honneur me guide. C'est à sa seule voix que j'obéis.

TEGEL.

Quoi, c'est l'honneur qui vous fait trahir votre Roi, qui vous fait protéger les coupables? Un pareil procédé que désavoue le véritable honneur, me dispense des égards que je devais à votre place. Je méconnais des droits dont vous abusez. Soldats, ne souffrez pas qu'on vous empêche de faire votre devoir; suivez-moi, et n'oubliez pas la récompense qui vous attend.

BJELKE.

Puisque ta témérité ose tout affronter, puisque tu oublies le respect que tu me dois, je ne te connais plus; je ne vois plus en toi qu'un descendant de JÖRAN PERSON, et non un homme public. *(Aux Soldats:)* Soldats! au nom du Roi je vous défends de commettre la moindre violence. L'héritier de son trône va paraître. C'est à lui à décider entre TEGEL et moi. Je vous le répète, soldats! au nom du Roi; vos têtes répondront de tout le sang que ce scélérat pourrait faire répandre ici. Je vais à la rencontre du Prince; tremblez devant sa justice, et respectez ses ordres.

(Il sort.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté BJELKE.*

TEGEL.

Je ne redoute personne. Je sais ce que mon devoir m'impose, et je sais quelle est mon autorité. Soldats, arrachez cette tapisserie qui dérobe notre ennemi à nos regards.

SIRI (*jetant un cri*).

Non; vous m'écraserez plutôt . . . non . . . je dois . . . je me meurs.

TEGEL (*à un de ses soldats*).

Écartez cette femme. (*Aux autres:*) Brisez cette porte.

(*Les Soldats enfoncent la porte de la voûte.*)

SCENE XVI.

SIRI (*évanouie*). TEGEL. SOLDATS. JEAN GYLLENSTJERNA (*qu'ils tirent de la voûte, et qui se défend l'épée à la main*).

GYLLENSTJERNA.

Non; plutôt périr que de me rendre à une lâche trahison.

TEGEL.

Votre courage est inutile; rendez-vous.

GYLLENSTJERNA.

Viens m'y forcer, si tu l'oses.
(Il résiste encore aux Soldats qui enfin le renversent et le désarment.)

TEGEL.

Tu es vaincu.

GYLLENSTJERNA.

Je cède au nombre; mais je ne suis pas vaincu.

TEGEL.

Ta témérité sera punie. Oses-tu encore me braver?

GYLLENSTJERNA.

La constance et le courage affrontent le malheur et la perfidie. *(Il voit sa femme évanouie, et se précipite vers elle.)* Ciel! voilà le dernier de tes coups. J'y succombe. Barbare! as-tu pu immoler la vertu, la beauté?

SIRI.

Quelle voix! Ah, est-ce toi, GYLLENSTJERNA? Respires-tu encore?

TEGEL.

GYLLENSTJERNA! . . . mes soupçons étaient fondés. Ma haine sera satisfaite. Je puis défier le vain courroux de BJELKE...



Gauché Sc.

Je cède au nombre, mais je ne suis pas vaincu,

Siri Brahé, Acte III, Scène XVI.

Soldats! qu'on l'enchaîne. Traître, le moment est arrivé.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS. EBBA BJELKE.

EBBA BJELKE.

Que vois-je? Ô ciel, mon fils entre les mains de ses assassins! Ah TEGEL, s'il te reste encore un sentiment de compassion, vois les larmes d'une mère. Entends ses gémissemens. Prends pitié de mon malheureux fils! J'embrasse tes genoux, je les baigne de mes pleurs; ne sois pas inexorable, je t'en conjure au nom du ciel dont j'invoque le secours.

TEGEL.

Dites plutôt sa vengeance. Ma mère aux pieds de votre époux implora vainement la grâce de mon père. Je vais être inflexible à mon tour. Humiliez-vous, gémissez à mes pieds. Efforts superflus! La loi a prononcé l'arrêt de votre fils; il est en mon pouvoir; il mourra.

GYLLENSTJERNA *(relève sa mère).*

Relevez-vous, ma mère. N'oubliez pas plus long-tems qui vous êtes. Votre ten-

dresse doit s'épargner un excès dont je pourrais rougir. Laissez-moi mourir constant dans mon devoir, et fidèle à mon Roi; puis-je souhaiter une mort plus honorable? Et toi, Tegel, exerce librement ta vengeance; épuise ta haine; couvre-la du masque de la loi, du bien de la patrie. Il est au ciel un juge impartial; c'est à lui que j'en appelle; il connait mon innocence.

Tegel.

Ton innocence: lorsque tu t'indroduis ici par trahison, lorsque tu te lies avec les ennemis de l'État, lorsque tu ...

Gyllenstjerna.

Sigismond est mon Roi légitime. J'ai suivi ses étendards; et quand Charles aurait justement acquis une couronne, qui n'appartient en effet qu'à son neveu, il l'a souillée de trop de sang. Je sais que je suis proscrit; mais le pur honneur survit à un injuste arrêt.

Tegel.

Soldats! entendez-vous ses menaces? Servez votre Roi, et immolez un traître.

(Les Soldats font un mouvement pour saisir Gyllenstjerna.)

EBBA BJELKE *(serre son fils dans ses bras).*

Barbares! immolez donc la mère avec le fils. Venez tous à son aide; au secours! au secours! ...

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS. STOLPE.

STOLPE *(à* TEGEL).

Non; ta haine n'accomplira pas tes horribles desseins. *(Aux habitans armés:)* Voilà le fils de votre maître, qu'on veut assassiner. Amis! défendez-le ... suivez-moi.

SIRI.

Ils veulent massacrer mon époux.

GYLLENSTJERNA *(à* STOLPE).

N'avancez pas. C'est moi qui vous le défends. Ne reconnaissez-vous pas le Duc CHARLES pour votre Roi? TEGEL, n'est-il pas son ministre?

TEGEL.

Oui.

GYLLENSTJERNA.

Respectez donc l'autorité royale. Inébranlable pendant vingt ans dans ma fidélité à SIGISMOND, je lui ai tout sacrifié;

mais je ne suis pas venu pour vous détourner de votre soumission. CHARLES est votre Roi; il a reçu vos sermens; soyez y fidèles, comme je le suis aux miens; et que ma mère et ma famille ne soient pas les victimes d'un attachement qui me pénètre de reconnaissance, mais que je ne puis approuver. TEGEL, je suis ton prisonnier; assouvis ta haine, et exécute les ordres dont tu es chargé: et toi, chère épouse, porte à mon Roi le témoignage que je lui fus fidèle jusqu'au dernier soupir; sans doute, tu recevras le prix de mon dévouement.

SIRI.

Je ne te quitte pas; rien peut nous séparer.

TEGEL.

Soldats! faites votre devoir, emmenez-le. *(Les Soldats reculent.)* Quoi! vous hésitez à obéir?

STOLPE *(à* TEGEL).

Et vous n'êtes pas touché de sa grandeur d'ame? Vous vous montrez digne de celui qui vous donna le jour. Eh bien, je vais le défendre ou mourir.

(Il veut se jeter entre les Soldats et GYLLENSTJERNA.*)*

TEGEL *(le repousse).*

Vieillard, réfléchis; crains de te livrer à ton ardeur.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS. ANNE GYLLENSTJERNA *(accourt).*

ANNE.

Grâce, grâce! sauvez mon frère. Le Prince arrive. Il a vu mes larmes, mon désespoir. Il se laissera fléchir ... Grâce, grâce!

TEGEL.

Que les cris de ces femmes ne vous arrêtent pas; Soldats! obéissez.

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS. BJELKE.

BJELKE.

Soldats, arrêtez! et toi, TEGEL, respecte une puissance supérieure à la tienne; obéis au fils de ton Roi; il va paraître.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS. LE PRINCE GUSTAVE ADOLPHE. LE JEUNE GYLLENSTJERNA. PAGES *portant le casque du Prince.*

TEGEL.

Ciel! ma victime échappe de mes mains.

(*Ebba Bjelke, Anne Gyllenstjerna, Siri Brahe se jettent aux pieds du Prince, et disent:*)

ENSEMBLE.
Grâce, grâce, grâce pour

EBBA BJELKE.

Mon fils.

SIRI.

Mon époux.

ANNE.

Mon frère.

EBBA BJELKE.

Prince, c'est à votre générosité que je remets mon fils.

GUSTAVE ADOLPHE.

Relevez-vous, Madame, et rassurez-vous. On vous rendra justice. Je viens protéger la sûreté publique, et non pas y porter atteinte.

TEGEL.

Prince, je n'ai fait ici que mon devoir. J'ai découvert un proscrit, un traître, qui a conspiré contre votre vie, que l'ennemi a envoyé pour épier vos desseins, et qui, caché dans ce château, aurait peut-être porté ses mains sur vous-même; qui a conspiré avec toute sa famille contre la patrie, et qui . . .

GUSTAVE ADOLPHE *(à* BJELKE).

BJELKE, il dément votre rapport; l'amour seul, disiez-vous ...

SIRI.

Ah Prince, vous ne nous soupçonnerez pas d'une si indigne lâcheté. Oui, vous rendrez plus de justice à ma famille, à moi, à vous-même. Apprenez la vérité. Vous êtes digne de l'entendre. Vous voyez devant vous un noble chevalier, un fidèle sujet qui a tout hazardé pour l'amour et la nature.

TEGEL.

Regardez autour de vous, Prince, et jugez si vous pouvez ajouter foi à ses paroles. N'êtes-vous pas environné d'hommes, dont tout annonce les sinistres projets; tremblez pour votre propre sûreté. Prince magnanime, je frémis en vous voyant au milieu des partisans armés de SIGISMOND.

STOLPE *(se jetant à genoux)*.

Ah Prince, ne souffrez pas que la voix de la calomnie égare votre justice.

GUSTAVE ADOLPHE *(à* BJELKE).

Quel est ce vieillard?

STOLPE (*vivement*).

Je suis un soldat. J'ai combattu pour votre père à Stângebro, et ce même bras que vous voyez armé, combattrait encore pour vous; mais indigné de voir outrager la vertu, d'entendre accuser d'une lâche trahison l'enfant que j'ai élevé, c'est moi, Prince, c'est moi seul qui ai osé défendre à main armée le fils de mon ancien maître. Punissez ma témérité, je vous en conjure à genoux; mais Prince magnanime et sensible, peut-on voir l'innocence opprimée sans prendre sa défense? Je savais que vous deviez arriver ici, et j'étais assuré que vous seriez notre Dieu tutélaire.

GUSTAVE ADOLPHE.

C'en est assez; tu m'as éclairé. (*Il le relève*) Fidèle et généreux vieillard, ta sincérité me persuade. Je suis content. (*A la garde:*) Rendez-lui son épée . . .

TEGEL.

Lui libre! . . . Votre père . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

Est trop grand pour ne pas m'approuver. La liberté de GYLLENSTJERNA sera le prix de ma victoire.

TEGEL.

Mais un révolté . . . un partisan de SIGISMOND . . . un . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

Je ne juge point entre un père, un Roi, et SIGISMOND; mais il est digne de moi de protéger un suédois, qui a tout sacrifié à sa fidélité pour le Roi qu'il a cru son légitime Souverain; et le trône de mon père est trop bien affermi pour craindre un fugitif oublié et sans appui.

TEGEL.

Croyez, Prince, que la haine veille. *(En montrant la Comtesse GYLLENSTJERNA et BJELKE)* Que ceux qui devraient vous être les plus fidèles encouragent vos ennemis, et que la sévérité seule . . . .

GUSTAVE ADOLPHE.

Il suffit. Le sang suédois n'a que trop coulé. Il est tems de l'arrêter. TEGEL, tu as exercé ta haine. Je te connais. Ton pouvoir cesse. Mon père sera instruit. Va, épargne-moi ta présence.

TEGEL *(en sortant)*.

Ô désespoir!

GUSTAVE ADOLPHE *(à* GYLLENSTJERNA).

Et vous, qui pour revoir votre mère, votre épouse, avez tout hazardé aujourd'hui, retournez au Roi que vous servez. Vous êtes libre. Dites-lui ce que vous avez vu. Que SIGISMOND juge si je suis digne de lui disputer un jour le trône qu'il a perdu.

GYLLENSTJERNA.

Mon Prince! ah mon Prince! qui aurait pu résister à votre père, s'il eut eu vos vertus. J'oublie dans ce moment tous mes malheurs. Votre générosité subjugue mon ame. Souffrez que rendu à ma patrie, je cherche sous vos drapeaux à cueillir de nouveaux lauriers ... Je renonce à ces couleurs qui me séparent de la Suède, pour vous jurer une obéissance, une fidélité ... *(Il prend son écharpe pour en délier le nœud; mais par un souvenir subit)* Mais que dis-je, Prince! Vous êtes trop grand, trop généreux pour vouloir abuser de l'enthousiasme que votre magnanimité m'inspire, et pour approuver que je trahisse en un moment dix ans de fidélité. Dieu m'a donné SIGISMOND pour Roi. Sa mort seule peut me dégager de mes ser-

mens; la reconnaissance m'entraîne sous vos lois, mais mon devoir et l'honneur me défendent d'obéir à la voix de mon cœur. Je fuis une patrie que j'aime, une mère, une famille que je chéris, un Prince, objet de ma vénération. Mon sort est assez rigoureux pour m'en imposer la loi, mais il ne peut m'enlever l'espoir que l'estime de GUSTAVE ADOLPHE accompagnera celui qui désirait être son sujet, et qui l'adopterait pour son Souverain, s'il avait encore un choix à faire.

GUSTAVE ADOLPHE.

GYLLENSTJERNA, la liberté que je vous ai donnée, est sans restriction. J'estime vos sentimens, sans les approuver. Recevez de ma main une épouse pour laquelle vous vous êtes exposé aujourd'hui à de si grands dangers. Si votre courage et votre amour méritent sa main, sa fidélité, sa constance la rendent digne de vous. Soumettez-vous à votre sort. Quittez ces rivages, mais n'oubliez jamais que vous laissez en Suède un Prince qui connait vos vertus, et sait les apprécier. *(À la Comtesse EBBA BJELKE:)* Et vous, Madame, revoyez avec joie vos deux enfans. *(Il mon-*

